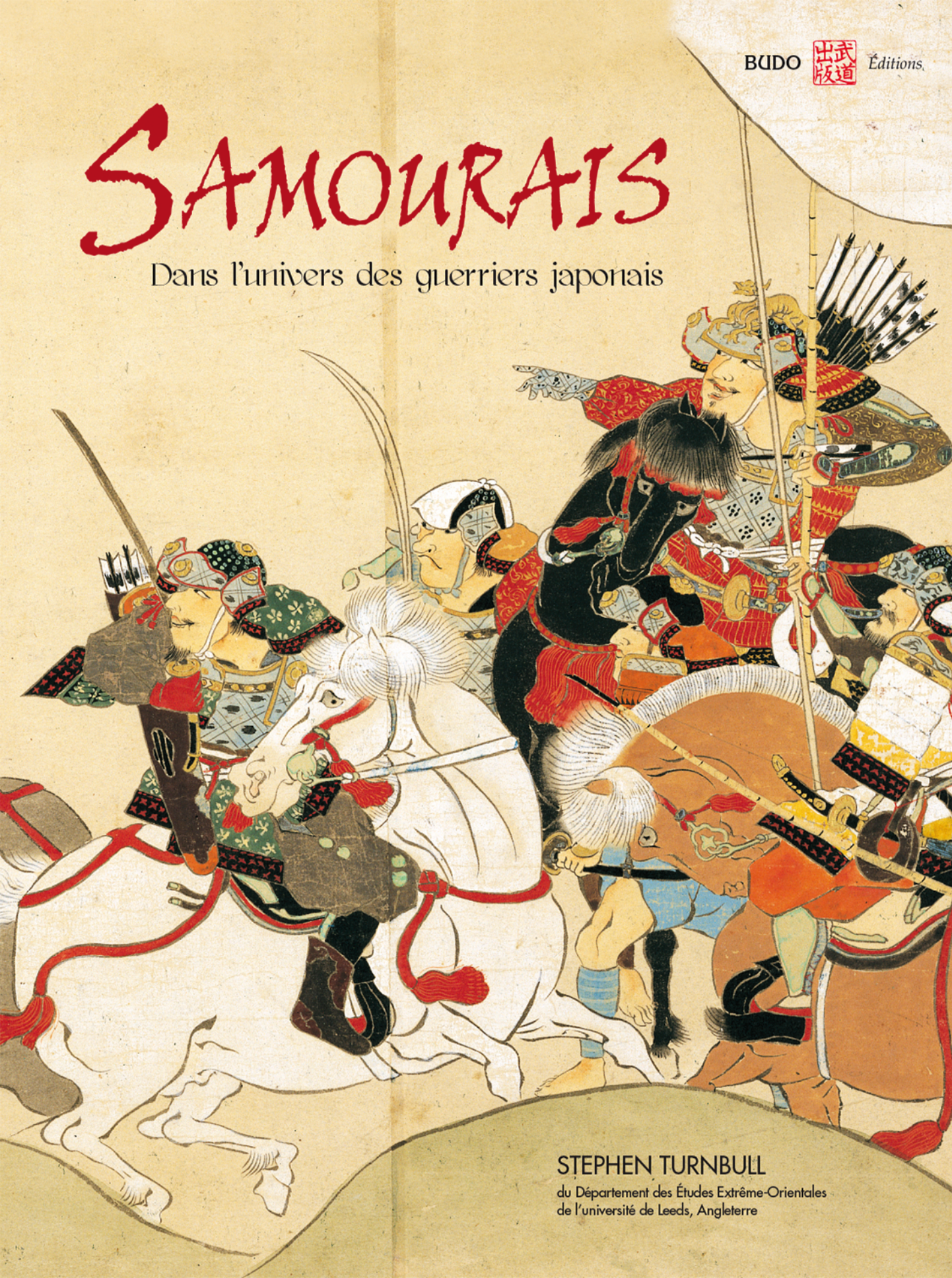
BUDO 武道出版 Éditions

SAMOURAIS

Dans l'univers des guerriers japonais



STEPHEN TURNBULL
du Département des Études Extrême-Orientales
de l'université de Leeds, Angleterre

SAMOURAÏS

L'UNIVERS DU GUERRIER JAPONAIS

SAMOURAIS

L'univers du guerrier japonais

STEPHEN TURNBULL

Traduit de l'anglais
par Alex Febo

BUDO ÉDITIONS
77123 Noisy-sur-École, France

Première édition en Grande Bretagne en 2003 par Osprey Publishing, Chapel Way, Botley, Oxford OX2 9LP, UK.

© 2003 Osprey Publishing Ltd.

© 2008 Budo Éditions

Directeur de collection: Thierry Plée – *Texte:* Stephen Turnbull – *Illustrations:* Osprey – *Traducteur:* Alex Febo – *Correcteur:* Élodie Laurent – *Mise en page:* Éditions de l'Éveil – *Imprimerie et brochage:* iPrinting.

1-3000-IP-12/08

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle) Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non-destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées. La diffusion sur Internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

ISBN 978-2-84617-248-6

En couverture
Minamoto Yoshiie guide ses samouraïs au combat lors de la « Nouvelle Guerre de Trois Ans » (Stephen Turnbull / Japan Archive).

Page de garde
Cette carte hollandaise localisant les différentes provinces du Japon au début de la période Edo témoigne des rapports étroits qu'entretenaient les deux pays à une époque où le Japon était totalement fermé aux contacts avec les autres pays européens.

Dédicace
À ma mère, Joyce Turnbull, à l'occasion de son 90e anniversaire, le 21 novembre 2003.

Remerciements
J'aimerais remercier tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à ce travail, et notamment toutes les institutions qui ont permis la réussite de mon voyage d'étude en 2003. C'est de ce voyage que je tiens la plupart des illustrations qui figurent dans l'ouvrage. J'aimerais enfin adresser un remerciement tout particulier à ma fille Kate pour le soutien administratif qu'elle me prodigue désormais dans mes entreprises.

SOMMAIRE

CHAPITRE UN
Qu'est-ce qu'un samouraï ? 7

CHAPITRE DEUX
Les authentiques insignes 27

CHAPITRE TROIS
Le culte des ancêtres 47

CHAPITRE QUATRE
La voie de la mort du guerrier samouraï 71

CHAPITRE CINQ
Les armes de destruction massive 95

CHAPITRE SIX
Écrans de pierre 115

CHAPITRE SEPT
Le samouraï et la mer 143

CHAPITRE HUIT
Les « Tigres Blancs » 167

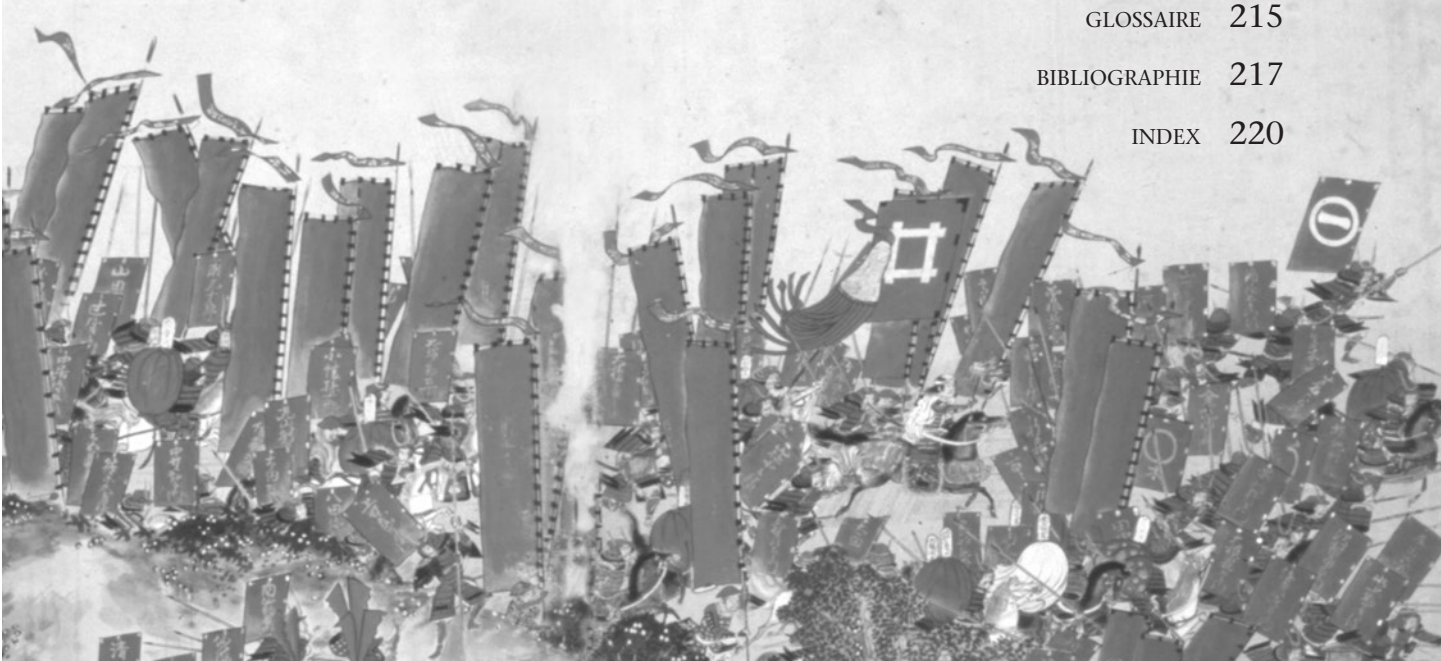
CHAPITRE NEUF
Le dernier des samouraïs 191

ÉPILOGUE
Le paradoxe de la quiétude 207

GLOSSAIRE 215

BIBLIOGRAPHIE 217

INDEX 220



月百姿
井生鳥月
經正

CHAPITRE UN

Qu'est-ce qu'un samouraï ?

Cette estampe – l'une des 100 Vues de la Lune de Yoshitoshi – illustre le paradoxe inhérent à l'univers des guerriers japonais : ici, le samouraï s'adonne à la pratique du *biwa* (luth japonais) en tenue de combat (il est armé et prêt à passer à l'action). Notez la gaine en peau de tigre sur son fourreau et le caret de corde qui y est accroché.

Les samouraïs étaient cette élite guerrière légendaire du Japon féodal dont l'existence – empreinte à la fois de noblesse et de violence – était régie par les exigences de l'honneur, de la probité et de la loyauté. Ces idéaux s'incarnaient dans le service qu'ils rendaient à leur seigneur (dans l'action de gouverner) et à leurs commandants (sur le champ de bataille). Dans son expression la plus sublime, ce devoir menait à la mort.

Cependant, derrière ce rideau de principes figurait un désir plus ardent encore que celui de se mettre au service de quelqu'un : celui d'être reconnu. En effet, quiconque s'amuse à lire entre les lignes des divers récits relatant les faits d'armes de différents samouraïs ne manquera pas de constater que la loyauté envers le groupe ou le chef n'était pas exempte d'un certain nombre de limites ; limites imposées par la volonté impérieuse d'être vu non pas comme un samouraï, mais comme le samouraï, celui dont les actions et exploits devaient servir d'emblème à toute une caste guerrière. Comme le démontreront les chapitres qui suivent, quel que soit l'angle sous lequel nous abordons l'univers du guerrier, nous découvrons un royaume complexe soumis à une pression constante du fait du caractère antinomique des exigences imposées par l'esprit de loyauté d'une part et celui de l'expression de soi, d'autre part. Ainsi, il n'est pas un moment dans l'histoire des samouraïs où il ne fallut chercher un compromis entre les forces du changement et celles du conservatisme ; et c'est sous la double impulsion de ces contraires que s'est forgé l'univers du guerrier au Japon.

À GAUCHE Le samouraï était avant tout un cavalier. Des guerriers du clan Minamoto sont dépeints sur ce détail d'un écran ayant pour motif la bataille de Yashima en 1184. Au premier plan, deux samouraïs – dont un sans cheval – brandissent un naginata, la hallebarde japonaise munie d'une longue lame incurvée.

C'est l'essor historique de la classe des samouraïs qui, le mieux, témoigne de ces tensions. Afin d'illustrer les forces en jeu et en vue de fournir un cadre chronologique aux chapitres à suivre, celui-ci va donc consister en une approche globale de l'histoire de ces guerriers, depuis la genèse de leur classe à son abolition au cours du XIXe siècle. En d'autres termes, il va s'agir d'une brève introduction à l'histoire de la caste guerrière japonaise, depuis le temps des armes et des chignons à celui des costumes et autres hauts-de-forme.

LES ANCÊTRES DES SAMOURAÏS

Toute étude portant sur les origines de la classe des samouraïs doit explorer deux dimensions. Tout d'abord, elle doit s'atteler à rechercher les preuves ayant trait au début des affrontements sur le sol japonais, puis elle doit chercher le lien entre le recours à une violence maîtrisée dans la société nippone et l'emploi du substantif « samouraï » pour qualifier ceux qui incarnaient ladite violence.

À DROITE Ce rouleau au motif original mais instructif, illustre un moment de détente auquel prennent part un groupe de samouraïs d'âge mûr. L'un d'entre eux se fait masser quand les autres se font servir du saké (alcool de riz).

Cette carte illustre les provinces japonaises lors de l'ère Sengoku.

Notons que même en considérant ces preuves de manière approximative, on ne peut manquer de remarquer l'ampleur du fossé temporel qui sépare les deux dimensions énumérées ci-dessus. En effet, il faut remonter aux premiers siècles de notre ère pour trouver les premières traces de combats et, même si les détails sont rares qui témoignent de l'existence de conflits dans l'ancien Japon, les archives conservées par les dynasties chinoises contemporaines attestent une entremise considérable du Japon dans les affaires de Corée (des forces armées nippones en faction dans ce pays prirent effectivement part aux affrontements qui opposèrent les trois royaumes rivaux de Paikche, Koguryo et Silla).

Les premières troupes envoyées en expédition par-delà les côtes de l'archipel n'étaient pas montées et étaient équipées d'arcs, de sabres et autres lances. C'est alors que, aux alentours de l'an 400, un régiment d'infanterie envoyé par le Japon pour soutenir le royaume de Paekche contre la cavalerie du royaume de Koguryo, essuya une terrible défaite. Bien que le cheval fût déjà, à l'époque, employé comme bête de trait, c'était la toute première fois que l'armée japonaise était confrontée à une armée montée. L'expérience fut, à n'en pas douter, des plus marquantes, tant et si bien d'ailleurs que, moins d'un siècle plus tard (des vestiges archéologiques en attestent) des cavaliers apparaissaient qui ne tarderaient pas à quitter l'archipel pour aller livrer combat en Corée. L'apparente facilité avec laquelle le Japon fut capable de concevoir de telles expéditions s'explique par le caractère même des événements qui avaient eu cours sur le plan intérieur : en effet, de tous les clans qui se disputaient le pouvoir, un seul avait pris l'ascendant sur les autres. Historiquement, ses membres sont connus sous le patronyme Yamato, un nom incontournable puisqu'à l'origine même de la lignée impériale nippone.

Bien que l'étude archéologique nous ait fourni quantité d'indices, nous ne savons que très peu de chose sur les tenants et aboutissants qui conduisirent à l'avènement de l'état Yamato, et les origines de la lignée impériale sont associées à quantité de légendes hautes en couleur, élevées ultérieurement au statut de mythes fondateurs pour mieux asseoir le pouvoir de l'empereur. Ces documents – le *Kojiki* (Chronique des faits anciens) et le *Nihongi* (Annales du Japon) – sont ainsi conservés depuis 712 pour celui-là et 720 pour celui-ci. Ils consistent en un recueil de récits légendaires mêlant divinités et héros en rien associés aux luttes tribales qui opposaient des clans à l'ambition effrénée. Qui veut décoder pareilles ambitions doit considérer métaphoriquement le massacre de serpents que des divinités orchestrèrent dans de lointaines contrées. Le plus célèbre de tous les mythes, celui dont on ne peut fondamentalement faire l'économie pour appréhender le culte impérial caractéristique du peuple japonais, relate comment Amaterasu, la déesse du soleil, fonda la lignée impériale lorsque, depuis les cieux, elle envoya son petit-fils diriger la « terre des fertiles rizières ».

Si l'on fait fi de la mythologie, la grandeur et l'autorité de ces premiers dirigeants sont attestées de manière éclatante par la taille des *kofun*, ces gigantesques tumuli funéraires dans lesquels ils sont enterrés. Ces monuments, datés du IVe au VIIe siècles, sont souvent en

forme de serrure et s'étendent sur une vaste parcelle de terre. De nos jours, nombre d'entre eux sont recouverts d'arbres, et quelques-unes des plus grandes tombes impériales sont des îles lacustres. Les vestiges archéologiques glanés dans les très rares tombes qui ont été fouillées sont composés d'armures, harnais, armes, miroirs de bronze et autres bijoux mis en terre aux côtés du défunt. Au sommet du tumulus, ou à l'intérieur de celui-ci, on trouve également des *haniwa*, ces guerriers, pages et animaux – primitifs mais expressifs – modelés dans l'argile et probablement conçus comme substituts du sacrifice humain.

L'origine exacte de la lignée dominante des Yamato soulève toujours des questions et les spécialistes ne parviennent pas à se retrouver sur un terrain consensuel. En effet, du fait de la similarité existant entre les objets funéraires présents dans les *kofun* et des sépultures coréennes de la même époque, certains ont soutenu que les premiers empereurs nippons étaient, en fait, originaires de Corée et que c'est grâce à leur utilisation du cheval au combat qu'ils purent asseoir leur autorité au Pays du Soleil Levant (on s'accorde communément à nommer cette version « la théorie du cavalier »). Or, si on laisse délibérément de côté les origines prétendument célestes des premiers empereurs, cette théorie pose la question de la singularité de la lignée impériale nippone, et on comprend dès lors qu'elle n'ait jamais rencontré un écho favorable auprès des nationalistes japonais. Notons par ailleurs, à ce propos qu'un mythe fondateur Yamato va même jusqu'à soutenir une thèse inverse au moment de l'invasion de la Corée par l'impératrice Jingo : le récit relate comment, à son retour, la souveraine donna naissance à l'empereur Ojin qui, plus tard, devait être déifié et devenir Hachiman, le kami (dieu) de la guerre.

Les *uji* (« clans anciens »), défièrent souvent l'autorité Yamato mais jamais ne virent leurs opérations couronnées de succès. Au VIIe siècle, la famille impériale jouissait d'une autorité suffisamment stable pour introduire d'importantes modifications législatives dans le pays. C'est dans ce contexte que furent imposées les réformes « Taïka » (en l'an 646), cette série de lois à la portée ambitieuse parce qu'elles cherchaient à restreindre au maximum l'autorité déjà fort réduite dont pouvaient encore jouir les clans restants. Ils devraient désormais faire allégeance à l'empereur. Pour commencer, après quelques ratés, la réforme établit en 710 la première capitale permanente du pays : Nara, une cité stable dans laquelle le bouddhisme (introduit dans l'archipel deux siècles plus tôt) allait pouvoir s'épanouir. L'organisation gouvernementale japonaise – à l'instar du plan d'urbanisme de la capitale – était inspirée de la Chine des Tang et, quelque temps durant, la combinaison de ces deux influences apporta une stabilité certaine à la société japonaise. Le pouvoir gérait avec la plus grande efficacité toute insatisfaction, toute révolte contre le trône, qu'elles fussent le fruit d'un clan, d'un individu ou d'un *emishi* (ces tribus indigènes contraintes, au fil des siècles, de s'exiler sur les terres septentrionales du pays). C'est en 894 que Kyôto succéda à Nara en tant que capitale du pays, un statut qu'elle allait conserver jusqu'en 1868.

Étant donné que le modèle militaire originellement adopté par le Japon était, lui aussi, directement inspiré du modèle chinois – à

savoir une armée de conscrits recrutés dans le monde paysan – c'est la manière dont les cours de Nara puis Heian (Kyôto) abordèrent les affaires militaires qui nous intéressent le plus dans le présent ouvrage. En effet, le modèle original ayant rapidement montré ses limites, le gouvernement décida bientôt de charger les propriétaires terriens d'une participation à l'effort militaire en échange de laquelle ils se voyaient généreusement récompensés. Ainsi, au lieu de contrôler les clans qui, jadis, avaient refusé son autorité, le gouvernement satisfaisait ses besoins militaires en les encourageant à entretenir une armée régulière. C'est dans ces conditions qu'une élite guerrière montée fit ses premières gammes. Armée d'arcs et assistée de paysans recrutés comme soldats, elle constituait les prémices de la caste des samouraïs.

Le IXe siècle se caractérise par une grande instabilité dans l'archipel nippon. Le déclin économique qui marqua cette période fut accompagné d'épidémies de peste et de périodes de famine, véritables ferments de l'instabilité sociale et de l'insatisfaction croissante à l'endroit du pouvoir central. Dans ce contexte, un petit seigneur opportuniste, doté d'un tant soit peu d'influence, pouvait facilement exploiter un mécontentement grandissant et réaliser ses ambitions politiques. Vers qui les membres de la cour pourraient-ils se tourner si les émeutes, l'anarchie et l'opportunisme localisé secouaient soudainement le pays ? C'est cette menace grandissante qui, au début du siècle suivant, motiva la volonté gouvernementale de concéder des pouvoirs accrus aux gouverneurs provinciaux. Ceux-ci pouvaient désormais lever des armées professionnelles et bénéficiaient d'une autonomie croissante en cas de soulèvement potentiel. Un système vit le jour qui favorisait la loyauté en avantageant riches et puissants, et qui reposait à la fois sur la mise en place d'un réseau de délégués chargés de la levée des impôts dans tout le pays, sur la multiplication des liens de sang avec les membres de la cour, sur un système de récompenses pour faits d'armes et, enfin, sur un système d'affectation aux postes clés jouant sur le mérite et la rivalité.

LES PREMIERS SAMOURAÏS

C'est au cours du Xe siècle qu'apparaît pour la première fois le terme « samouraï » – littéralement « celui qui sert » – dans un contexte purement militaire. En effet, si le substantif devait, au départ, désigner les individus chargés de se rendre à la capitale pour servir en tant que gardes, il commença, au fil des ans, à désigner le guerrier qui se mettait au service d'un puissant seigneur, et il ne fallut pas longtemps pour que le substantif se charge d'une forte connotation aristocratique et héréditaire ; une connotation qui, à son tour, allait légitimer et valoriser la pérennité du statut de guerrier dans une lignée. Certains samouraïs descendaient directement des *uji* quand d'autres étaient issus de familles fraîchement reconnues par suite d'exploits guerriers et dont les nobles pedigrees commençaient à peine à être transcrits par écrit. Les services rendus par les familles de samouraïs à la cour Heian rendirent celles-là plus puissantes et riches encore et, au XIe siècle, deux clans particulièrement influents avaient pris l'ascendant sur les autres : les Taira et les Minamoto. Leurs exploits militaires allaient faire la pluie et le beau temps de la politique intérieure des cent années à venir.

Cette estampe dépeint les deux plus célèbres anecdotes associées à la bataille d'Uji en 1180 : à gauche, on peut distinguer trois moines guerrier repoussant les assauts des samouraïs du clan Taira sur les poutres brisées du pont d'Uji ; à droite, le commandant défait, Minamoto Yorimasa, s'apprête à commettre le suicide rituel, hara kiri.

Lors de l'Insurrection de Hôgen en 1156 – un affrontement armé motivé par la succession impériale qui eut lieu dans Kyôto – des samouraïs des deux clans rejoignirent leur camp respectif, et il ne fallut pas longtemps pour qu'une nouvelle querelle de succession opposât ouvertement les deux familles. En 1160, au terme de la Révolte de Heiji, les Taira s'imposèrent et disposèrent sans pitié de leurs ennemis. Vingt ans plus tard, en 1180, les survivants de la purge Minamoto – dont certains leaders n'étaient autres que des enfants du clan épargnés par les Taira – ouvrirent de nouveau les hostilités lors de la bataille d'Uji. Il s'agit là du premier d'une longue série de conflits mieux connus sous le nom de « guerre de Gempei ». Ce nom provient de la prononciation chinoise des deux patronymes : « Gen » pour Minamoto (Genji), et « Hei » pour Taira (Heike).

La « guerre de Gempei » est un épisode fondamental pour qui veut comprendre l'histoire des samouraïs. Avant tout parce que des batailles comme Ichi no tani, Yashima et Dan no Ura, contribuèrent à forger le mythe de l'excellence auquel on allait associer les samouraïs. Récits héroïques et autres œuvres d'art allaient ainsi consigner les événements qui marquèrent la « guerre de Gempei » pour en faire un catalogue, une imagerie de faits héroïques destinés à montrer aux générations futures les hautes

vertus, la noblesse et la bravoure caractérisant l'idéal du guerrier samouraï. En fait, presque toutes les caractéristiques intrinsèques de la culture samouraï s'incarnent à un moment ou à un autre dans un des événements de cette série d'affrontements. Les exploits au tir à l'arc ou au combat singulier, la juxtaposition de l'art, de la poésie et de la violence, l'inconditionnelle loyauté à l'endroit du souverain, ou encore l'incontournable tradition du suicide rituel, toutes ces caractéristiques sont autant de passages clés dans les récits relatant la « guerre de Gempei ».

L'autre profonde empreinte que cette guerre laissa dans l'histoire des samouraïs s'incarne dans la manière dont le clan victorieux confirma son triomphe lorsque, en 1192, Minamoto Yoritomo prit le titre de « shôgun ». Si ce titre avait jadis été accordé de manière temporaire à certains samouraïs de haut rang pour avoir accepté une mission mandatée par l'empereur désireux de réprimer une révolte contre le trône, Yoritomo – dont le clan régnait désormais en maître incontesté sur le sol japonais – s'octroyait lui-même le titre pour confirmer son statut de dictateur militaire. Désormais, la mission conférée par l'empereur au shôgun n'était plus limitée dans le temps et ne devait pas être remise en question avant l'entrée du pays dans l'ère moderne, quelque huit siècles plus tard. De surcroît, la fonction de shôgun devenait du même coup héréditaire et était réservée aux membres du clan Minamoto. On appelait bakufu le gouvernement militaire exercé par le shôgun (ce nom était en fait dérivé du *maku*, la toile qui recouvrait le quartier général du général sur le champ de bataille), un substantif parfaitement adapté à ce nouveau système de gouvernement dans lequel l'empereur – pourtant doté d'une immense influence sur le plan religieux – devenait un prête-nom dépourvu de toute autorité politique. Celle-ci était désormais entre les seules mains du chef de la plus grande famille de samouraïs.

LES DÉFIS IMPOSÉS AUX SAMOURAÏS

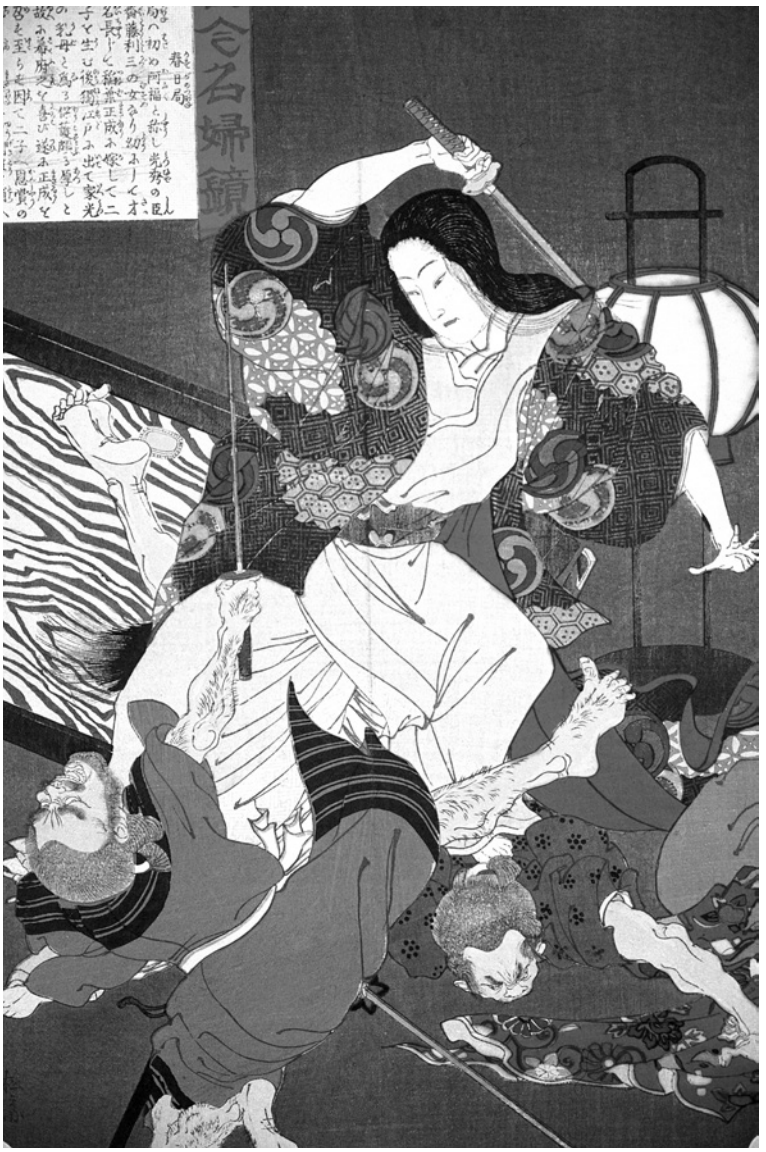
Les Minamoto ne profitèrent pas longtemps de leur succès. Yoritomo mourut dans un accident équestre en 1199 et sa dynastie d'appartenance ne lui survécut que l'espace de deux générations avant d'être renversée par les Hojo. Par respect pour les connotations traditionnellement associées au titre de « shôgun », les dirigeants Hojo se firent « régents » plutôt que « shôguns ». C'est donc la « régence » (*shikken*) Hojo et non le bakufu Minamoto qui dut, en 1221, faire face à une tentative infructueuse de restauration du pouvoir impérial. Il fallut peu de temps au pouvoir en place pour écraser cette rébellion, et c'est seulement un demi-siècle plus tard que les Hojo durent faire face à un danger ô combien plus menaçant pour la survie du pays lui-même : la double tentative d'invasion mongole.

En Asie continentale, le XIIIe siècle s'inscrit pleinement dans l'ère mongole. En effet, sous l'impulsion de Gengis Khan et de ses successeurs, les redoutables cavaliers mongols partirent effectivement, par-delà les steppes, à la conquête de terres lointaines qui s'étendent de la Corée à la Pologne actuelles. En 1274, le Japon était au nombre de leurs cibles et, pour la première fois, ils tentèrent d'envahir l'île méridionale de Kyushu. La seconde tentative, sept ans plus tard, en 1281, bien plus mena-

çante, fut efficacement repoussée par l'association de la bravoure des samouraïs à un heureux coup du sort d'ordre climatique. C'est en effet une providentielle tempête – kamikaze (« vent divin ») – qui eut finalement raison de la flotte mongole avant même qu'elle ne débarque sur les côtes nippones. Cette victoire sur l'envahisseur mongol devait, par la suite, s'ajouter aux exploits de la « guerre de Gempei » pour nourrir et enjoliver encore le mythe du guerrier samouraï. C'est ainsi que, en 1945, le terme kamikaze – parce que chargé d'une connotation nationaliste par opposition à l'envahisseur – fut choisi pour désigner les pilotes des célèbres avions suicides qui, délibérément, s'écrasaient sur les navires de guerre américains.

Au siècle suivant, c'est une nouvelle tentative de restauration impériale qui fut le plus grand défi posé à l'hégémonie des samouraïs, mais la révolte, bien que conduite par le très déterminé empereur Go Daigo, ne fut pas plus fructueuse que ne l'avait été la précédente en 1221. L'affrontement fut toutefois de plus longue durée cette fois-ci et contribua à allonger de manière notable la liste au panthéon des héros samouraïs. La litanie des exploits déjà nourrie par les faits d'armes de la « guerre de Gempei » et de l'invasion mongole trouvait encore ici matière à s'enrichir. Relevons notamment le cas de Kusunoki Masashige, ce samouraï qui s'illustra lors de l'épisode de la « guerre Nanbokuchô » – ou « guerre d'opposition entre les cours impériales » (ainsi nommée du fait de la coexistence temporaire de deux empereurs) – et qui allait être loué pour son indéfectible loyauté envers l'empereur. Ainsi, lors de la restauration finale de l'empereur au XIXe siècle, il incarnerait le personnage historique modèle, véritable parangon dont devaient s'inspirer les samouraïs loyalistes. Malheureusement pour lui, sa dévotion sans faille à la cause impériale le conduisit au sacrifice ultime lors de la bataille de Minatogawa en 1336 ; une bataille qui vit les troupes qu'il commandait courir à une défaite qu'il savait inévitable mais à laquelle il ne pouvait se soustraire en vertu du respect qu'il accordait aux volontés de l'empereur.

Le coup d'état manqué de Go Daigo eut pour autre conséquence de laisser vacante la place occupée par les régents Hôjô dans les hautes sphères de l'état, une place que le clan Ashikaga allait pouvoir occuper à son tour. Comme, d'un point de vue généalogique, les Ashikaga puisaient leurs racines dans le clan Minamoto, ils rétablirent le bakufu et dirigèrent le Japon à la manière du shôgun pour les deux siècles à venir. Mais une nouvelle fois, c'était sans compter sur l'opportunisme et la soif de pouvoir d'un grand nombre de familles aussi inconstantes que puissantes. Comment une seule famille allait-elle pouvoir régner sur un univers aussi hétérogène et instable ? Le XVe siècle nippon se caractérise donc par une succession de petites querelles de voisinage réprimées avec une main de fer par le pouvoir en place. Cette répression ne fut toutefois efficace que jusqu'à ce que l'une de ces disputes vienne, à son tour, gangrener le pouvoir lui-même. C'est l'épisode des « Guerres d'Ônin » (1467 – 1476) qui allait mettre à feu la ville de Kyôto, déshonorer le shôgun au plus haut point et répandre la guerre civile dans le pays.



L'historiographie japonaise fait quelquefois état de femmes soldat. Ainsi, cette estampe de Yoshitoshi dépeint l'une de ces femmes samouraï défaisant deux agresseurs qui avaient cherché à s'introduire chez elle.

LA PÉRIODE DES GUERRIERS COMBATTANTS

Les « Guerres d'Ônin » ouvrent un siècle et demi d'affrontements que les historiens ont choisi de nommer Sengoku Jidai, la « Période des Royaumes combattants », par analogie avec une période de l'histoire chinoise (bien que dans le cas présent, il s'agisse de luttes entre clans et familles plutôt que de luttes entre royaumes souverains). Au cours de cette période, les chefs des dif-

férents clans s'autoproclamèrent daimyos (littéralement les « grands noms ») et certains (comme Takeda Shingen, Uesugi Kenshin, et Date Masamune) en se taillant un « grand nom » (signification littérale de daimyo) sur mesure, éclipsèrent les exploits par lesquels leurs aïeuls s'étaient illustrés au cours de la « guerre de Gempei ». Cette période fut également marquée par de grandes innovations sur le plan militaire. Seuls les puissants pouvaient survivre et il fallait donc, pour ce faire, être en mesure de rassembler de grandes armées et munir les samouraïs d'armes de qualité. Les daimyos les plus puissants pouvaient disposer à tout moment d'un grand nombre de soldats en mobilisant les *ashigaru* (fantassins) qu'ils entraînaient au maniement de l'arc (jadis l'arme par excellence du samouraï), de la lance et des armes à feu fraîchement introduites dans l'archipel. Si l'on connaissait les pistolets primitifs importés de Chine depuis 1510, c'est véritablement l'introduction des arquebuses européennes qui, en 1543, fut à l'origine d'une véritable révolution sur le plan militaire. Source initiale d'approvisionnement, les commerçants européens furent rapidement copiés par les Japonais qui, à leur tour, s'essayèrent à la fabrication de ces armes. Mais il fallut attendre quelques années encore – lorsque le daimyo Oda Nobunaga, avec ses régiments d'infanterie parfaitement entraînés, commença à recourir abondamment

À GAUCHE Ce détail d'une estampe de Kuniyoshi dépeint des *ashigaru* (fantassins) combattant dans les rangs du clan Takeda lors de la quatrième bataille de Kawanakajima, en 1561. Ils sont au service de Yamamoto Kansuke qui se suicida lorsqu'il réalisa que sa stratégie allait conduire les Takeda à une défaite certaine. La présence du Mont Fuji en toile de fond contribue à la dramatisation de la scène tant le suicide de Kansuke parait superflu.

CI-DESSOUS Les plus redoutables opposants à Oda Nobunaga – le daimyo qui, le premier lutta pour la réunification du Japon lors de la période des Royaumes combattants – étaient les moines guerrier du Ikko-Ikki. L'estampe dépeint les moines du quartier général Ikko-Ikki du Honganji d'Ishiyama aux prises avec les samouraïs conduits par Oda Nobunaga, lors de l'ultime bataille avant leur défaite.

Date Masamune (1566 – 1636), est l'un des plus puissants daimyos de la période des « Royaumes Combattants ». Bien qu'il fût borgne, il remporta de nombreuses victoires dans le nord du Japon, et seule la puissante force conduite par Toyotomi Hideyoshi parvint à le défaire. Cette statue de cire se trouve aujourd'hui au musée d'Histoire Date Masamune à Matsushima, elle est vêtue de l'armure pare-balles de laquelle il équipa toutes ses troupes. Un somptueux cimier en forme de croissant de lune est fixé au casque.

à l'artillerie légère – pour qu'elles soient utilisées de manière efficace. Notons que la victoire de ce seigneur à Nagashino en 1575 est largement imputable à ces nouvelles techniques.

L'intérieur du Kanran-tei (littéralement « l'endroit duquel on observe les rides sur l'eau ») à Matsushima. Cette charmille de thé qui, à l'origine, se trouvait dans le château de Fushimi à Kyôto, fut offerte par Toyotomi Hideyoshi à Date Masamune après que ce dernier lui eut prêté serment d'allégeance. Elle se trouve désormais sur un affleurement rocheux surplombant la Baie de Matsushima.

Au cours du Sengoku Jidai, les principaux affrontements opposèrent les plus puissants daimyos, avides de pouvoir. Parmi eux, un seul devait finalement s'imposer : Oda Nobunaga (1534 – 1582) qui, en 1568, occupa Kyôto et abolit le shôgunat. Mais le véritable réunificateur du Japon fut l'un de ses plus fidèles serviteurs qui, de son statut initial de *ashigaru* s'était élevé au titre de général. Toyotomi Hideyoshi (1536 – 1598) – tel était son nom – réagit avec une loyauté non exempte d'opportunisme lorsqu'il apprit l'assassinat de son maître en 1582 et, par le truchement d'habiles manœuvres politiques et de campagnes militaires (citons entre autres les batailles de Yamazaki en 1582 et de Shizugatake, l'année suivante), Hideyoshi affirma et consolida son autorité. D'ailleurs, certains daimyos allèrent même jusqu'à s'allier à lui après avoir échoué à le défaire sur le champ de bataille. Ce fut le cas notamment de Tokugawa Ieyasu qui, vaincu à la bataille de Nagakute en 1584, incarne le mieux cette démarche de ralliement final. D'autres toutefois se montrèrent bien plus opiniâtres et contraignirent Hideyoshi à faire montre d'une agressivité accrue. C'est ainsi qu'en 1585, au cours de sa première campagne au large des côtes de l'île principale de Honshu, il conquit l'île de Shikoku. Poursuivant sur sa lancée, il soumit l'île de Kyushu et la puissante famille Shimazu en 1587

Tokugawa Ieyasu (1542 – 1616) fut le grand vainqueur de la période des Royaumes Combattants. Ses victoires aux batailles de Sekigahara en 1600 et d'Osaka en 1615 assurèrent à sa famille une domination incontestée sur le pays pour les 250 années à suivre.

jusqu'à ce que, soumettant les daimyos des terres du nord en 1591, il prît le contrôle du Japon tout entier. Du fait de ses modestes origines, il ne pouvait rétablir un shôgunat, mais notons que son pouvoir était de toute façon plus grand que ne l'avait jamais été celui des shôguns.

C'est à ce moment-là seulement que son ambition sans limites le conduisit à vouloir repousser les frontières du pays. Il tenta alors d'envahir la Chine. L'invasion de la Corée, lancée en

1592, devait constituer la première étape de cette campagne de conquêtes sur le continent, mais la Chine des Ming releva le défi et les affrontements qui s'ensuivirent furent redoutables. D'ailleurs, les effets combinés de l'invasion chinoise, de l'efficacité des « bateaux tortue » et des tactiques de guérilla coréennes empêchèrent les troupes nippones d'avancer au-delà de la péninsule coréenne ; et elles furent finalement lamentablement débusquées en 1598 après n'avoir apporté que le chaos dans leur proche voisinage.

Hideyoshi mourut alors que ses troupes évacuaient les terres continentales et c'est son fils de cinq ans, Hideyori, qui, sur le papier, reprit le flambeau à la tête du pays. Cette situation ne pouvait toutefois perdurer quand on sait l'ambition que nourrissaient les divers clans, et deux factions ne tardèrent pas à se dessiner qui opposaient les samouraïs fidèles à Hideyori à ceux pour qui le futur s'incarnait en la personne de Tokugawa Ieyasu (1542 – 1616). Ce dernier était le seigneur suffisamment influent, clairvoyant et puissant pour renverser la succession. C'est à Sekigahara, en 1600, que les deux camps se rencontrèrent au cours de ce qui allait devenir l'une des batailles les plus décisives de l'histoire japonaise. Ieyasu défit son adversaire et, comme il descendait du clan Minamoto, fut en mesure de reprendre le titre de shôgun ; un titre qui allait être transmis à des générations de Tokugawa jusqu'au milieu du XIXe siècle. En 1614, Hideyori tenta une nouvelle fois de reprendre la place qui lui revenait de droit à la tête du pays mais la tentative avortée ne conduisit qu'aux sièges prolongés de la cité d'Osaka lors de l'hiver 1614 et l'été de l'année suivante. La bataille d'Osaka fut une victoire incontestée pour le clan Tokugawa et, si l'on excepte la brève Révolte de Shimabara en 1638, aucun autre défi militaire ne vint ébranler l'autorité de la dynastie en place au cours des deux siècles suivants.

LA CHUTE DES SAMOURAÏS

Les shôguns Tokugawa recoururent à quantité de procédés pour affirmer leur autorité. Le choc consécutif à la Révolte de Shimabara – motivée par le fanatisme d'un groupe de chrétiens – encouragea le gouvernement à rompre toute connexion avec l'Europe. Longtemps, les missionnaires catholiques avaient attiré sur eux la suspicion et la méfiance des autorités. On les soupçonnait en effet de servir d'alibi à l'ingérence des puissances européennes. Ils pouvaient, en outre, servir d'intermédiaire entre un opposant éventuel au régime et les fournisseurs d'armes européens. C'est ainsi qu'en 1639, le bakufu passa un « édit de Fermeture » par lequel, à l'exclusion de rares commerces hautement contrôlés, tout échange commercial avec l'extérieur devenait hors-la-loi ; et si la Chine et la Corée restèrent des partenaires commerciaux privilégiés, l'unique contact avec la civilisation européenne au cours des deux siècles suivants se fit par l'intermédiaire d'une poignée de marchands hollandais protestants autorisés à s'installer sur l'île artificielle de Dejima dans le port de Nagasaki.

Pour prévenir tout soulèvement potentiel sur le plan intérieur, les Tokugawa donnèrent une certaine latitude aux différents daimyos dans l'administration de leurs terres (les *han*), sans toutefois les exonérer d'un contrôle global par le gouvernement central. Cette organisation reposait sur une surveillance constante

associée à des mesures telles le système de résidence alternée, un procédé qui ne différait en rien d'une prise d'otage à grande échelle : les daimyos résidaient dans leurs propres cités fortifiées, en province, quand leurs familles étaient tenues de vivre à Edo, la capitale du shôgun. Les seigneurs pouvaient alors les rencontrer annuellement lorsqu'ils venaient présenter leurs hommages à ce dernier. Ils devaient alors marcher sur la capitale à la tête d'une armée gigantesque composée de soldats dans leurs plus beaux apparats et munis des plus belles armes. N'était-ce pas là un savant stratagème pour les maintenir dans un état d'occupation et de pauvreté aussi grand que possible ?

Cette situation stable perdura jusqu'à ce que des navires européens fissent leur apparition dans les eaux japonaises au début du XIXe siècle, avec notamment, un peu plus tard, celle du Commodore Perry et de sa flotte battant pavillon américain en 1853, et son impressionnant retour l'année suivante pour requérir des concessions commerciales. Impressionné, et effrayé par le monde extérieur, le gouvernement Tokugawa signa alors une série de traités commerciaux et ouvrit les ports de l'archipel aux navires étrangers. Une vague de mécontentement s'ensuivit parmi les tenants japonais de la tradition. Ceux-ci voyaient en effet, dans de tels procédés, le travestissement, voire l'abandon, des valeurs traditionnelles nippones par un shôgun craintif et incapable de s'imposer devant ces « barbares venus d'Occident ».

La principale opposition à ce mouvement d'ouverture du Japon à l'Occident provenait de familles seigneuriales comme les Môri de Chôshû et les Shimazu de Satsuma dont les ancêtres avaient beaucoup souffert sous les Tokugawa. Ces opposants redoutaient la puissance militaire de l'Occident mais, en même temps, cherchaient à intégrer de nouvelles techniques militaires capables d'assurer à leur pays une défense nationale digne de ce nom. Ainsi, en peu de temps, les traditionalistes furent-ils mus par deux motivations distinctes : d'une part le renversement du shôgunat, et d'autre part, l'expulsion des étrangers ; deux motivations qui s'incarnaient dans le personnage symbolique qu'était l'empereur. Suivant la devise « Sonno joi » (« Honorez l'empereur et expulsez les barbares »), les adversaires du gouvernement Tokugawa, cherchèrent à remplacer le shôgun par la force pour restituer ses pouvoirs à l'empereur, et il s'ensuivit une terrible guerre civile qui déchaîna les plus grandes passions et suscita la plus extrême dévotion dans les deux camps. Si les deux tentatives de restauration passées avaient échoué, celle-ci – la troisième – connue sous le nom de Restauration Meiji fut une totale réussite ; les quelques jusqu'au-boutistes – tels les samouraïs loyaux d'Aizu dans le nord du Japon – luttèrent pour le shôgun jusqu'à être totalement décimés par les tenants de la modernité et, en 1868, le dernier shôgun Tokugawa, restitua au nouvel empereur la fonction impériale lui accordant le pouvoir de gouverner, celle-là même qui avait été accordée à Minamoto Yoritomo en 1192.

En somme, l'empereur Meiji se voyait accorder une autorité politique à laquelle ses divers prédécesseurs n'avaient pu que rêver pendant des siècles. Notons toutefois qu'à son terme, la Restauration Meiji n'eut pas – comme l'avaient voulu ses supporters de la première heure – pour conséquence l'expulsion des

étrangers installés sur les terres nippones ; ironiquement, c'est bel et bien le contraire qui se produisit car le peuple se prit d'une véritable passion pour la culture occidentale. Voyons-y un virage à 180° que la plupart considéraient comme inéluctable. En outre, comme ce nouvel environnement n'accordait plus de place à une classe de guerriers au statut héréditaire, les samouraïs et leur sabre au côté furent bientôt remplacés par une armée de type européen. Nombreux étaient ceux qui, membres de la « garde traditionnelle » éprouvaient un profond ressentiment eu égard à ces changements intrusifs, et quelques soubresauts de résistance – comme la révolte de Satsuma en 1877 – tentèrent vainement de contrarier cette marche régulière vers la modernité. Dans ce contexte, les samouraïs et leur univers allaient devenir un mythe fédérateur qui, pour des décennies, inspirerait la nation, terrifierait ses ennemis et désarçonnerait ses alliés.

Illustration représentant Miyamoto Musashi, l'un des plus célèbres combattants que le Japon ait connu et véritable héros historique.

CHAPITRE DEUX

Les authentiques insignes

Détail d'un panneau peint sur lequel sont figurées les deux flottes qui s'opposèrent lors de la bataille de Dan no Ura en 1185. Le bateau central, qui bat pavillon pour le clan Taira (drapeaux rouges), essuie l'attaque d'un navire du clan Minamoto.

Comme en témoignent les longues files d'attente au pied de la Tour de Londres, la visite d'une capitale ne saurait être complète pour qui n'a pas eu l'occasion de contempler les Trésors de la couronne du pays qu'il ou elle visite. À l'abri dans leur vitrine, l'or et les pierres précieuses intriguent les milliers de visiteurs qui, chaque année, viennent admirer ces attributs de la royauté et s'émerveillent de leur préservation.

En matière d'accès à ces trésors royaux, un pays fait toutefois figure d'exception : le Japon. Jamais, lors de vos visites dans cet archipel, ne vous sera donnée l'occasion de contempler les insignes de la couronne impériale. Bien sûr, vous pourrez, de loin, contempler les édifices qui les abritent, mais jamais vous n'aurez le privilège défendu de vous en approcher. Les Trésors de la couronne impériale japonaise ne sont tout bonnement pas exposés. Ils sont ainsi enveloppés dans plusieurs pièces de soie et autres étuis depuis plus de mille ans, à l'abri des regards et des convoitises. Comprenez ce qui vient d'être écrit de manière littérale car même celui à qui ils sont rituellement offerts lors de son couronnement ne peut les voir. Ainsi, aucun empereur japonais n'a eu le loisir d'admirer ne serait-ce qu'un seul de ses propres insignes depuis le XIIe siècle.

Cependant, bien qu'ils aient été si longtemps abrités des regards, ces insignes ont toujours joué un rôle majeur dans l'histoire du pays. Les trois emblèmes – miroir, épée et joyau – légitimaient et légitiment encore de nos jours l'empereur : ils symbo-

lisent et garantissent la pérennité du trône impérial. Au XIVe siècle, Kitabatake Chikafusa écrivait :

> *Depuis les temps les plus reculés, Ciel et Terre n'ont point changé ; le soleil et la lune jamais n'ont altéré leur lumière ; à jamais les Trois Trésors Sacrés perdurent dans le monde ainsi que ce trône impérial qui, éternel, perpétue notre nation.*

Outre leur fonction symbolique eu égard à l'autorité et l'intégrité du souverain, on accordait aux Trésors de la couronne des pouvoirs magiques censés protéger leur possesseur des puissances maléfiques. Lorsque, parfois, ces puissances maléfiques prenaient forme humaine et s'incarnaient en opposants de la lignée impériale, les insignes jouaient alors un rôle bien différent. Ce chapitre le démontrera, comme la possession de ces articles suffisait, de fait, à définir le souverain, la question de la légitimité n'était, théoriquement, pas source de controverse ; en cas de querelle de succession, la simple possession de ces trésors suffisait à distinguer le véritable empereur d'un autre prétendant au trône. Cependant, les choses ne sauraient être aussi simples étant donné que les insignes au nom desquels les différents prétendants au trône impérial se livraient bataille étaient, au commencement de l'histoire des samouraïs, non pas les véritables Trésors de la couronne, mais des répliques officiellement reconnues comme telles. Dans pareilles conditions, les luttes pour l'accession au trône ne tardèrent pas à se muer en une vérification de l'authenticité des articles impériaux, sur les plans matériel et humain.

LES PREMIERS INSIGNES IMPÉRIAUX

C'est dans les mythes créateurs des dirigeants Yamato que, pour la première fois, sont mentionnés les insignes impériaux japonais. Dans le chapitre précédent nous avons brièvement fait état de la légende selon laquelle Amaterasu, déesse du soleil, envoya son petit-fils sur terre pour diriger le monde. Un récit antérieur raconte comment, à ce point effrayée par les accès de colère de son frère Susano-ô, elle alla se terrer dans une caverne privant, de fait, le monde de lumière. Ses divins compagnons (les kamis) tentèrent alors de la persuader de ressortir et la leurrèrent en lui laissant croire qu'un kami plus puissant qu'elle était arrivé sur les lieux. Une déesse entama alors une danse grivoise qui suscita une telle gaieté qu'Amaterasu ne put contenir son élan de curiosité. Avec précaution et furtivement, elle sortit de la caverne et vit un précieux joyau suspendu à un arbre à côté duquel figurait le visage de sa nouvelle rivale. Surprise, on la saisit avant même qu'elle comprît que le visage qu'elle voyait n'était, en réalité, autre que son propre reflet dans un miroir de bronze sacré.

Ainsi, le miroir et le joyau grâce auxquels la lumière fut restituée au monde devinrent les deux premiers insignes impériaux. Le troisième, quant à lui, apparaît plus tard dans les mythes de création. Voici le récit auquel il est associé. Dans la province d'Izumo vivait un farouche serpent à huit têtes et huit queues. Un jour, le kami Susano-ô résolut d'éliminer ce serpent et commença par l'enivrer de sake avant de lui trancher têtes et queues. Toutefois, atteignant la partie postérieure du serpent, il découvrit une épée enchâssée dans une de ses queues. L'arme était très finement conçue,

aussi s'en empara-t-il puis alla la montrer à sa divine sœur, Amaterasu. Comme elle provenait de la queue du serpent et que celle-ci était, jadis, couverte de nuages noirs, l'arme fut nommée Ame no Murakomo no tsurugi, l'« épée qui rassemble les nuages ». Plus tard, Amaterasu confia ces trois insignes – joyau, miroir et épée sacrés – à son petit-fils Ninigi lorsqu'il prit possession des terres du Japon. À son tour il devait, par la suite, les transmettre à son petit-fils Jimmu, le premier empereur du pays (qui, selon la tradition aurait vécu de 660 à 585 avant J.-C.).

Les trois insignes furent ensuite transmis comme symboles de la souveraineté d'un empereur à l'autre. Seule l'épée fut utilisée à d'autres fins ; ainsi, la légende du prince Yamato (fils de l'empereur Keiko, douzième souverain selon la généalogie impériale traditionnelle) rapporte que, avant de partir en guerre – à la demande de son père – le prince se rendit au Grand Sanctuaire d'Ise dont la Grande Prêtresse n'était autre que sa propre tante. Pour l'armer en vue de la bataille, elle lui confia « l'épée qui rassemble les nuages », lame qu'il utilisa à bon escient au cours d'une embuscade dans la province de Sagami. Il se retrouva effectivement, au cours de cet épisode, pris au piège au beau milieu d'une plaine verdoyante rongée par les flammes, mais fut en mesure de faucher l'herbe enflammée pour se tailler un chemin hors du brasier. C'est ainsi que l'épée sacrée fut rebaptisée Kusanagi no tsurugi, « l'épée faucheuse d'herbe ».

Le Atsuta Jingu (sanctuaire *shinto*) à Nagoya, lieu où est conservée l'épée sacrée, l'un des trois Trésors Sacrés de la couronne japonaise. L'épée fut nommée *Ame no murakomo no tsurugi* (« l'épée qui rassemble les nuages ») avant d'être rebaptisée Kusanagi (« l'épée faucheuse d'herbe ») lorsqu'elle sauva la vie du prince Yamato.

La déesse du soleil, Amaterasu, était si effrayée par les accès de colère de son frère qu'elle alla trouver refuge dans une caverne, et plongea du même coup le monde dans l'obscurité. Pour la faire sortir de son antre, on la leurra en lui faisant croire qu'un kami plus puissant qu'elle encore était arrivé en ces lieux. Curieuse, elle sortit furtivement de la caverne et fut saisie avant même de réaliser que le visage qu'elle voyait n'était autre que son propre reflet dans un miroir de bronze. Ce miroir, ici suspendu à un arbre, devint le premier des trois emblèmes impériaux.

LES RÉPLIQUES SACRÉES

Dans sa soif de gloire militaire, le prince Yamato mit en péril la destinée de l'un des trois Trésors Impériaux japonais, et il n'est pas étonnant que l'un de ses ancêtres ait, de fait, pris soin de sauvegarder les insignes ainsi que sa propre pérennité en ordonnant la création de répliques. Notons d'ailleurs que la création elle-même, ainsi que la destinée ultérieure de ces répliques sacrées, participe également à la légende des Trésors Impériaux.

Dans l'histoire traditionnelle, la création de ces répliques fut très précoce. L'extrait à suivre raconte comment l'empereur Sujin, qui (selon la chronologie mythologique) aurait régné de 97 à 30 avant J.-C. :

[C]ommença à se sentir mal à l'aise à l'idée de dormir toujours sur la même couche et sous le même toit, à côté du miroir sacré d'Amaterasu-o-mikami et de l'Épée Divine Faucheuse d'herbe.

Subjugué par leur effrayante et divine influence, il ordonna qu'ils fussent transférés au village de Kasanui dans la province de Yamato où un nouveau site sacré fut créé pour les accueillir.

En dépit de sa crainte envers les propriétés magiques des Trois Trésors sacrés, l'empereur Sujin percevait bien leur importance en tant qu'objets définissant et légitimant sa souveraineté. Aussi fit-il fabriquer des répliques du miroir et de l'épée – aucune mention n'est faite du joyau – qui devaient être conservées à son côté, tout comme l'avaient été les Trésors authentiques. Et le texte de poursuivre :

Les nouveaux miroir et épée sont des répliques parfaites des insignes authentiques que la famille Imbe offre à l'empereur lors de la cérémonie d'intronisation et qui protègent le souverain légitime des forces du mal.

Il ne fallut pas longtemps pour que le miroir authentique trouvât le lieu d'enchâssement permanent qu'on lui connaît encore de nos jours. La vingt-sixième année de son règne, l'empereur Suinin (le fils de l'empereur Sujin qui, selon la généalogie traditionnelle aurait accédé au trône en 29 avant J.-C.) aurait fait transférer miroir et épée au Grand Sanctuaire d'Ise. Suinin n'était autre que le père de l'empereur Keiko et, en conséquence, le grand-père du prince Yamato, celui-là même qui avait pris tant de risques avec l'authentique épée sacrée. Cette dernière fut finalement transportée au sanctuaire d'Atsuta de Nagoya mais le miroir lui, resta dans le Naiku, le « tombeau intérieur » des deux grands sanctuaires shintô à Ise.

Or, comme on peut s'y attendre avec des objets chargés à ce point de pouvoirs mystiques, on accorda aux répliques une dévotion égale à celle que l'on accordait aux originaux.

Ainsi, au cours des huit siècles qui suivirent le transfert des miroir et épée originaux à Ise par l'empereur Suinin, les répliques de ces deux objets furent transmises d'un souverain à son successeur comme les marques incontestées de la légitimité de l'intronisation du nouveau souverain et de son rôle de protecteur du trône. Toutefois, aux alentours de la fin du IXe siècle, le protocole fut quelque peu modifié : la réplique du miroir se vit accorder une place attitrée et fut enchâssée dans un bâtiment nommé Naishi-Dokoro situé dans l'enceinte du Palais impérial. Depuis lors, l'objet sacré ne fut jamais déplacé. Il est conservé aux côtés de la réplique du miroir et du joyau authentique. Le sanctuaire est, dès lors, devenu le lieu depuis lequel se fait l'annonce solennelle à Amaterasu de l'accession au trône d'un nouvel empereur. L'épée et le joyau ne furent, quant à eux, pas enchâssés et, au lieu de cela, sont désormais conservés dans une salle spéciale du palais nommée « Salle de l'Épée et du Joyau ».

Aucun des trois emblèmes « pratiques » – si tant est que l'on puisse recourir à pareille expression – n'a pu s'exonérer totalement des effets du temps et des désastres d'origine humaine comme naturelle ont laissé des traces indélébiles. À vingt reprises, les répliques du miroir et de l'épée et le joyau authentique furent endommagés par les flammes et autres tremblements de terre. En 960, par exemple, le miroir fut légèrement détérioré lors d'un incendie et, en 1005, un autre feu ravagea complètement le sanctuaire qui l'abritait. Toutefois, le miroir put être sauvé à temps.

Deux des Trésors de la couronne impériale japonaise, le joyau original et la réplique du miroir de bronze, sont conservés ici, dans le Palais impérial de Tokyo. Ce bâtiment, anciennement château d'Edo, était le siège des shôguns Tokugawa et devint Palais impérial au lendemain de la Restauration Meiji en 1868.

Trente-cinq ans plus tard, il fut en revanche à ce point endommagé par la chaleur consécutive à un nouvel incendie que seule une portion de l'objet initial – presque méconnaissable – put être récupérée. Par respect pour l'empereur Sujin, auquel est voué un grand culte, il ne fut jamais restauré tant le caractère profane d'une intervention ultérieure – dût-elle contribuer à enjoliver l'objet – était considéré comme moins acceptable encore que de maintenir celui-ci dans un état supposé de déplorable dégradation.

LES INSIGNES PARTENT EN GUERRE

Les ravages causés par la main de l'homme débutèrent au cours de la « guerre de Gempei » (1180 – 1185). Cette guerre civile opposant le clan Minamoto au clan Taira conduisit à la prise de pouvoir de celui-là par la déroute de celui-ci et la privation de l'autorité politique de l'empereur. Mais au-delà du dénouement des affrontements opposant les deux clans, le lien sacré qui unissait l'empereur au Trésors Impériaux revêtait une importance cruciale pour déterminer la justesse des causes et intérêts défendus par les antagonistes. En outre, les schémas classiques de loyauté envers le souverain étaient d'autant plus faussés que l'empereur pouvait, à tout moment, abdiquer en faveur d'un

parent docile, véritable pantin au service d'un souverain tirant les ficelles en coulisses. C'est ainsi que, en 1180, eut lieu la première bataille à Uji à la suite d'une querelle portant sur la légitimité de la succession. Elle opposait le prince Mochihito, deuxième fils de l'empereur cloîtré Go-Shirakawa à l'empereur en place, Antoku. La cause de Mochihito était soutenue par les Minamoto, et les Taira, eux, soutenaient Antoku, petit-fils de Kiyomori, leur chef.

Lors de la bataille d'Uji, les Minamoto furent largement défaits, mais de jeunes leaders nourris d'ambition, s'apprêtaient à relever le flambeau. Quatre ans plus tard, en 1184, alors que les tendances commençaient à s'inverser, les Taira furent pour la première fois chassés de leur place forte à Ichi no tani (situé sur la côte de la mer Intérieure près de l'emplacement de l'actuelle Kobe) au cours d'une audacieuse attaque arrière conduite par le célèbre général Minamoto Yoshitsune. Acculés, ils se retirèrent sur l'île de Yashima, au large de la troisième des plus grandes îles de l'archipel, Shikoku. Yashima fut le siège d'un nouvel affrontement – désespéré pour le clan Taira – mais une fois encore, les Minamoto ne furent pas en mesure de porter le coup fatal à leurs adversaires. Ils allaient devoir patienter une année encore, au moment de l'offensive contre la place forte Taira à l'extrême sud de l'île de Honshu. Cette bataille décisive fut baptisée Dan no Ura, d'après le nom de ce lieu situé dans les eaux du détroit de Shimonoseki (qui sépare les îles de Honshu et Kyushu). L'ultime refuge des Taira, l'île de Hikoshima, toute proche, fut le lieu où ils bâtirent en retraite en compagnie de l'empereur Antoku, alors âgé de huit ans (ce dernier était pourtant, à ce moment, en possession des Trois trésors Sacrés attestant la légitimité de son statut). Notons au passage combien il est surprenant de savoir ce personnage sacré, ainsi que les insignes en sa possession, sur les lieux mêmes des affrontements.

Dan no Ura fut une bataille navale, conduite dans le style de l'époque par des samouraïs habitués à combattre sur la terre ferme. Il se trouve également que cette bataille est celle dont les conséquences furent les plus lourdes pour l'histoire du pays. Quand les navires Minamoto passèrent à l'action, un duel à longue distance opposant les archers des deux clans débuta. Au départ, ce sont les Taira qui prirent l'initiative du fait des conditions favorables que leur accordait la marée et de l'expérience de navigateur de leur chef. Taira Tomonori, c'était son nom, sut en effet tirer parti des eaux tumultueuses du détroit. Au début des hostilités, comme la mer se retirait, les courants évoluaient lentement vers la mer Intérieure, et les vaisseaux Taira tentèrent d'encercler la flotte Minamoto. Mais, aux alentours de 11 heures du matin, alors que les soldats des deux flottes luttaient à coups de sabres et d'épées, la marée s'inversa et les eaux commencèrent à évoluer vers l'ouest, hors du détroit. Les Minamoto surent en tirer le plus grand parti et les affrontements ne tardèrent pas à tourner à leur avantage. Finalement, la victoire fut certaine lorsque Miura Yoshizumi – qui au départ figurait au nombre des alliés du clan Taira – tourna sa veste et attaqua ces derniers depuis l'arrière. C'est lui également qui informa les Minamoto que l'empereur ne se trouvait pas à bord du plus gros navire de la flotte Taira de sorte qu'ils purent prendre le bon vaisseau pour cible. Les archers Minamoto adressaient prioritairement leurs flèches aux rameurs et timoniers de la flotte adverse et les navires qui composaient cette der-

Poupées de cire du musée Monogatari de Takamatsu figurant la bataille d'Ichi no Tani en 1184. Les traits de ces cavaliers Minamoto grandeur nature transmettent bien la tension dramatique de l'instant alors que, dirigés par le célèbre général Minamoto Yoshitsune (au premier rang), ils descendent une falaise escarpée à dos de cheval, pour prendre une place forte Taira située en contrebas. Yoshitsune brandit un arc dans la main gauche. À sa droite se trouve son fidèle compagnon, le moine soldat Benkei.

nière ne tardèrent pas à dériver avec les courants générés par la marée. Dès lors, tout semblait perdu pour les Taira et il ne restait qu'une ultime solution pour éviter que l'empereur et ses emblèmes ne tombent aux mains des Minamoto :

> *Là-dessus, la Nii Dono (la grand-mère d'Antoku), revêtit une robe double couleur de deuil et releva la traîne de son long hakama de soie brillante, mit le joyau sacré dans sa manche, passa l'épée sacrée dans sa ceinture et, étreignant l'Empereur, déclara…*

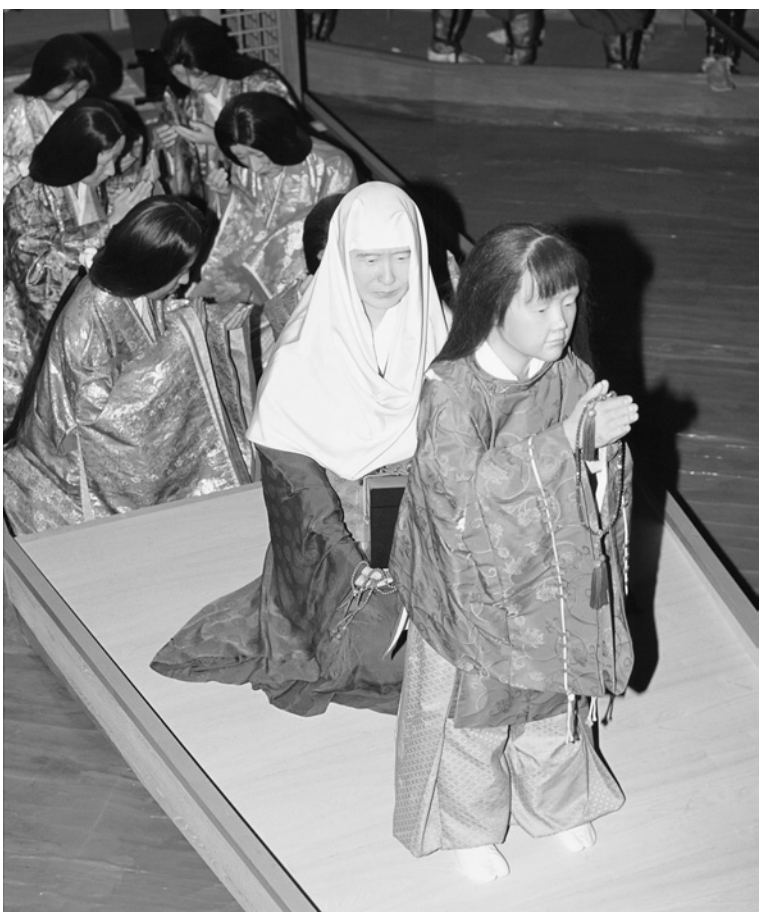
Et le *Heike Monogatari* [*Le Dit des Heike* (NdT)] de poursuivre avec ces paroles bouleversantes prononcées par la grand-mère du jeune Empereur, avant que, étreignant l'enfant, elle ne se jette à l'eau avec lui : « Dans les profondeurs de l'océan il est une autre capitale ». Et quelques minutes plus tard, il s'en fallut de peu pour que la réplique du miroir ne vienne les y retrouver :

Rouleau suspendu dépeignant la bataille de Dan no Ura au musée du sanctuaire Akamagu à Shimonoseki. Le gros navire orné est en fait le vaisseau amiral des Taira. Le jeune Empereur n'est pas à son bord mais se trouve en fait sur un autre navire.

Après s'être emparée du coffret dans lequel figurait le Miroir Sacré, la dame Dainogon-no-suke était sur le point de sauter par-dessus bord quand une flèche – venue clouer le bas de son hakama au bordage – la déséquilibra au point de la faire trébucher ; sur quoi les hommes d'armes Genji la retinrent en la ceinturant. L'un d'entre eux, après avoir arraché le loquet de l'étui, s'apprêtait à poser le regard sur son contenu quand, soudainement, sa vue se brouilla et le sang commença de couler de son nez. Là-dessus, Taira Dainogon Tokitada no Kyo –, qui était maintenu prisonnier à côté, s'exclama : « Prenez garde, il s'agit du Miroir Sacré ! Il ne saurait être vu d'aucun œil mortel ! »

En réalisant qu'ils avaient perdu la bataille, nombre de samouraïs du clan Taira se suicidèrent en se jetant à l'eau. Certains s'attachèrent un membre à une ancre pour mieux sombrer et l'anecdote veut que l'un d'entre eux, à cette même fin et, de la même façon, se servît de deux cadavres ennemis.

La mer était, à perte de vue, rougie par les milliers de bannières et autres insignes qui avaient été déchirés ou tranchés par des lames acérées, et qui, maintenant, flottaient à sa surface […] sur le rivage, le ressac était de teinte écarlate.



Lorsqu'elle comprit que la bataille de Dan no Ura allait être une défaite pour son clan, la grand-mère du jeune Empereur, déclarant « [d]ans les profondeurs de l'océan, il est une autre capitale », prit l'enfant dans ses bras et se laissa sombrer avec lui dans les eaux du détroit. La réplique de l'épée sacrée fut elle aussi perdue à cette occasion. Les poupées de cire ci-contre figurent une scène de la bataille de Dan no Ura. Elles se trouvent au musée Heike Monogatari à Takamatsu.

La vision de cette mer tachée du rouge de la teinture des étendards Taira et du sang des morts est l'une des images les plus marquantes que l'histoire des samouraïs nous ait léguées.

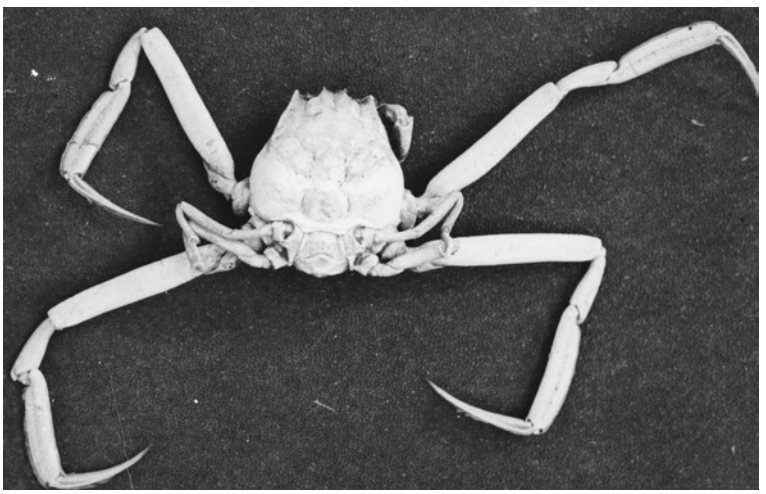
Le fameux crabe « Heike », espèce endémique des environs, dont la carapace rappelle le visage d'un samouraï mort, est une autre image qui nous est restée de cette bataille. Par ailleurs, si le joyau authentique de la couronne fut retrouvé et que la réplique du miroir fut sauvée dans les conditions évoquées plus haut, jamais on ne put remettre la main sur le troisième insigne : l'Épée Sacrée. Or, la perte de l'un des emblèmes de la couronne singularise fondamentalement Dan no Ura de toutes les autres batailles de l'histoire nippone. Voici ce que le *Heike Monogatari* en dit :

À l'Heure du Rat, le Miroir Sacré et le Joyau Sacré faisaient leur entrée au Daijiokwan pour y être conservés. L'Épée Sacrée, elle, avait disparu, mais le Joyau Sacré, avait quant à lui, été recueilli à la surface de l'eau, dans son étui, par Kataoka no Tao Tsuneharu.

L'appendice du *Heike Monogatari*, intitulé « Livre des Épées », donne d'ailleurs des précisions supplémentaires à propos de la perte de l'Épée :

Profondément attristés qu'un trésor transmis de si longue main fût aujourd'hui perdu, ils mobilisèrent des effectifs pour le chercher ; mais en dépit de l'intelligence qu'ils montrèrent à la tâche,

Le lieu photographié ici fut le siège de trois épisodes décisifs de l'histoire japonaise présentés dans ce livre. Tout d'abord, c'est ici que se tînt la bataille déterminante de Dan no Ura en 1185. Au loin, on peut par ailleurs distinguer le promontoire sur lequel se dressait jadis le château de Moji, siège de l'un des premiers affrontements dans lesquels on fit usage du canon au Pays du Soleil Levant. Enfin, c'est le long des côtes de ce détroit qu'une flotte alliée occidentale bombarda les forts du *han* de Chôshû en 1863.



Le fameux crabe « Heike » qui vit dans le voisinage du site de la bataille de Dan no Ura possède une carapace qui n'est pas sans rappeler la forme du visage d'un samouraï mort.

ils furent incapables de le retrouver. Le Roi Dragon s'en était emparé et le conservait précieusement dans son palais sous-marin.

Pendant quelques années, de 1190 à 1210, une épée nommée *Hi no omashi no goken* « l'Épée de la Chambre Impériale Diurne », au nombre des pièces de la collection impériale, fut utilisée lors des rites d'intronisation. Toutefois, dès les premières années du règne de l'empereur Go Tsuchimikado, un prêtre du Grand sanctuaire d'Ise eut une révélation de la déesse Amaterasu, lui enjoignant d'utiliser une épée de la Maison du Trésor lors des cérémonies d'intronisation. C'est ainsi que, depuis 1210, tous les nouveaux empereurs utilisent rituellement cette dernière.

DES FAUX AUTHENTIQUES

Un peu plus d'un siècle allait s'écouler avant que le pays ne fût une nouvelle fois plongé dans une crise politique majeure avec la tentative de restauration impériale de l'empereur Go Daigo. Pendant plus de cinq décennies, le Japon eut deux empereurs : l'un à la tête de la Cour du Nord, installé dans le palais impérial de Kyôto, et l'autre à la tête de la Cour du Sud, exilé à Yoshino, dans les montagnes de l'actuelle Préfecture de Nara. Une fois encore, les insignes jouèrent un rôle prépondérant quant à la

légitimité des prétendants et l'influence qu'ils exerçaient sur leurs partisans respectifs. Mais jamais les choses ne furent aussi simples qu'elles ne l'avaient été à l'occasion de la bataille de Dan no Ura. La première question qui se posait était relative à la possession des insignes impériaux originaux, la seconde à la possession des répliques sacrées – auxquelles il convenait d'ajouter, depuis 1210, l'Épée Sacrée de substitution – conçues au départ pour répondre à des exigences pratiques. Ainsi, les choses commençaient-elles à se compliquer sérieusement !

Les emblèmes jouèrent un rôle prépondérant dès le début de la querelle et, quand en 1331, ses rivaux apprirent que Go Daigo désirait renverser le shôgunat, celui-ci dut s'exiler et fuir Kyôto.

Puis ils firent venir une voiture, y disposèrent les insignes impériaux et passèrent des étoffes de soie sous le voile intérieur afin de simuler le transport d'une courtisane.

Go Daigo s'enfuit avec les emblèmes au Mont Kasagi, le premier des sites montagneux dans lesquels il devait, au cours des années suivantes, trouver refuge. Dans son escorte figuraient de fidèles samouraïs comme Kusunoki Masashige et Nitta Yoshisada, mais c'est surtout un autre de ses fidèles partisans qui va nous intéresser maintenant. Ashikaga Takauji, tel est son nom, fut effectivement loyal envers Go Daigo jusqu'au jour où il fit montre de désobéissance et refusa de satisfaire davantage les vœux de son souverain. Nitta Yoshisada fut alors envoyé par ce dernier pour mater l'insurrection, mais l'expédition fut sans succès et bientôt, Takauji marchait sur Kyôto. Après quelques succès initiaux, ce dernier fut vite repoussé, mais se consola sur le chemin du retour en défaisant Kusunoki Masashige à la bataille de Minatogawa en 1336.

La mort de son plus fidèle général des mains d'Ashikaga Takauji poussa Go Daigo à trouver une nouvelle fois refuge dans les montagnes. Et une fois encore, il emporta les insignes impériaux avec lui, il semblerait cependant que, cette fois-ci, il laissât derrière lui un jeu de répliques que Ashikaga Takauji ne manquerait pas d'utiliser lors de la cérémonie d'intronisation qu'il échafauda au bénéfice du favori de la Cour du Nord : l'empereur Komyo. Dès lors, la Cour du Sud clama sa légitimité puisqu'elle était en possession des répliques authentiques quand la Cour du Nord ne pouvait présenter que des répliques falsifiées !

En 1338, toujours en exil, Go Daigo décéda. Ashikaga Takauji avait, entre-temps, été nommé shôgun par l'empereur Komyo, mais cela ne dissuadait pas la Cour du Sud, sous l'impulsion d'une nouvelle génération de membres du clan Kusunoki, de poursuivre la lutte. Le samouraï le plus notable de cette période n'était autre que le fils de Masashige, Masatsura, qui trouva la mort au cours de la bataille Shijô-Nawate en 1348. La résistance de la Cour du Sud se conclut officiellement en 1383 et, en 1392, sous les bons offices du shôgun Ashikaga Yoshimitsu, les deux lignées impériales furent réunies. Malheureusement, le compromis par lequel Yoshimitsu avait mis un terme aux querelles et selon lequel la succession devait alterner entre la lignée du nord et celle du sud, ne put jamais être appliqué sur le terrain. Le dernier empereur du sud, Go

Kameyama (1383 – 1392), respecta les clauses de l'accord et reconduisit les emblèmes impériaux à Kyôto à l'heure de la réunification. Mais Go Komatsu, l'empereur du nord qui lui succéda, abdiqua en 1412 en faveur de son fils, Shoko. À la mort de ce dernier, c'est un autre empereur du nord qui lui succéda, et il devait en être de même jusqu'à nos jours.

ULTIME ÉPANOUISSEMENT

Bien que, avec le retour des insignes impériaux à Kyôto et l'accession d'un seul Empereur au trône du pays, la guerre de Nanbokuchô fut officiellement terminée, des partisans isolés de la Cour du Sud étaient mécontents de voir la succession limitée aux seuls membres de la lignée du Nord. Ils revendiquèrent la légitimité du prince Ogura – le fils de l'empereur Go Kameyama – qui, selon eux, aurait dû s'asseoir sur le trône à la place de l'empereur Shoko et, à la mort de leur protégé, continuèrent à soutenir ouvertement ses successeurs. L'agitation qui résulta de leur mécontentement allait, pour la première fois depuis l'épisode de Dan no Ura, conférer un rôle majeur aux insignes impériaux.

C'est un certain Kitabatake Mitsumasa qui conduisit leur première révolte. Luttant au nom du prince Ogura en 1413, il fut rapidement maté sur le champ de bataille, et fomenta alors une nouvelle insurrection lorsque l'empereur du Nord, Go Hanazono, s'assit sur le trône en 1428. Cette fois-ci, le complot reposait sur une tentative d'assassinat du shôgun Ashikaga Yoshinori. Le pot aux roses fut toutefois mis à jour à temps et le plan avorta. Enfin, en 1443, eut lieu une troisième et ultime tentative. La Cour du Nord était alors quelque peu confuse car le shôgun Ashikaga Yoshinori avait effectivement été assassiné deux ans plus tôt, en 1441 (c'est le clan Akamatsu qui, en vertu de desseins totalement indépendants de la légitimité impériale, avait commandité ce meurtre). Tirant parti de la confusion providentielle consécutive à cet assassinat, Kusunoki Masahide (un descendant du grand Kusunoki Masashige), lança une attaque surprise sur le palais impérial au nom du prince Manjuji, héritier légitime et contemporain de la lignée du Sud. Au cours de l'assaut, Kusunoki Masahide ne manqua pas de s'emparer des insignes impériaux et s'enfuit en compagnie du prince chercher la protection des moines guerriers du Mont Hiei. Farouchement poursuivi par les samouraïs du clan Ashikaga, et sur le point d'être vaincu, le prince Manjuji commit le suicide rituel.

La réplique du Miroir et de l'Épée Sacrée furent alors récupérés, mais Kusunoki Masahide prit une nouvelle fois la fuite, avec le Joyau impérial et les deux fils du défunt prince Manjuji. À l'instar de son illustre parent, il trouva alors refuge dans les hauteurs des montagnes de Yoshino. C'est en ce lieu que l'aîné des deux fils fut proclamé empereur et son jeune frère shôgun. Sauvé par la possession d'au moins un des Trésors de la couronne, cet étrange vestige de la Cour du Sud résista onze années encore aux diverses tentatives de renversement.

C'est en 1457 qu'une poignée de samouraïs appartenant au clan Akamatsu se frayèrent un chemin dans les montagnes sauvages de Yoshino pour s'enfoncer profondément dans la vallée où se trouvait, à proximité du village de Kotochi, le palais de fortune de l'empereur du

Sud. Ils se présentèrent comme partisans de celui-ci et, de part l'implication de la famille Akamatsu dans l'assassinat du shôgun Ashikaga Yoshinori en 1441, suscitèrent peu de méfiance. Mais c'était sans compter sur la promesse faite par le clan Akamatsu au nouvel empereur de détruire la Cour du Sud pour regagner ses faveurs.

Profitant d'une tempête de neige, les intrus lancèrent l'offensive. Un groupe prit d'assaut le palais impérial et l'autre le quartier général du « shôgun du Sud », à quelques encablures de là. L'empereur se défendit avec bravoure mais trouva la mort dans le combat. Ses assassins prirent alors la fuite, emportant avec eux sa tête ainsi que le Joyau Sacré. Il avait tellement neigé qu'ils furent incapables de passer le col d'Obagamine avant la nuit et, contraints de passer la nuit sur place, ils enterrèrent la tête de l'empereur dans la neige. Au petit matin, essuyant l'assaut de villageois, ils n'eurent d'autre solution que celle de prendre la fuite en abandonnant la tête sur place. C'est un suintement de sang sur la neige qui leur révéla l'emplacement de celle-ci. C'était, à leur grand dépit, l'unique trésor qu'ils devaient glaner de leur expédition : le Joyau Sacré avait, quant à lui, bel et bien été subtilisé par les samouraïs du clan Akamatsu et fut rapporté à Kyôto, où il est, ainsi que les autres insignes impériaux, précieusement conservé depuis ce jour.

LES ÉTERNELS INSIGNES

Au cours de la guerre d'Onin (1467 – 1477), les membres du clan Yamana tentèrent, quelques années durant, de revendiquer la légitimité d'un soi-disant « Empereur du Sud » pour tenter de mettre un terme à la manipulation flagrante exercée par leurs rivaux, les Hosokawa, sur le véritable empereur. Personne n'était prêt, toutefois, à prendre les armes en son nom et, de ce jour, les prétendants au trône impérial disparurent totalement de l'histoire japonaise. Les trois grands unificateurs que furent Oda Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi et Tokugawa Ieyasu, n'eurent en effet aucunement besoin de légitimer leur autorité par le truchement d'un prétendant au trône impérial détenteur des Trésors de la couronne. C'était bel et bien leur capacité à maintenir l'ordre et non plus l'assentiment d'un empereur pantin, qui légitimait leur pouvoir politique sur le pays.

Étrange corollaire à cette histoire, en 1945, parmi les opposants à la reddition de l'empereur Hirohito, pas moins de 17 étaient des « prétendants au trône impérial » sortis de nulle part. Tous revendiquaient leur statut d'authentique empereur, celui qui présidait à la véritable destinée du pays. L'un d'entre eux, un commerçant de Nagoya du nom de Kumazawa Kando, alla même jusqu'à requérir une rencontre avec le général Douglas MacArthur, auprès duquel il soutint que ses liens généalogiques avec la Cour du Sud lui conféraient une autorité politique supérieure à celle de l'empereur Hirohito, et qu'il était donc plus à même de décider de l'éventuelle reddition du pays.

En ce qui concerne les Trésors de la couronne, la réplique du miroir impérial et le Joyau authentique firent un voyage épique depuis Kyôto jusqu'à Tokyo en 1868 (il fut en effet décidé, au moment de l'intronisation de l'empereur Meiji, de transférer la capitale du pays dans la cité – alors nommée Edo – qui avait été le siège des shôguns successifs depuis l'an

La bataille de Shijô-Nawate en 1348, fut l'un des épisodes les plus sanglants de l'histoire de la guerre de Nanbo-kuchô. Kusunoki Masatsura, fils du grand Kusunoki Masashige, fut, ainsi que ses compagnons, défait au cours de ce que l'on considère comme l'une des dernières tentatives sérieuses de résistance de la part de la Cour du Sud. Cette estampe dépeint ce qu'il est désormais convenu d'appeler « l'Ultime opposition du clan Kusunoki ».

楠帯刀正行

1603). Ces deux insignes sont, depuis ce jour, conservés dans le palais impérial de la capitale japonaise. Le miroir authentique, quant à lui, se trouve toujours dans le Ise Naiku, et l'authentique « Épée Faucheuse d'Herbe », à l'abri du temple d'Atsuta, à Nagoya. Enfin, la réplique de l'Épée Sacrée, si elle n'est pas totalement oxydée, se trouve toujours par plusieurs mètres de fond, au large de Dan no Ura.

Ainsi, bien que personne n'ait le loisir de les contempler, les Trésors sacrés existent bel et bien et, comme nous le rappelle l'appendice du Heike Monogatari, il s'agit là d'une caractéristique bien singulière du Japon. Si l'extrait suivant, fait spécifiquement référence au Joyau, les sentiments associés valent toutefois pour les trois insignes – sans exception – et la turbulente histoire qui fut la leur au cours des siècles passés.

[…] et jamais l'on n'ouvre ce coffret. Il n'a donc été donné à personne de contempler son précieux contenu. Pour quelque raison, l'empereur Go Reizei-in tenta un jour d'ouvrir l'étui mais une épaisse nuée blanche en sortit dès qu'il eut soulevé le couvercle […] Le Japon est certes un pays de taille modeste mais, dans ce domaine, il surpasse les plus grandes nations. S'il est défendu à l'empereur en personne – seigneur des puissances de la nature – d'explorer le contenu de cet étui, comment des gens de rang inférieur et, a fortiori des roturiers, le pourraient-ils ?

Statue représentant l'un des valeureux guerriers du Japon d'antan : Kusunoki Masashige.

La légitimité politique de Tokugawa Ieyasu ne reposait ni sur la personne du prétendant au trône impérial, ni sur les Trésors de la couronne. Le seigneur est ici dépeint dans son quartier général au cours de la bataille de Sekigahara en 1600. Cet écran peint est conservé au musée Watanabe de Tottori.

CHAPITRE TROIS

Le culte des ancêtres

Cet écran peint conservé au musée du Château de Hikone représente les membres du clan Li en action à Osaka en 1615. Après avoir fait feu avec leurs arquebuses, les *ashigaru* portent leur arme à l'épaule et courent à côté des cavaliers et des nombreux autres fantassins brandissant les bannières rouges. Quelques samouraïs vont à cheval et quantité d'autres chargent en courant. Leur *sashimono* porte leur nom en lettres dorées.

Dans Le Mikado de Gilbert et Sullivan, cette opérette populaire qui a pour toile de fond le Japon mais dans laquelle toutes les facéties visent l'Angleterre, Pooh Bah prétend jouir d'un pedigree si étonnamment complet qu'il peut remonter son arbre généalogique jusqu'à « un simple globule atomique protoplasmique primordial ». C'est peut-être là le presque unique aspect de la culture nippone que Gilbert dépeignit correctement. En effet, la valeur attachée au pedigree et à la lignée revêt une importance prépondérante dans l'univers des samouraïs. Nous avons déjà, à ce propos, fait état de la lignée céleste dont jouissaient les dirigeants Yamato et leurs descendants, mais nous pouvons maintenant y ajouter la fierté similaire qui coulait dans les veines de presque chaque guerrier samouraï, et ce même si sa généalogie ne permettait pas de remonter à quelque divin ancêtre ou autre globule atomique.

PEDIGREE ET RITUALISATION DU COMBAT

Dans la tradition samouraï, la passion pour les ancêtres s'exprimait par le truchement de divers mécanismes, le plus théâtral desquels apparaît dans les toutes premières chroniques de guerre, lorsqu'un samouraï lance un défi à un adversaire qu'il juge digne de lui pour qu'ils mesurent leurs talents en combat singulier. C'est dans ce type de situation que prit forme le rituel consistant, pour un samouraï sur le point de combattre, à dresser la longue liste des noms de ses ancêtres et de leurs illustres exploits pour, tout à fait naturellement, terminer par le sien.

PAGE OPPOSÉE Ci-contre, Minamoto Hachimantarô Yoshiie (1041 – 1108) fut l'un des plus illustres chefs samouraï de l'histoire du Japon. Sur ce rouleau suspendu, il est représenté de manière conventionnelle, monté sur un destrier et muni d'un arc. Ses exploits ainsi que ceux de ses loyaux compagnons furent autant de précédents dans la création du mythe du courageux samouraï au cours des siècles à suivre.

Le samouraï auquel le défi était lancé et à qui cette énumération était destinée, devait alors, à son tour se livrer à un exercice semblable avant que les hostilités pussent être ouvertes.

En fait, la fierté qui réside dans la récitation du pedigree familial portait, en soi, plusieurs connotations. Tout d'abord, il s'agit là d'une manière directe de révérer ses propres ancêtres, conformément aux croyances religieuses japonaises. La vénération envers les ancêtres, conséquence de la place accrue occupée par la famille au détriment de l'individu dans les représentations religieuses nippones, était un moyen par lequel les défunts membres d'une famille pouvaient continuer à jouer un rôle actif dans le monde des vivants. Ainsi, le samouraï considérait-il que ses illustres ancêtres, ceux dans lesquels sa lignée s'était, au départ, incarnée, continuait à avoir une influence et une relation avec le présent. Conformément à cette croyance, de nos jours encore, au moment du festival annuel Bon [qui a lieu sur quelques jours à la mi-juillet ou mi-août en fonction des villes (NdT)], on accueille les esprits des ancêtres au sein du foyer familial. Plus haut dans l'ouvrage, nous avons mentionné les grands sanctuaires shintô de Ise et Atsuta, mais il convient de préciser que les ancêtres de lignée impériale partagent en fait ce privilège avec des milliers de héros et martyrs, devenus autant de divinités dans les centaines de temples disséminés sur toute la surface du Japon.

Aux yeux du samouraï, l'ancêtre n'était toutefois pas quelqu'un que l'on honorait en vertu de seules obligations religieuses. L'aïeul était celui duquel il descendait et duquel il tenait son patronyme. C'était, en conséquence, à lui qu'il devait son statut d'élite et c'était lui qui avait accompli les illustres exploits auxquels il pouvait aspirer en entrant sur le champ de bataille. Telle était donc la première étape du rituel complexe d'introduction au combat par lequel, en proclamant son pedigree, le samouraï s'associait à ses ancêtres.

Des œuvres comme le *Hôgen Monogatari* et le *Heike Monogatari* relatent quantité de proclamations de pedigree clamées par les samouraïs dont elles dépeignent les exploits. Parmi celles-ci, la plus frappante concerne deux déclarations distinctes énoncées sur deux champs de bataille différents mais concernant un

Ce détail d'une copie du rouleau de la Guerre de Gosannen (« Nouvelle Guerre de Trois Ans ») illustre probablement l'épisode au cours duquel Kamakura Kagemasa reçut une flèche dans l'œil droit. Le trait lui transperça littéralement l'orbite et alla se loger directement dans une des lamelles de son casque. Cette anecdote devait, par la suite, être fièrement répétée par ses descendants comme illustration, s'il en est, de la valeur de leur pedigree.

ancêtre commun. L'exploit auquel elles font si fièrement allusion se produisit au cours de la Nouvelle Guerre de Trois Ans (1083 – 1087). Un certain samouraï, répondant au nom de Kamakura Kagemasa, seulement âgé de seize ans, reçut à cette occasion une flèche dans l'œil droit alors qu'il luttait à la palissade de Kanazawa. En fait, il semble que la flèche lui ait littéralement transpercé l'orbite oculaire puisqu'elle alla directement se loger dans une des lamelles de son casque. Déterminé et coura-

geux, le jeune héros brisa le trait et aussitôt banda son arc pour tuer son assaillant. Dans un dénouement plutôt comique de ce tragique événement, nous pouvons lire comment, au cours d'une pause dans les hostilités, un des camarades de Kagemasa tenta d'extraire la flèche et réalisa que, pour ce faire, il lui faudrait placer un pied sur le visage de ce dernier. Ne pouvant supporter le déshonneur de savoir son visage – celui d'un samouraï – foulé par le pied de quelqu'un d'autre, Kagemasa entra dans une colère noire, bondit de son cheval et asséna un coup de sabre à son ami. L'anecdote veut que la flèche fût finalement extraite, mais à partir d'une position agenouillée plus respectable.

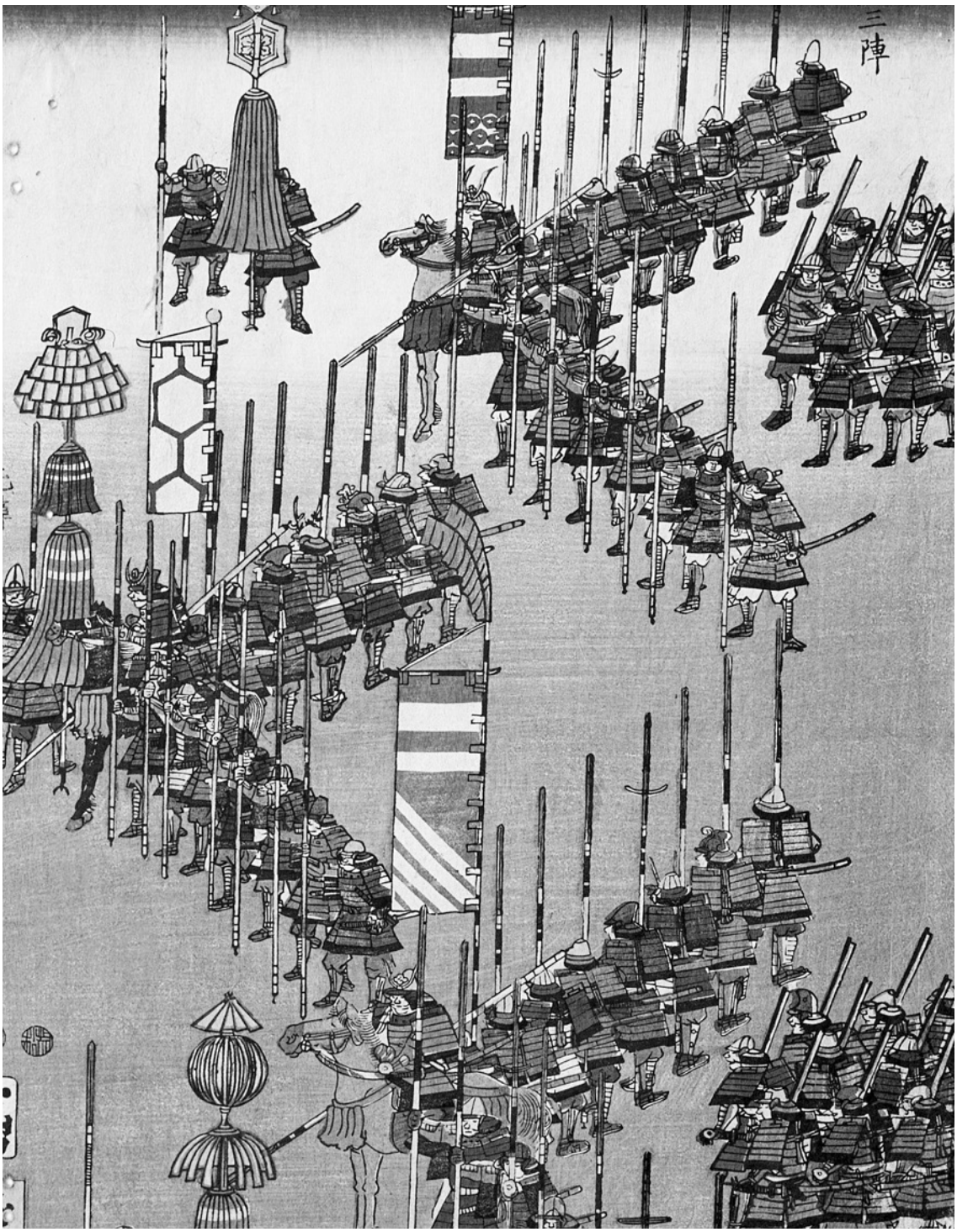
Quelque 70 ans plus tard, au cours de l'Insurrection de Hôgen en 1156, alors que pour la première fois, les clans Taira et Minamoto s'opposaient de façon sérieuse, l'histoire relatée ci-dessus fut énoncée par deux frères du nom de Oba Kageyoshi et Oba Kagechika, au moment de lancer un défi à un digne adversaire :

Lorsque Hachiman-dono [Minamoto Yoshiie] attaqua le château de Kanazawa dans la province de Dewa au cours de la Nouvelle Guerre de Trois Ans, Kamakura Gongoro Kagemasa, âgé de seize ans, monta au front et chargea ; alors qu'une flèche décochée par Toriumi Saburo sortait l'œil gauche de son orbite pour le clouer sur la première lamelle cervicale de son casque, il lui adressa un trait en retour et l'abattit aussitôt. Nous, Oba Heita Kageyoshi et mon frère Saburo Kagechika, descendons de sa lignée.

Pour toute réponse à cette proclamation, Kageyoshi reçut une flèche qui lui transperça la jambe et terrassa son cheval, et c'est à la brillante intervention de son frère qu'il dut de ne pas finir décapité. Le triomphateur avait donc rencontré adversaire à sa taille. Cette anecdote fait étonnamment écho à l'expérience de Kajiwara Kagetoki, quelque vingt-huit ans plus tard, lors de la bataille d'Ichi no tani. Une fois encore, fut relaté le récit des exploits de l'illustre ancêtre Kagemasa. Notez toutefois comme il a été enjolivé, entre-temps : Kagemasa abat désormais son adversaire à l'aide de la flèche avec laquelle son œil a précisément été transpercé :

Je me nomme Kajiwara Heizo Kagetoki et suis un descendant de la cinquième génération de Kamakura Gongoro Kagemasa, un illustre guerrier de l'est qui se mesura à dix mille hommes. À l'âge de seize ans, il chevauchait dans l'avant-garde de Hachimantarô Yoshiie au cours du siège de Kanazawa dans la province de Dewa. Malgré son casque, une flèche lui transperça l'œil gauche, mais il l'arracha lui-même, la retourna contre celui qui la lui avait adressée et le tua. Par cet acte de bravoure, il attira gloire et renom sur son patronyme et légua celui-ci à la postérité.

Les glorieux ancêtres étaient de précieux atouts et il est d'ailleurs intéressant de noter que ce même exploit de Kamakura Kagemasa fut une nouvelle fois relaté, quelque trois cents ans après l'événement original, par un autre de ses descendants, alors que ce dernier s'apprêtait à livrer combat au cours de la guerre de Nanbokuchô. Le samouraï ne manqua pas d'y


三陣

Les *nobori*, ces grands étendards portant les armoiries des samouraïs, permettaient d'identifier une unité de combat tout entière et non un unique guerrier. Sur cette estampe, les samouraïs s'apprêtent à livrer bataille et sont en formation *gyorin*.

ajouter les exploits des frères Oba et de Kajiwara Kagetoki, eux aussi, membres de cette illustre lignée, afin d'enrichir encore son pedigree. À n'en pas douter, ce guerrier du XIVe siècle en avait beaucoup à dire !

LE PEDIGREE ÉCRIT

La longueur des pedigrees au XIVe siècle explique certainement la raison pour laquelle les samouraïs conçurent une nouvelle manière de proclamer leur lignée. Asuke Jiro – un samouraï qui fit parler de lui au début de la guerre de Nanbokuchô – illustre parfaitement cette nouvelle coutume. Ce guerrier fit effectivement inscrire les exploits accomplis par les membres de sa lignée sur son étendard. Voici ce que disait le texte complet :

Natif d'une lignée de guerriers, je chéris le courage comme les jeunes hommes d'armes des temps jadis. Ma force et ma détermination au combat me permettaient de tailler en pièces le plus féroce des tigres. J'étudiai la voie de l'arc et appris abondamment les techniques martiales. Sujet dévoué du seigneur du ciel [i.e. l'empereur] mon vœu le plus cher sur le champ de bataille était de trouver un adversaire à ma mesure pour livrer un combat décisif. Pris d'une forte fièvre à l'âge de trente et un ans, je me rendis à Oyama et y transperçai un ennemi majeur d'un coup de sabre. D'une moralité irréprochable, je tiens en haute estime les exploits que j'accomplis en vertu de mon indéfectible loyauté. Mon nom est aujourd'hui connu de tous de par le monde et je le lègue à la postérité. Voyant comme je maîtrise le sabre, mes ennemis délassent leur cuirasse et se soumettent. À Hachiman Dai Bosatsu le vertueux. Sincèrement, Asuke Jiro de la province de Mikawa.

Par ailleurs, comme nous pouvons nous y attendre, le pedigree familial du samouraï était également inscrit sur des matériaux plus stables et durables que la bannière qu'il emportait avec lui sur le champ de bataille. On accordait beaucoup d'importance à de tels documents. Cela n'empêche pas la dévotion exercée par le clan Soma à l'endroit de la transcription écrite de son arbre généalogique – telle que relatée par Yamamoto Tsunetomo dans son *Hagakure* * – d'être presque unique dans

* Le livre *Hagakure* est disponible aux éditions Budo.

toute la littérature samouraï. Alors que la riche demeure familiale se consumait dans un incendie destructeur, l'un des serviteurs disparut et, de son propre chef, plongea dans les flammes pour récupérer l'arbre généalogique de son daimyo :

« Jamais je n'ai été d'une grande utilité pour mon maître, je suis si étourdi. J'ai toutefois toujours vécu avec la conviction qu'un jour ma vie lui serait utile » déclara-t-il avant de se jeter dans les flammes. Une fois l'incendie éteint, le maître déclara : « Quel désastre ! Cherchez les restes de son corps ». Ils s'exécutèrent et finirent par retrouver son cadavre calciné étendu à plat ventre dans le jardin jouxtant les quartiers de vie puis, le retournant, virent le sang couler de son abdomen. L'homme s'était éventré et avait abrité l'arbre généalogique dans ses entrailles.

PEDIGREE ET ANONYMAT

Dans l'histoire des samouraïs, deux évolutions eurent pour effet de contenir le développement de cette traditionnelle proclamation des exploits familiaux et personnels par les guerriers samouraï. La première, de nature temporaire, fut la double tentative d'invasion mongole, en 1274 puis en 1281. Par deux fois, en effet, la barrière du langage imposa des limites concrètes à cette tradition. Comment les samouraïs pouvaient-ils réciter leur pedigree familial à des ennemis – fussent-ils dignes d'en être destinataires – qui ne comprenaient pas le japonais ? La seconde évolution se résume à l'introduction à grande échelle, sur le champ de bataille, de lances et projectiles envoyés par les guerriers de rang inférieur évoluant à pied, les *ashigaru*. Les cavaliers samouraï ne pouvaient plus, dès lors, ouvrir les hostilités et devaient patienter, en retrait, avant de pouvoir lancer l'offensive à leur tour. La multiplication des armes de jet eut donc pour effet de différer l'entrée de ces derniers dans le feu de l'action : le combat était déjà bien engagé quand ils pouvaient effectivement lancer l'assaut. Il était, dès lors, bien malaisé de se chercher un digne adversaire dans le tumulte ambiant, tant les attaques provenaient de toutes parts. En contrepartie, c'est à cette même période de l'histoire des guerriers samouraï que la tactique mili-

PAGE OPPOSÉE C'est au XVIe siècle qu'apparaissent les *sashimono* sur le champ de bataille. Le *sashimono* est un petit fanion attaché à une hampe elle-même accrochée dans le dos de l'armure du samouraï. Il arrive que le fanion soit remplacé par des objets en trois dimensions : éventail, broche de bois laqué en forme de soleil. L'estampe ci-contre représente Sakai Tadatsugu et son *sashimono* en tête de mort lors de la bataille de Nagashino en 1575.

Cette estampe représente la seconde bataille d'Uji en 1184 lorsque deux samouraïs rivalisèrent pour traverser le fleuve et entrer le premier dans la bataille. La présence des *sashi-nomo* est anachronique mais illustre à quel point cet ustensile pouvait être utile pour identifier le camp d'appartenance d'un samouraï sur le champ de bataille.

taire devint une donnée dont on ne pouvait plus faire l'économie, et ceux qui allaient donner ses lettres de noblesse à cet art de la guerre trouveraient là matière à enrichir encore la glorieuse litanie des faits d'armes de leur lignée.

Jusqu'alors, l'héraldique japonaise était, comparativement à d'autres pays, une science plutôt rudimentaire. S'il arrivait parfois que leurs bannières portassent l'emblème spécifique (*mon*) d'un clan, des familles – et parfois des armées entières – combattaient sous des étendards aux motifs et couleurs presque identiques. Au terme de la bataille de Dan no Ura, cependant, c'est bel et bien la couleur rouge des bannières des Taira et la couleur blanche de celles brandies par le clan vainqueur des Minamoto

Le samouraï pouvait également se singulariser en arborant un casque de haute facture et original. Sur cette statue située à proximité de l'enceinte du château de Kanazawa, Maeda Toshiie porte son célèbre casque oblong en or, en forme de « queue de poisson-chat ».

平記英勇傳
孫兵衛正俊
一勇齋國芳画

Le port du *sashimono* évitait au samouraï de haut rang d'avoir à proclamer son identité dans le feu de la bataille. L'estampe ci-contre représente Keyamura Rokusuke en pleine action au cours de l'invasion de la Corée en 1592. Son *sashimono* consiste en un *gohei*, ustensile shintô en trois dimensions.

qui permit de discriminer les deux clans. Au XVIe siècle apparurent les premiers *sashimono*, un fanion de petite taille fixé à une hampe, elle-même fixée dans le dos de l'armure du samouraï. Notez que le fanion était parfois remplacé par un objet – éventuellement en trois dimensions – tel un éventail ou encore une broche de bois laqué en forme de soleil. Dans ces conditions, tout valeureux samouraï se devait, dans le feu de la bataille, d'arborer son propre *sashimono*, ustensile qui supplantait désormais judicieusement la traditionnelle proclamation de pedigree. Parfois, le *mon* attitré du samouraï était peint au pochoir sur son *sashimono*, signifiant par là même sa grande valeur. D'autres fois, c'était le propre patronyme du samouraï qui y était inscrit. Enfin, même le plus humble serviteur portait parfois un *sashimono* aux couleurs de son daimyo, un procédé utile permettant de lui attribuer instantanément un camp d'appartenance. Il appartenait donc au détenteur de pareil ustensile de se mettre, dans le feu de la bataille, en quête d'un adversaire de son rang pour commencer l'écriture d'un tout nouveau chapitre dans l'histoire de sa lignée.

Les écrans peints – source principale de représentation des armées de samouraïs au XVIe siècle – mettent par ailleurs en évidence le fait que le *sashimono* ne suffisait pas, à lui seul, à étancher la soif de reconnaissance individuelle à laquelle aspiraient les samouraïs. Pour se singulariser dans les rangs, les samouraïs les plus aguerris paraient fréquemment leur armure de facture ordinaire en fixant cornes de buffle, plumes de paon, masques de théâtre et autres coquilles de conches à leur casque. Ainsi, lorsque l'amiral coréen Yi défit les Japonais en 1592, le butin pris par les vainqueurs comprenait un certain nombre de casques extraordinaires que Yi décrivit avec émerveillement dans son rapport au roi de Corée. Au nombre des agréments les plus populaires figuraient les cornes géantes en bois. On trouvait des variantes extensibles des chapeaux de cour et autres « queues de poissons-chats » confectionnés à l'aide de papier mâché sur une base en fer. Kâto Kiyomasa en possédait de deux types : l'un des deux arborait un double soleil levant et l'autre consistait en un « œil de serpent » (le *mon* de Kâto) doré sur fond noir. Maeda Toshiie et son fils, quant à eux, portaient un casque oblong imi-

tant la forme d'une queue de poisson-chat, fait d'or pour le père et d'argent pour le fils.

L'INSIGNE ROUGE DU COURAGE

De toutes les manières de se singulariser des autres guerriers sur le champ de bataille, la médaille d'or revient à n'en pas douter à la famille Li de Hikone dans la Province d'Omi (aujourd'hui préfecture de Shiga). Toutes les troupes de ce clan, du simple *ashigaru* au plus vaillant samouraï, étaient effectivement vêtues d'une armure écarlate. Leur « insigne rouge du courage » [traduction littérale d'un roman anglophone de l'auteur américain Stephen Crane (NdT)], véritable marque de fabrique dans un univers héraldique peu avare en couleurs, était le rouge éclatant produit par la laque japonaise de leur apparat lorsqu'elle était lustrée. Abordons maintenant, pour conclure ce chapitre, les caractéristiques de la fierté que la famille Li nourrissait à l'endroit de sa lignée ; celles-ci reflètent en effet les deux thèmes abordés plus haut : la continuité de la tradition samouraï et son expression sur le champ de bataille.

Le patronyme Li puise ses racines dans le Xe siècle lorsqu'un membre du clan Fujiwara, installé dans l'actuelle préfecture de Shizuoka, adopta le nom du village de Ionoya où vivaient ses proches parents. On ne sait que peu de chose du clan Li avant la moitié du XVIe siècle, lorsque les Imagawa devinrent la lignée dominante dans la région, avec les Li en position de vassaux. Le célèbre général et mécène Imagawa Yoshimoto (1519 – 1560) dirigeait alors les provinces de Mikawa, Tôtômi et Suruga sur la côte Pacifique. Suffisant et ambitieux, Yoshimoto jouissait, de part la position de ses terres le long du Tokaido (« Route de la Mer de l'Est ») d'un avantage considérable sur ses rivaux en matière de communication. C'est pourquoi, se considérant comme le daymio capable d'unir à nouveau le pays, il marcha en 1590 sur la capitale Kyôto en vue de soumettre le shôgun Ashikaga.

Dans cette campagne fatidique, il était accompagné du chef du clan Li : Li Naohira. Leur première cible fut une province du nom d'Owari dirigée par un certain daimyo à l'influence minime et qui répondait au nom de Oda Nobunaga. À douze contre un, les hommes du clan Imagawa partaient avec un avantage considérable. Comme, au début de la campagne, les forteresses d'Oda situées en limite de province tombèrent facilement l'une après l'autre, Yoshimoto ne tarda pas à faire montre d'un excès de confiance et décida de baser son campement en arrière du front, pour se livrer à la cérémonie d'exhibition des têtes dans une ravine boisée du nom de Okehazama. Il n'en fallait pas plus au jeune Oda Nobunaga pour tenter sa chance. Couvert par un orage providentiel, il porta une attaque décisive sur le campement de son adversaire. Avant de réaliser ce qui était en train de se produire, la tête de Yoshimoto se désolidarisait de ses épaules. Parmi les cadavres figurait donc son corps décapité aux côtés de celui de Li Naohira.

La bataille d'Okehazama porta le coup de grâce à toutes les ambitions Imagawa. Malgré les défections successives des anciens alliés de son père, Imagawa Ujizane – le fils de Yoshimoto – tenta désespérément, par la suite, de conserver les terres de son clan ; et lorsque vint à ses oreilles une rumeur selon laquelle les Li, ses propres vassaux, avaient eux aussi l'inten-

tion de déposer les armes, Ujizane ordonna une purge de ce clan. Li Naomitsu et Li Naoyoshi – fils du défunt Naohira – furent tous deux assassinés avant même d'avoir pu s'entretenir avec Ujizane. Naomori et Naochika – petits-fils de Naohira – furent eux aussi assassinés et l'unique survivant de la purge fut le fils de Naochika, Naomasa, alors âgé de trois ans seulement. Né en 1561, il ne dut sa survie qu'aux soins prodigués par sa tante, nonne au sein du temple bouddhiste dans lequel il trouva refuge pendant quelques années.

Au début des années 1570, le clan Imagawa, victime des assauts consécutifs des seigneurs voisins, avait perdu toutes ses terres. Les dangers principaux semblaient écartés maintenant et Li Naomasa, bien qu'il ne fût pas en position de réclamer ce qui lui avait été confisqué, pouvait raisonnablement penser à sortir de sa cachette pour réclamer la fortune qui lui revenait de droit. S'il voulait s'assurer la moindre chance de réussir dans cette entreprise, il était important pour lui qu'il s'alliât à un daimyo local, doté d'un minimum d'influence. Par chance pour lui, cet « homme fort » s'incarna en la personne de Tokugawa Ieyasu de la province voisine de Mikawa. Lui-même avait jadis été otage des Imagawa et il était désormais allié à l'ambitieux Oda Nobunaga. C'est à partir de cette alliance providentielle que le destin commença à sourire aux Li. Naomasa, en 1576, sauva Ieyasu d'une tentative d'assassinat et, cinq ans plus tard, en 1581, joua un rôle prépondérant dans la prise du château de Takatenjin en asséchant les voies d'approvisionnement en eau. L'année suivante enfin, il participa activement à la bataille de Toriibata qui porta le coup de grâce à Takeda Katsuyori.

LES DIABLES ROUGES

Outre l'octroi de terres cultivables, Li Naomasa s'attacha également les services de nombreux anciens fidèles des Takeda, ceux-là mêmes qui, après la défaite de ces derniers furent absorbés par l'armée des Tokugawa. Au nombre de ces samouraïs se trouvaient des individus qui avaient croisé le fer pour Yamagata Masakage, l'illustre général qui, en dépit de sa grande expérience du champ de bataille, avait trouvé la mort à Nagashino. Il était le frère cadet d'Obu Toramasa, celui-là même qui avait fait équiper tous ses samouraïs d'armures rouges. Tokugawa Ieyasu suggéra à Li Naomasa de s'inspirer de cette pratique, et c'est ainsi que naquirent les Diables Rouges Li.

En substituant un rouge écarlate au marron et au noir traditionnels des armures laquées, Li Naomasa se fit une véritable « marque de fabrique » de sorte qu'il est particulièrement facile de reconnaître les samouraïs qui luttaient pour sa cause sur les écrans peints. C'est cette même couleur que l'on retrouve sur les pièces majeures (plastron) et mineures (manches…) de l'armure, le casque, le *sashimono*, le *nobori*, les harnais des chevaux. Il existe par exemple un paravent sur lequel est dépeinte la bataille de Nagakute à laquelle Li Naomasa participa en 1584. On peut y voir un groupe de *ashigaru* maniant l'arquebuse et, derrière eux, une grande bannière rouge portant l'idéographie « I », premier caractère du patronyme.

Nagakute, bien que très sanglante, fut loin d'être une bataille décisive et Toyotomi Hideyoshi et Tokugawa Ieyasu ne tardèrent pas à réaliser qu'ils ne gagneraient rien qui vaille à

Sur cette portion d'un écran peint conservé au château de Hikone et figurant les Li à Osaka, les « Diables Rouges » lancent l'assaut sur les samouraïs de Kimura Shigenaru. Nous réalisons combien le *sashimono* pouvait être embarrassant au combat. Ainsi, au premier plan, à droite, nous pouvons distinguer un samouraï assénant un coup de lance à son adversaire pendant qu'un *ashigaru* l'assiste en portant son *sashimono*.

se combattre. Pour consolider leur accord, ils échangèrent leurs prisonniers de manière protocolaire. Li Naomasa assuma ses responsabilités en devenant l'hôte de la mère de Hideyoshi, retenue dans une cage dorée au château d'Okazaki. En 1585, il parvint à se hisser au rang de shitenno et devint ainsi l'un des « quatre rois célestes », piliers de la maison Tokugawa. Quelques années plus tard, en 1590, il eut de nouveau l'occasion d'exhiber ses talents militaires lorsque, au nom de Toyotomi Hideyoshi, les Tokugawa s'attaquèrent au puissant clan Hôjô. Pendant le siège du château d'Odawara – place forte des Hôjô – qui consistait en un blocus prolongé, les Li jouèrent un rôle majeur au cours de l'une des rares offensives réellement conduites. Après qu'un pan entier de l'en-

Li Naomasa fit du rouge écarlate sa marque de fabrique. C'est cette même couleur que l'on retrouve sur les pièces majeures (plastron) et mineures (manches…) de l'armure, le casque, le *sashimono*, le *nobori*, les harnais des « Diables Rouges ». Il est, en conséquence, particulièrement aisé de singulariser les samouraïs Li sur les représentations peintes. Ce paravent figure Li Naomasa à la bataille de Sekigahara en 1600. Il est conservé au musée Watanabe à Tottori.

ceinte eut été sapé par une mine, les « diables rouges » Li se taillèrent un chemin à coups de sabre dans le château tenu par les samouraïs Hôjô. Toutefois, en dépit de sa violence, ce n'est pas cette escarmouche qui causa la chute des Hôjô, mais plutôt le spectre de la faim consécutif au siège prolongé.

Au lendemain de cette victoire, Tokugawa Ieyasu reçut les terres jadis placées sous la coupe des Hôjô et veilla tout particulièrement à ce que Li Naomasa, son fidèle serviteur, soit remercié à la hauteur de ses mérites et de la confiance qu'il pouvait placer en lui. À l'instar des Tokugawa, les Li brûlaient du souhait d'étancher la soif de sang qui les tenaillait depuis la guerre de Corée. Ils allaient devoir attendre l'an 1600, année où se déroula l'une des campagnes les plus décisives de l'histoire du pays : la bataille de Sekigahara. Li Naomasa participa activement à la prise du château de Gifu et, par la suite, son armée écarlate – simple tâche dans la myriade de couleurs qui couvrait le champ de bataille – allait prendre part à l'avant-garde au cours de cette sombre, tragique et brumeuse matinée d'octobre. Chargé de veiller personnellement à la sécurité de Matsudaira Tadayoshi – le quatrième fils de Ieyasu – pendant la bataille, Li Naomasa ne put probablement pas conduire ses « Diables Rouges » aux avant-postes de l'avant-garde et fut contraint de céder cette position à Fukushima Masanori.

À l'ouverture des hostilités, Li Naomasa conduisit d'abord ses « Diables Rouges » contre les forces d'Ukita Hideie puis dévia son attaque sur les Shimazu de Satsuma. Le rapport de forces, plutôt équilibré au départ, ne pencha en la faveur des Tokugawa qu'après la défection de Kobayakawa Hideaki en faveur de ces derniers. Les Shimazu décrochaient mais, alors que l'Armée de l'Ouest (c'est ainsi que l'on nomme les alliés qui s'opposaient aux Tokugawa) commençait à se retirer, ils entreprirent un courageux assaut d'arrière-garde et ce sont les Li qui durent supporter le gros de leurs braves et opiniâtres attaques. Poursuivant leur offensive, les Li tombèrent dans une embuscade. En effet, les Shimazu avaient, préalablement, pris soin de disséminer des unités d'arquebusiers pour « accueillir » leurs éventuels poursuivants en cas de retraite désespérée ; et c'est en poursuivant ainsi ses adversaires que Li Naomasa reçut la balle que l'un de ces tireurs d'élite lui adressa dans le coude gauche. Leur chef temporairement hors de combat, les Li ne furent en mesure de poursuivre l'assaut et les Shimazu purent échapper à leurs poursuivants. On dit que c'est Tokugawa Ieyasu lui-même qui pansa la plaie, déplorant que la lourde armure de son ami n'ait pu le protéger efficacement (une critique peu objective quand on sait que la balle est venue se loger dans l'une des parties les plus exposées de n'importe quelle armure japonaise).

En dépit de sa blessure, Li Naomasa fut chargé de prendre la place forte de Sawayama dans la Province d'Omi, siège du chef vaincu de l'Armée de l'Ouest, Ishida Mitsunari. En récompense pour un tel acte de loyauté, Ieyasu lui fit don du fief de ce dernier ; mais comme le château de Sawayama fut totalement détruit lors du siège, Li Naomasa choisit de s'établir à quelques kilomètres de là, à Hikone. C'est ainsi que, au cours des années suivantes, Hikone vit se dresser un

château, siège du clan des « Diables Rouges ». Une anecdote locale rapporte que le magnifique donjon avait en fait été construit à Otsu avant d'être démantelé puis rebâti à Hikone. De nos jours, ce château est l'une des places fortes les mieux conservées du Japon.

Il est surprenant que la maison Li survécût quand on sait les dissensions qui agitèrent cette famille au cours des années que dura la construction du château. Naomasa avait deux fils : Li Naokatsu, son fils légitime, et Li Naokatsa, qui lui fut donné par sa concubine. Les talents de ce dernier surpassaient à ce point ceux de son demi-frère que, quelque temps avant de mourir, Naomasa prit ses dispositions pour qu'il devienne son héritier légitime. Mais à la mort du père en 1602, l'accord fut détruit et c'est bien Naokatsu l'incompétent qui reprit le flambeau à la tête du clan Li. Par chance, les Li n'avaient aucune guerre à laquelle prendre part à cette époque et les prérogatives de Naokatsu furent, au final, principalement confinées à la construction du château de Hikone. Très habile, Naotaka sut se tenir à l'écart de toute confrontation et continua de jouer la carte de la discrétion auprès de Ieyasu et de son fils, Hidetada, qui lui succéda au poste de shôgun. Mais, quand la guerre reprit en 1614, c'est bien Naotaka que les Togugawa voulaient à la tête des incontournables « Diables rouges » et non Naokatsu. Aussi, quand débuta le siège d'Osaka, Li Naotaka reprit naturellement la tête de son clan conformément aux volontés de son défunt père.

L'une des premières actions menées par les « Diables Rouges » à Osaka se déroula au cours de la Campagne d'Hiver (1614 – 1615). Ils s'attaquèrent au gigantesque ouvrage de terrassement construit sur le flanc sud du château, le Sanada-maru – ou barbacane Sanada –, ainsi nommé en hommage au commandant Sanada Yukimura. Bien qu'ils fussent sérieusement malmenés au cours de la bataille, les Li ne se retirèrent pas et poursuivirent l'assaut. Notons toutefois qu'il est difficile de savoir si cette opiniâtreté fut le fruit de la légendaire détermination sans faille des guerriers samouraï ou si, plus prosaïquement, elle était simplement le résultat de la confusion généralisée consécutive à une incapacité à transmettre les ordres du fait de l'abondante fumée et du bruit incessant sur le front. Ceux qui étaient restés en arrière-poste savaient cependant qu'il leur fallait immédiatement se retirer s'ils ne voulaient être simplement éliminés. Un chef du nom de Miura eut alors l'idée radicale d'ordonner à ses hommes de tirer dans le dos des « Diables Rouges » de sorte qu'ils fussent contraints d'attaquer pour se mettre à l'abri. C'est ce qui, finalement, leur sauva la mise et leur permit de livrer bataille une journée encore.

Cette journée ne tarda pas à venir qui allait être leur dernière. Leur plus célèbre fait d'armes (évoqué sur l'écran mentionné plus haut) se déroula pendant la Campagne d'Été d'Osaka (1615), au cours de la bataille de Wakae (l'un des nombreux affrontements qui se tinrent à quelques kilomètres du château d'Osaka, préalablement à l'assaut principal conduit sur celui-ci). À l'époque, les villages de Wakae et Yao (aujourd'hui absorbés dans par la mégalopole d'Osaka) étaient de petits hameaux perdus au milieu des rizières. Les troupes du clan Todo – en faveur des Tokugawa – au départ sérieusement malmenées, furent bientôt relayées sur leur flanc gauche par les

EN HAUT Magnifique collection d'armures du clan Li appartenant au musée Watanabe à Tottori. On peut alors prendre la mesure du puissant effet produit par la laque de couleur rouge.

EN BAS Ce casque Li rouge est orné de *kuwagata* (cornes) en or et fait partie de la collection du musée Watanabe à Tottori.

Casque et masque facial laqués de rouge de la famille Li, exposés au musée Watanabe de Tottori.

« Diables Rouges » qui ne tardèrent pas à se mesurer à Kimura Shigenari, l'un des chefs les plus expérimentés du camp d'Osaka. Après une salve préalable de leurs arquebusiers, les Li (sous le commandement de Naotaka) montèrent à l'assaut et les samouraïs de Kimura bâtaient bientôt lamentablement en retraite. Leur chef fut tué et décapité, un exploit revendiqué par nombre de samouraïs Li. Lorsque sa tête fut présentée à Tokugawa Ieyasu, celui-ci ne manqua de remarquer que, préalablement à la

Estampe du premier peintre important de l'école d'Osaka, Hokushu. Il est connu pour ses portraits caractéristiques d'acteurs de kabuki.

bataille, il avait pris soin de faire brûler de l'encens dans son casque afin de faire de sa tête tranchée un trophée plus attractif. Affecté, Ieyasu ordonna à ses partisans d'adopter eux aussi cette coutume.

Li Naotaka joua un rôle majeur dans la terrible bataille de Tennoji (un village situé au milieu des rizières, au sud de la forteresse), celle-là même qui mit un terme au siège d'Osaka. Il livra bataille aux côtés des survivants du clan Todo, contre ceux du clan Kimura. Inquiété un moment par l'explosion d'une mine à retardement

(savant procédé importé de Chine) sous les pas des samouraïs du clan Todo, Li Naotaka fut bientôt chargé par Tokugawa Ieyasu de surveiller Toyotomi Hideyori et sa famille et de prendre le contrôle de la citadelle. Comprenant l'injonction de manière quelque peu erronée, Li Naotaka ordonna à ses hommes de bombarder celle-ci (alors sur le point de tomber) à l'aide de toutes les pièces d'artillerie à sa disposition. Le donjon ne tarda pas à être rongé par les flammes. La chute du château d'Osaka et la mort de Toyotomi Hideyori sonnèrent le glas des oppositions sérieuses à l'hégémonie des Tokugawa. Li Naotaka pouvait maintenant s'asseoir aux côtés de ses homologues daimyos et le pays, profiter pleinement des deux siècles de paix à venir.

LA TRADITION LOYALE

Cette période de quiétude se poursuivit effectivement jusqu'à ce que le Japon fût une nouvelle fois plongé dans les affres de la guerre, lors de l'ouverture du pays vers l'Occident au début du XIXe siècle. Entre-temps, les Li restèrent loyaux envers les générations de shôguns Tokugawa. En 1860, Li Naosuke alla même jusqu'à payer cette loyauté de sa vie. Bien que ce samouraï fût d'un âge avancé, il n'avait probablement jamais brandi un sabre sous le coup de la colère, et d'ailleurs, ce n'est pas sur un champ de bataille qu'il décéda. Sa mort fut plutôt la conséquence de son implication politique en faveur du shôgun Tokugawa envers qui il faisait montre d'une infaillible loyauté. Il avait effectivement joué un rôle actif lors des négociations menées par les diplomates étrangers – et notamment américains – avec le shôgun à partir de 1854 en vue d'établir des liens commerciaux privilégiés avec son pays. Le shôgunat avait alors fait montre d'une grande clairvoyance, au grand dam de ses rivaux, désireux d'expulser ces « barbares » venus d'Occident. Bien que des fanatiques n'hésitant pas à faire usage de leur sabre à des fins politiques fussent au nombre de ces opposants, Li Naosuke resta fidèle à ses convictions et œuvra pour l'ouverture de son pays au monde extérieur. Mais, par un matin d'hiver enneigé, il fut extrait par la force de son palanquin à Edo (Tokyo) et son corps fut taillé en morceaux par un groupe de terroristes hostiles aux Occidentaux et au shôgunat.

Dans la lignée de son illustre ancêtre – Li Naotaka – qui, lui aussi, s'était préparé à l'idée de mourir à la veille de la bataille d'Osaka, Li Naosuke mourut en martyr d'un shôgunat en ruine. Sa mort témoignait de la continuité de la tradition qui liait le samouraï à ses ancêtres. Ce jour-là, Li Naosuke ne portait aucune armure de laque rouge qui pût le protéger des assauts de ses agresseurs; les armures et armes traditionnelles japonaises étaient depuis longtemps dépassées. D'ailleurs, tous les hommes du clan Li qui avaient soutenu le shôgun au cours des guerres de restauration ultérieures portaient des uniformes militaires de type européen. Cela ne les empêchait pas, de retour au château de Hikone, d'admirer les nombreuses armures écarlates qui avaient accompagné leur ascension. Ces armures sont encore présentes de nos jours et préservent la mémoire de Li Naomasa, Naotaka et Naosuke. Leur teinte rouge nous rappelle d'une manière plutôt originale sur le plan chromatique combien la dévotion que les descendants d'une lignée devaient manifester à l'endroit de leurs illustres ancêtres était une tradition vivace chez les samouraïs.

CHAPITRE QUATRE

La voie de la mort du guerrier samouraï

La mort de Yamamoto Kansuke lors de la quatrième bataille de Kawanakajima en 1561 est l'une des plus célèbres manifestations de l'emploi du suicide comme moyen de laver le déshonneur. Cette estampe de Kuniyoshi reproduit fidèlement l'agonie du samouraï alors qu'il s'apprête à faire amende honorable pour la faute dont il se croyait responsable et qui desservait la cause des Takeda.

Bien qu'aucun aspect de la vie d'un samouraï ne doive être éludé pour qui veut appréhender l'univers du guerrier japonais dans sa globalité, il est un aspect dont on ne peut absolument pas faire l'économie dans cette étude : le lot de croyances et traditions qui entourent le mystère du moment où l'individu quitte le monde physique pour rejoindre celui des morts. Que ce départ soit volontaire ou non, l'omniprésence de ce thème dans la littérature ayant trait à l'univers du guerrier tend à nous rapprocher de l'avis du célèbre samouraï Yamamoto Tsunetomo lorsque, dans son *Hagakure*, il écrit : « La Voie du samouraï se trouve dans la mort ».

Le *Hagakure* consiste en une succession de brèves anecdotes et maximes transmises de longue main dans la famille Nabeshima, au service de laquelle Yamamoto Tsunetomo maniait le sabre. Si ces différents articles furent rassemblés en 1716, soit un bon siècle après la fin officielle de la Période des Royaumes Combattants, le ton adopté n'en est pas moins martial. L'œuvre englobe en fait un large éventail de traditions associées à l'univers des samouraïs, depuis des recommandations pratiques du type « fixez plusieurs bourses remplies de clous de girofles sur vous et vous vous protégerez des rigueurs du climat », à de sages conseils sur la manière d'élever les enfants : « encouragez la bravoure et gardez-vous de banaliser effroi et raillerie ». L'auteur s'emploie par ailleurs à dénigrer les croyances et pratiques en vigueur dans d'autres provinces avec un ton empreint d'une délicieuse suffisance :

L'adage selon lequel « les arts servent le corps » est un credo pour les samouraïs d'autres clans. Au guerrier du clan Nabeshima, les arts ne sont que ruine du corps. En effet, celui qui s'adonne à une pratique artistique n'est-il pas artiste avant d'être guerrier ?

C'est toutefois la récurrence avec laquelle le thème de la mort est directement abordé dans l'ouvrage qui a valu au *Hagakure* sa glaciale réputation. D'ailleurs, outre la célèbre citation qui a ouvert le présent chapitre, un long passage dans les dernières pages du livre stipule :

Chaque jour, méditez sur l'inéluctabilité de la mort. Chaque jour, quand votre corps et votre esprit sont en paix, imaginez que vous êtes mis en pièces par des flèches, balles, et autres lames acérées ; imaginez que vous êtes emporté par une vague géante, projeté dans les flammes d'un gigantesque incendie, terrassé par la foudre, imaginez encore que vous trouvez la mort dans un grand tremblement de terre ; que vous tombez d'un à-pic vertigineux, que vous êtes emporté par une maladie fatale ou que vous commettez seppuku à la mort de votre maître. Quotidiennement donc – et sans relâche – considérez-vous comme étant déjà mort.

Si l'on omet les références faites aux catastrophes naturelles (les tremblements de terre sont une préoccupation récurrente dans la vie des Japonais) – la raison d'être du samouraï n'était-elle pas de combattre ? – on pourrait presque considérer, à la lecture de cet extrait, que la calme acceptation du fait d'être « mis en pièces » constituait, en soi, un simple bien monnayable sur le marché de la guerre. Dans ces lignes, le samouraï ne se distingue en rien des autres guerriers professionnels de son temps, si ce n'est dans l'acte du seppuku en marque de dévotion envers son maître. En quelques mots, l'auteur synthétise clairement les exigences ultimes qui peuvent être posées sur la vie du samouraï et nous renseigne, de fait, avec beaucoup d'à-propos. Si le mot seppuku fait, en soi, référence à l'acte lui-même, la suite – « à la mort de votre maître » – évoque les circonstances toutes particulières, et controversées, qui pouvaient amener le samouraï à accomplir ledit acte.

LE SAMOURAÏ ET LE SUICIDE

Seppuku est le terme exact pour nommer l'acte par lequel l'individu se suicidait en s'ouvrant les entrailles, et si le terme hara-kiri (éventration) est mieux connu en Occident pour désigner ce même rituel, il convient de remarquer qu'il s'agit de l'un des seuls mots associés à l'univers des samouraïs qui soit entré tel quel dans les lexiques occidentaux. Comment traduire de manière concise un mot faisant référence à un acte si étranger aux coutumes européennes ? Traditionnellement, pour commettre le seppuku, le samouraï utilisait son poignard. Il pouvait l'accomplir au terme d'une préparation rituelle préalable, dans la discrétion de son domicile, ou bien à la va-vite aux abords d'un champ de bataille alors que ses camarades tenaient l'ennemi en respect.

Dans l'univers des guerriers japonais, le seppuku était considéré comme un admirable acte de bravoure lorsque le samouraï devait assumer la défaite, le déshonneur ou lorsqu'il

souffrait d'une blessure qu'il savait mortelle. En quelque sorte, c'était là un moyen de mettre un terme à ses jours en étant lavé de tout péché ; sa réputation serait non seulement intacte, mais ses contemporains parleraient de lui en des termes dithyrambiques. Si l'entaille faite dans l'abdomen libérait son esprit d'une manière on ne peut plus spectaculaire, il n'en reste pas moins que cette façon de mourir était atrocement douloureuse ; c'est pourquoi il arrivait quelquefois que le samouraï demandât préalablement à un fidèle homologue de se tenir à ses côtés pour lui trancher la tête d'un coup de sabre au moment où il agoniserait.

C'est dans le *Hôgen Monogatari* que l'on peut lire la toute première référence à la tradition du seppuku. Dans cette œuvre – qui a pour thème le conflit qui opposa les Taira et les Minamoto en 1156 – on apprend qu'un samouraï répondant au nom d'Uno Chikaharu aurait été fait prisonnier en compagnie de ses camarades et que l'action se serait déroulée si promptement qu'ils n'auraient « pas eu le temps de dégainer leur sabre pour s'ouvrir le ventre ». Cette allusion, de part son apparence si anodine, suggère qu'il s'agissait déjà d'une pratique courante à l'époque, du moins parmi les guerriers du Japon oriental.

Dans ces chroniques de guerre, le premier samouraï identifié à se plier à cette tradition est un célèbre archer du nom de Minamoto Tametomo. Ce dernier se suicida effectivement de cette manière alors que des embarcations chargées de samouraïs Taira approchaient de l'île sur laquelle il avait trouvé refuge et était maintenant acculé. Un peu plus loin, c'est le seppuku commis par Minamoto Yorimasa qui constitue la toute première référence au même acte, mais accompli avant même la fin d'une bataille. C'est effectivement alors que ses troupes luttaient encore sur le front d'Uji en 1180 que ce samouraï, convaincu de l'issue négative du conflit, se fit seppuku. Il le fit d'ailleurs avec une finesse telle que son acte allait définir un cadre noble et héroïque pour ce rituel, un modèle à suivre au cours des siècles à venir. Alors que ses fils retenaient l'ennemi, Yorimasa se retira et s'isola dans le magnifique temple de Byodo-In et, sur la face postérieure de son éventail de guerre, rédigea le poème suivant :

Tel l'arbre fossile,
Celui dont jamais vous ne ramasserez les fleurs,
Ma vie ne fut que mélancolie
Et d'elle, jamais je ne récoltai de fruit.

La séquence lyrique ainsi associée au suicide et inaugurée par Minamoto Yorimasa inspira quantité de samouraïs au cours des siècles suivants. Par exemple, au terme de la bataille de Yamazaki en 1582, Akechi Mitsutoshi, bien que dans la même veine, créa à son tour un précédent en inscrivant son poème sur une porte à l'aide d'un pinceau imbibé du sang qui coulait de ses propres entrailles béantes. Minamoto Yorimasa n'avait requis l'aide d'aucun second dans l'accomplissement de son acte rituel. Si la présence du *kaishaku* – c'est ainsi que l'on nommait celui qui était chargé d'assister le samouraï agonisant pour lui porter le coup de sabre fatal sur la nuque – fut mieux considérée avec le temps et devint plus acceptable aux yeux des samouraïs, la tâche qui était impartie à cet aide ne fut jamais tenue en

鎮西八郎源為朝

CI-CONTRE Le célèbre archer Minamoto Tametomo est le premier samouraï identifié par les chroniques de guerre à mettre fin à ses jours en se faisant hara kiri. Acculé sur une île ou il s'était exilé, il se suicida en s'ouvrant le ventre alors qu'une légion de samouraïs Taira s'apprêtait à débarquer pour le supprimer. On dit toutefois qu'il parvint, avant sa mort, à couler une embarcation en la trouant d'une flèche. Tametomo (1139 – 1170) était un géant et on le voit, sur cette estampe, contemplant l'horizon au soleil levant.

noble estime. D'ailleurs, voici ce qu'écrit Yamamoto Tsunetomo à son propos :

> *Depuis bien longtemps, il est considéré comme de fort mauvais augure de devoir endosser le rôle de* kaishaku. *En effet, si en officiant à la perfection l'exécutant ne glane aucune gloire, l'éventualité d'un impair lui vaudrait un éternel déshonneur.*

Et l'auteur d'ajouter une consigne propre à aider celui qui serait amené à accomplir cette fort déplaisante tâche :

Il arrivait quelque fois que la tête fût littéralement tranchée et on préconisait, au lieu de cela, de veiller à ce que la lame ne la désolidarisât pas totalement du buste de sorte qu'elle ne volât pas en direction des officiels chargés de constater l'exécution de la peine. De nos jours toutefois, il est conseillé de la sectionner complètement.

Tout comme en atteste la description, plus haut dans ce même livre, du suicide collectif par noyade à Dan no Ura, seppuku n'était pas l'unique manière par laquelle le samouraï pouvait mettre un terme à ses jours, et on peut même gager que cette coutume ne fut adoptée par les samouraïs de la partie orientale du pays qu'au lendemain de la guerre de Gempei (d'ailleurs, à aucun moment, les sources historiques ne font état d'un membre du clan Taira commettant seppuku). En règle générale, quand les samouraïs se suicidaient sans recourir au traditionnel seppuku, c'étaient les circonstances qui dictaient la manière dont ils devaient s'y prendre ; par exemple, lorsque Imai Kanehira mit fin à ses jours parce que cerné par ses ennemis au cours de la bataille d'Awazu en 1184, il sauta simplement de sa monture, la tête la première, après avoir pris soin d'enfoncer son sabre dans la bouche.

SUICIDE ET MOTIVATION

L'histoire des samouraïs regorge d'anecdotes dans lesquelles le suicide est la conséquence d'un échec personnel. Dans ce cas, le guerrier commet *sokotsu-shi* – ou « suicide expiatoire » –, lequel suffit à le laver de tout déshonneur. D'ailleurs des exemples plus tardifs sonnent étrangement à nos oreilles. Par exemple, la

légende veut qu'un certain Togo Shigechika, ayant échoué à prendre la forteresse qu'il assiégeait, se fît enterrer vivant, vêtu de son armure et monté sur son cheval, le regard porté dans la direction de son échec. Il arrivait également que ce type d'action spectaculaire résulte d'une impulsion. Ce fut par exemple le cas du vieux guerrier Yamamoto Kansuke au cours de la quatrième bataille de Kawanakajima en 1561. En tant que stratège de Takeda Shingen, il avait lui-même conçu le plan par lequel les Takeda devaient surprendre l'armée Uesugi ; mais quand son ambitieuse stratégie montra ses limites, Kansuke s'empara de sa lance et chargea témérairement au milieu des troupes ennemies. Cet acte, équivalent à un suicide, lui permit d'expier son erreur. L'ironie du sort veut toutefois qu'il soit mort pour rien tant son estimation se montra erronée au moment où les renforts arrivèrent : ce qui devait être une tragique déroute se mua en glorieuse victoire. Au final, Shingen avait perdu un général, un militaire expérimenté qui lui aurait sans doute été bien plus utile vivant que mort.

D'autre part, notons que le suicide ne se résumait pas systématiquement à une activité volontaire, commise délibérément par un guerrier pleinement compatissant. Ce tragique dénouement pouvait également être proposé comme solution honorable à un membre de la caste des samouraïs lorsqu'il était jugé coupable et condamné pour crime. Tel fut par exemple le cas de Sasa Narimasa que Hideyoshi « invita » à se suicider suite à la désastreuse gestion du territoire qu'il lui avait confié. Voici maintenant un autre exemple, extrait du *Hagakure* :

Lorsque le château d'Arima tomba, au terme de vingt-huit jours de siège, Mitsue Genbei, s'approchant de la citadelle intérieure, s'assit soudainement sur une levée de terre entre deux champs. Comme il marchait à ses côtés, Nakano Shigetoshi s'enquit de la raison d'un tel comportement, et Mitsue de répondre : « Je souffre d'atroces douleurs au ventre et je ne peux poursuivre l'assaut. J'ai envoyé mes hommes en avant, voulez-vous les prendre sous votre commandement ». L'incident fut par la suite rapporté à ses supérieurs et, Mitsue, accusé de lâcheté, dut se faire seppuku.

Il arrivait encore que le seppuku d'un daimyo soit l'une des clauses d'un traité de paix. Le clan défait, privé de sa tête, était alors à ce point affaibli que toute résistance cessait aussitôt. Plusieurs fois Toyotomi Hideyoshi recourut à ce procédé, et notamment au lendemain de la défaite d'Odawara en 1590. Cette fois-ci, les conséquences furent on ne peut plus tragiques pour le clan défait puisque ce suicide forcé porta le coup de grâce à la lignée des Hôjô. Hideyoshi insista en effet pour que le daimyo retiré, Hôjô Ujimasa, se suicidât, et il exigea l'exil de son fils, Ujinao. D'un coup de sabre, la plus puissante famille de seigneurs du Japon oriental tombait dans les oubliettes de l'histoire.

Au lieu de la mort du daimyo défait, le vainqueur pouvait quelquefois se contenter de celle de son serviteur si ce dernier était en charge du commandement de la place forte qu'il venait de prendre. Ce fut notamment le cas lorsque Hideyoshi assiégea le château de Takamatsu en 1582. Au cours de ce rocambo-

lesque épisode, Hideyoshi parvint finalement à soumettre ses adversaires au terme d'un interminable siège en détournant une rivière dont les eaux inondèrent le château. Là encore, dans le traité de paix qu'il rédigea avec Môri Terumoto, le vainqueur exigea une clause selon laquelle le vaillant défenseur de Takamatsu, un certain Shimizu Muneharu, devait se suicider. Ce dernier, déterminé à rencontrer la mort aussi dignement qu'il avait vécu sa vie, monta sur une petite embarcation et rejoignit le milieu du lac – d'où il savait être vu des hommes de Hideyoshi – pour com-

En 1581, les défenseurs du château de Tottori dans la Province d'Inaba parvinrent à tenir tête à leurs assiégeants pendant une durée de deux cents jours avant de signifier leur reddition à Hideyoshi. C'est leur chef, le commandant Kikkawa Tsuneie, qui sut les motiver pour résister pendant une si longue durée alors qu'ils étaient réduits à consommer de l'herbe, des chevaux morts, et peut-être même de la chair humaine. Le suicide de Tsuneie fut l'une des clauses de la reddition. Sa statue se dresse désormais dans l'enceinte du château.

mettre le seppuku. Un an plus tôt, en 1581, les défenseurs du château de Tottori, dans la Province d'Iniba, parvinrent à tenir tête à Hideyoshi pendant une durée incroyable de 200 jours avant de signaler leur reddition aux assiégeants. C'est au chef des lieux, le commandant Kikkawa Tsuneie, que l'on doit d'avoir su motiver ses hommes pour résister aussi longtemps bien qu'ils n'eussent que de l'herbe, des chevaux morts – et peut-être de la chair humaine – à se mettre sous la dent. On s'en doute, le suicide de Tsuneie fut l'une des conditions du traité de paix qui s'ensuivit. Voici ce qu'il écrivit à son fils dans une lettre qui a traversé les siècles :

Nous avons tenu plus de deux cents jours et avons désormais complètement épuisé nos provisions. Je suis certain qu'en faisant don de ma vie, j'aiderai ma garnison. Rien n'égale l'honneur de notre famille. J'aimerais que nos hommes sachent les raisons de ma mort.

Même si c'était plutôt rare, on pouvait également se suicider en marque de mécontentement. Cela se nommait *kanshi*. Un suicide de ce type affecta profondément l'un des plus éminents daimyos de l'ère Sengoku. Oda Nobunaga hérita des terres de son père à l'âge de quinze ans et, bien qu'il fût très brave au combat, il faisait montre de bien peu d'intérêt pour l'administration de son domaine. D'ailleurs, l'un de ses plus fidèles serviteurs, Hirade Kiyohide tenta, vainement, de le persuader de s'amender, mais devant l'obstination de son jeune maître, Kiyohide adressa à celui-ci une missive dans laquelle il faisait état des sentiments qui l'habitaient et se fit seppuku en marque de protestation. Nobunaga fut profondément affecté par le geste et modifia radicalement son comportement, avec les conséquences que l'on sait sur l'histoire ultérieure du Japon.

SUIVRE DANS LA MORT

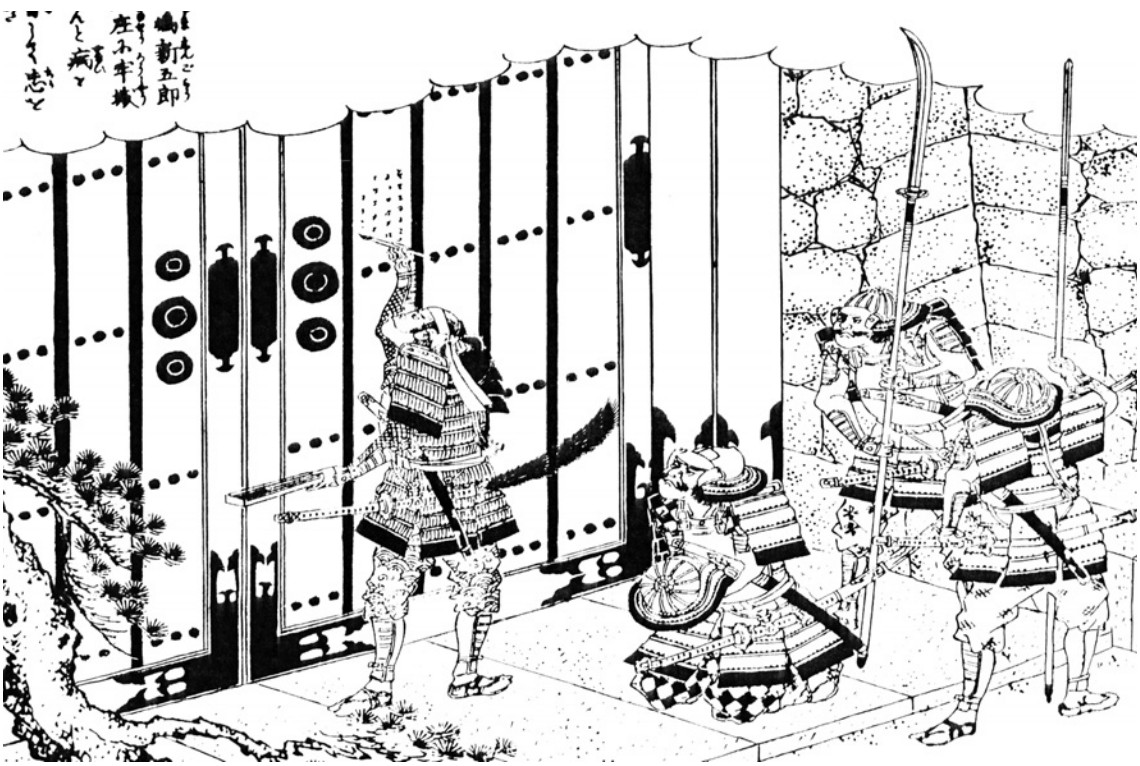
Dans l'exhortation faite par Tsunetomo dans son *Hagakure* concernant la préparation à la mort, *junshi* (le fait de suivre quelqu'un dans la mort) arrive en seconde position. Selon ses termes, le serviteur doit en effet être prêt à se faire seppuku à la mort de son maître. On trouve là encore des exemples de cette coutume dans les chroniques de guerre. Dans le *Hôgen Monogatari* tout d'abord, lorsque Minamoto Yoshitomo ordonne l'exécution de ses jeunes frères. Ces derniers sont alors immédiatement suivis dans la mort par leurs serviteurs : quatre d'entre eux se font seppuku et les deux autres se poignardent mutuellement à mort. Voici ce qu'en dit le *Hôgen Monogatari* :

Bien qu'ils dussent trouver la mort de manière identique, et bien qu'il fût de coutume de s'éventrer ou suivre son seigneur dans la bataille pour mourir à ses côtés, le caractère inédit de ces actes suscitait la plus grande admiration de tous.

Plus loin, lors du passage consacré à la prise de Kamakura en 1333 – une opération décrite en détail plus loin dans ce même chapitre – l'ouvrage passe en revue un certain nombre de suicides. On peut notamment lire ce célèbre récit d'un samouraï commettant *junshi* :

Les serviteurs qui étaient restés en arrière coururent jusqu'à la porte centrale en hurlant. « Notre maître s'est donné la mort. Que tous ceux qui lui sont fidèles le suivent ! ». Les vingt qu'ils étaient allumèrent un incendie dans la demeure, s'alignèrent sans tarder et s'ouvrirent les entrailles. C'est alors que, refusant d'être laissés-pour-compte, trois cents autres hommes d'armes s'éventrèrent à leur tour et se jetèrent dans les flammes ardentes.

Quantité d'anecdotes rapportent des cas de *junshi* effectués avant même la mort du maître. Ainsi, peu de temps avant le très théâtral suicide de Shimizu Muneharu sur le lac artificiel de Takamatsu en 1582, l'un de ses serviteurs le convia dans son propre appartement et lui expliqua qu'il souhaitait rassurer son maître sur la facilité avec laquelle on pouvait se faire seppuku. Il lui dévoila alors son abdomen, dans lequel il avait, quelques minutes auparavant, planté sa lame. Profondément ému, Mune-



Kojima Shingoro incarne parfaitement la volonté du samouraï de suivre son maître dans la mort. Ce guerrier vint en effet au château de Kitanosho pour prêter main-forte à son maître au cours de la campagne de Shizugatake en 1583. En dépit de son fébrile état de santé, Shingoro rejoignit la garnison et inscrivit son serment sur les portes du château.

Cette estampe signée de Kuniyoshi illustre parfaitement l'équilibre qui prévalait dans la culture samouraï entre l'esthétique et les principes militaires. Matsunaga Hisahide (1510 – 1577) vient d'être défait par Oda Nobunaga dans son château de Shikizan et, alors qu'il s'apprête à commettre hara kiri, brise « Hiragumo », sa bouilloire de grande valeur, en la jetant contre terre pour qu'elle ne tombe pas aux mains de ses ennemis.

haru agit en second et accorda à son serviteur une mort rapide et sans douleur en lui tranchant aussitôt la tête.

Bien que le *Hôgen Monogatari* loue cette pratique, s'il était un motif pour lequel le suicide rituel ne faisait pas l'unanimité, c'était bien *junshi* ; même si l'on pouvait y voir un modèle à suivre pour les autres samouraïs, *junshi* ne faisait souvent qu'ajouter des morts inutiles à une liste déjà bien longue. Ainsi, la mort d'un daimyo pouvait signifier la fin de sa maison – ou pas –, et quand ses principaux serviteurs décidaient de le suivre dans la mort, leur absence aux côtés de son jeune successeur pour lui prodiguer conseils et soutien contribuait souvent à précipiter la chute du clan. Un geste spontané accompli sur le champ de bataille était parfaitement compréhensible et même pardonnable, d'ailleurs la confusion qui régnait en ce lieu ne

compliquait-elle pas la tâche de celui qui souhaitait connaître les tenants et les aboutissants de la mort d'un serviteur. Mais quand *junshi* était consécutif à la mort naturelle d'un daimyo en temps de paix, l'acte était presque unanimement condamné. Par son geste d'aveugle dévotion, le serviteur voulait alors signifier qu'il ne pouvait servir aucun daimyo sinon son défunt maître. Si, au cours de l'ère Sengoku, certains samouraïs n'avaient à la mort de leur maître plus réellement de raison d'exister, au cours de la période de paix qui suivit, *junshi* n'avait plus vraiment d'utilité quant à la stabilité d'une dynastie. Malgré tout, au début de l'ère Edo, pas moins de vingt serviteurs de haut rang commirent *junshi* et accompagnèrent ainsi leurs maîtres respectifs dans la mort.

Selon le shôgun, rendre un service égal à l'héritier du défunt constituait une manière bien plus appropriée de servir ce dernier. C'était sans compter sur la prégnance de cette croyance dans les représentations populaires. Ieyasu, dans un édit de 1616 considéré comme le legs du premier shôgun de la dynastie Tokugawa, condamne lui aussi fortement cette coutume mais, à la mort de son petit-fils Iemitsu – le troisième shôgun Tokugawa – en 1651, cinq des plus hauts serviteurs de ce dernier commettront *junshi*, faisant ainsi une spectaculaire entorse à une loi qu'ils avaient eux-mêmes formulée. En 1663, le shôgunat tentera une nouvelle fois d'interdire la coutume. Voici un extrait de l'édit :

Dans l'éventualité où un seigneur soupçonnerait un de ses vassaux de vouloir l'accompagner dans la mort, il doit l'en dissuader fortement alors qu'il est encore en vie. À défaut, il sera considéré comme responsable et son héritier devra rendre des comptes devant la loi et sera sanctionné à la hauteur du méfait.

Cinq ans plus tard, on rapporte un cas de *junshi* commis par l'un des serviteurs du récemment décédé daimyo de la Maison d'Okudaira. La famille ne fut toutefois en rien inquiétée tant elle s'était montrée loyale et avait rendu de bons et loyaux services aux Tokugawa au cours des années précédentes. Leur aïeul n'avait-il pas vaillamment défendu le château de Nagashino au cours de la bataille dont l'édifice était l'éponyme ? C'est toutefois la famille du trop loyal samouraï qui dut supporter les sanctions. Ses deux fils furent contraints de se faire seppuku et ses deux gendres – dont l'un était membre du clan Okudaira – durent s'exiler. Les autres daimyo en prirent note et, à compter de la moitié du XVIIe siècle, la pratique du *junshi* disparut effectivement de l'archipel nippon jusqu'à un retour fracassant en 1912. À la veille des funérailles de l'empereur Meiji, le général Nogi se suicida ainsi que sa femme. C'était lui qui avait dirigé les troupes japonaises dans la guerre sino-japonaise de 1894-95 et qui, dix ans plus tard, avait conduit les Japonais à PortArthur pendant la guerre russo-japonaise. De par son caractère hautement déloyal envers les vœux de l'empereur, cet acte étrange suscita beaucoup d'émoi dans la population. Il invite en tout cas à réfléchir sur la survivance de l'esprit samouraï dans le Japon du XXe siècle.

LE SUICIDE COMME ACTIVITÉ COLLECTIVE

Nous avons fait allusion, un peu plus haut, aux

tensions qui pouvaient résulter de l'écart entre les besoins du samouraï en tant que guerrier et ceux du groupe auquel il appartenait. Si la tradition du suicide rituel était le plus théâtral des gestes que pouvait accomplir un samouraï sur le plan individuel, il n'en arrivait pas moins que cette coutume fût parfois collective. Le célèbre cas de la bataille de Dan no Ura évoqué un peu plus haut en est un exemple manifeste ; nous allons toutefois, dans ce chapitre, faire un bond de deux siècles pour aborder un épisode de la guerre de Nanbokuchô connu sous le nom de Taiheiki. Cet exemple illustre à merveille le jeu réciproque entre les sentiments attachés à l'individualisme du samouraï et ceux attachés au sentiment d'appartenance à un groupe. Les tensions qui en résultent s'incarnent de manière manifeste dans la manière dont Nitta Yoshisada (1301 – 1338) prit Kamakura en 1333 et dans le nombre conséquent de suicides que cette victoire motiva. En revanche, sa propre mort – cinq ans plus tard – en est le parfait contrepoint tant ce guerrier isolé, sur le déclin, cherche à préserver son honneur en ajoutant un nouveau chapitre à la grande histoire de l'univers très traditionnel des guerriers samouraï.

La chute de Kamakura

Kamakura – aujourd'hui agréable cité du bord de mer – était jadis, la capitale du bakufu Minamoto et du shikken Hôjô. Kyôto était alors simplement tout au plus considérée comme le lieu de résidence du divin empereur. Toutes les décisions importantes pour le pays étaient prises à Kamakura, tant et si bien que le siècle et demi qui sépare 1192 de 1333 est baptisé « époque Kamakura » dans l'histoire japonaise. La ville était située au cœur même des fiefs dirigés par les redoutables guerriers des terres orientales.

Le défi lancé à l'hégémonie des Hôjô provenait de la tentative de restauration lancée par l'empereur Go Daigo en 1331. Nous avons, un peu plus haut, évoqué la fuite de ce personnage historique dans les montagnes, sous la protection de Kusunoki Masashige. Mais n'oublions pas cependant que l'influence de Go Daigo dans les terres orientales dépendait directement de sa faculté à lever les armes contre les Hôjô. Il devait donc jouir d'un soutien privilégié sur ces contrées ; soutien qu'il trouvait en la personne de Nitta Yoshisada. Ce dernier avait, dans un premier temps, servi le clan Hôjô et avait même conduit ses samouraïs dans les montagnes en vue de prendre les places fortes tenues par Kusunoki Masashige et les siens. Si les Kusunoki avaient soutenu Go Daigo en vertu de leur statut séculaire de « locataires » des terres impériales et du serment qui les inféodait à l'empereur comme à un suzerain classique, les Nitta, quant à eux, étaient bien moins influents et avaient, de fait, beaucoup plus à glaner d'une attitude opportuniste. Ils étaient reliés aux Ashikaga mais avaient été privés du statut élevé de ces derniers lorsque, au moment de la guerre de Gempei, un de leurs ancêtres avait commis l'affront impardonnable de refuser de prendre les armes à l'appel de Yoritomo. En conséquence, ce dernier ne l'avait pas remercié comme il avait remercié d'autres clans, et notamment celui des Hôjô. La jalousie des Nitta envers les Hôjô était donc bel et bien fondée, et ils n'avaient plus désormais qu'à espérer avoir fait le bon choix en ralliant la cause de Go Daigo.

La plus fameuse légende associée à la prise de Kamakura en 1333 est l'offrande que Nitta Yoshisada fit de son sabre à la Déesse du Soleil. À ce propos, le *Taiheiki* rapporte : « Il pria et jeta son sabre paré d'or dans la mer. Peut-être les divins dragons ne l'acceptèrent-ils pas car quand la lune déclina cette nuit-là, les eaux se retirèrent sur presque deux kilomètres dans le cap d'Inamura, et pour la première fois se dévoila à nos yeux une large bande de terre. »

C'est en 1333, soit peu de temps après que les Hôjô lui ordonnèrent de poursuivre le siège du château de Chihaya (tenu par Masashige) que Nitta retourna sa veste en faveur de Go Daigo. Envoyant des messagers au-devant de ses troupes, il fit prévenir les samouraïs de sa province qu'il savait fidèles à sa cause et rentra à Kozuke en juin 1333 pour proclamer sa rébellion. Comme il ne tarda pas à dévoiler ses intentions de lancer

l'offensive directement sur Kamakura, Hôjô Takatoki envoya des troupes à sa rencontre. Ces dernières surprirent Nitta et ses hommes alors qu'ils entreprenaient de traverser le fleuve Tamagawa, mais ne parvinrent pas à l'arrêter. Kamakura était désormais à sa merci.

En tant que capitale administrative du pays, Kamakura avait connu un âge d'or qui l'avait vue se développer rapidement. D'ailleurs, nombre des édifices qui en font encore aujourd'hui l'une des villes les plus fascinantes aux yeux du touriste datent de cette faste période. Toujours ceinte par le front de mer et trois flancs de montagne, Kamakura jouit d'une exceptionnelle topographie que l'on peut désormais admirer en empruntant la voie ferrée sinueuse qui surplombe la ville et permet, via moult tunnels et déblais, d'arriver en son cœur. Ces hauteurs n'étaient pas moins présentes en 1333 et on peut gager qu'elles formaient une barrière naturelle apte à protéger efficacement le siège des Hôjô des tentatives d'invasion extérieures. En fait, sept cols gardés par des points de contrôle permettaient d'accéder à Kamakura ; et c'est le col de Daibutsu qui, pour les voyageurs venus de l'ouest, permet un accès direct à l'un des plus célèbres monuments de la cité : le Grand Bouddha. Bien qu'aucun combattant ne l'ait, à l'époque, vue comme on peut la voir aujourd'hui (elle était alors à l'abri de l'enceinte d'un temple de bois, comme l'autre Grand Bouddha, dans le temple Todaiji à Nara), cette magnifique et gigantesque statue de bronze fut le témoin direct des affrontements qui ensanglantèrent la cité en 1333. Deux violentes tempêtes, en 1335 puis en 1368, endommagèrent sérieusement l'édifice de bois qu'un tsunami, en 1495, allait achever de détruire. Aujourd'hui, le Bouddha médite au grand air.

Nitta Yoshisada regroupa ses hommes en trois divisions : la première devait attaquer la cité par le nord, la deuxième par l'est et la troisième par l'ouest. Le *Taiheiki* décrit les affrontements avec force détails et emphase :

> *Quand le fils était touché, le père ne lui portait pas de soins mais foulait plutôt son corps pour aller attaquer l'ennemi devant lui ; quand une flèche précipitait le seigneur au sol depuis sa monture, son suivant ne lui prêtait pas assistance mais enfourchait plutôt le cheval pour galoper vers l'ennemi.*

Après plusieurs heures de féroces affrontements, les loyalistes ne pouvaient se réjouir d'aucune avancée majeure, notamment sur le flanc ouest où le col de Gokurakuji était puissamment gardé derrière plusieurs rangs de solides écrans de bois. Nitta Yoshisada décida alors de s'y rendre personnellement afin d'étudier les lieux. Il ne tarda pas à remarquer qu'il y avait effectivement un moyen d'éviter ce col s'il était possible de contourner le cap où le promontoire d'Inamuragasaki se jette dans la mer. S'il y avait effectivement une petite étendue de plage en cet endroit à marée basse, la mer était haute à ce moment et, de surcroît, les Hôjô avaient bien pris soin de placer quelques navires dans ces eaux peu profondes pour garder le rivage et dissuader d'une pluie de flèches toute tentative d'attaque latérale. C'est à ce moment que se produisit l'événement qui donna toute sa substance à la légende de la bataille de Kamakura : Nitta Yoshisada offrit son sabre à la Déesse du Soleil en le jetant à la

mer. Les eaux s'écartèrent alors pour laisser passer son armée et lui ouvrirent les portes de la ville. Désemparées, les troupes Hôjô ne savaient plus si elles devaient tenir les cols comme elles avaient su le faire jusqu'alors, ou bien lutter contre ces intrus qui venaient de contourner le cap. Une violente bataille s'engagea alors qui opposait des hommes luttant au corps à corps au milieu de centaines de maisons rongées par les flammes. Dans l'extrait suivant du *Taiheiki,* ce sont des termes empruntés aux cosmologies hindoue et bouddhiste qui servent à transmettre au lecteur

L'accès occidental à Kamakura se faisait par le col de Daibutsu qui offre une vue panoramique sur l'un des plus célèbres monuments de la cité : le Grand Bouddha. Cette magnifique et gigantesque statue de bronze fut témoin direct des affrontements qui ensanglantèrent la ville en 1333. Aucun des combattants ne pouvait toutefois la voir comme nous la voyons désormais : elle était alors à l'abri des murs en bois d'un temple, comme l'est encore le Grand Bouddha du temple Todaiji à Nara. En 1335, puis quelques années plus tard, en 1368, deux violentes tempêtes endommagèrent sérieusement l'édifice qu'un tsunami allait achever de détruire en 1495, laissant le Bouddha, dans la situation dans laquelle il est encore aujourd'hui : à la vue de tous, exposé au grand air.

脇屋次郎義助
新田太郎義貞
堀口三郎貞満
岩松三郎経家
佐野太

CI-CONTRE Nitta Yoshisada dirige ses hommes le long du rivage pour prendre d'assaut la cité de Kamakura. Les combats qui vont suivre, d'une rare violence, conduiront à la création de plusieurs fosses communes qui seront découvertes ultérieurement.

l'horreur qui caractérisa les combats alors que les loyalistes entraient dans la ville, balayant tout sur leur passage :

> *On ravageait par le feu les domiciles des roturiers situés le long du rivage, à l'est et à l'ouest de la rivière Inase, d'où s'élevaient, telles les roues d'un chariot, des flammes qui se dispersaient dans une épaisse fumée noire […] Entrant à grands cris sous les ardentes flammes, les soldats du clan Genji [les impérialistes] anéantissaient leurs adversaires en déroute en leur décochant des traits mortels, en les tranchant de leur sabre, en luttant à mains nues avec eux ou en les poignardant […]. Il ne fait aucun doute qu'il en alla de même lors de la bataille du Palais d'Indra quand, punis par le maître du ciel, les Asuras tombèrent sous les épées et hallebardes ! Tel est le triste sort réservé aux pécheurs qui, dans les feux de l'Enfer, sont contraints, sous les fouets de leurs geôliers, de plonger dans le métal en fusion.*

Immolation à Kamakura

Quand ils perçurent l'inéluctabilité de la défaite, les membres du clan Hôjô et leurs plus proches serviteurs décidèrent de mourir en bons samouraïs. Là encore, le *Taiheiki* retranscrit l'horreur de leur départ et, là encore, s'offre à nous le spectacle d'un groupe de samouraïs vaincus qui, dans un élan dramatique, se donnent la mort. Toutefois, cet extrait laisse entrevoir plusieurs différences notables avec le même événement lors de la bataille de Dan no Ura. Dans ce dernier cas, en effet, la décision de se donner la mort par noyade avait été prise en toute dernière minute et, de fait, aucun des samouraïs n'avait eu le loisir de rédiger un poème d'adieu. À Kamakura, en revanche, les Hôjô en déroute disposaient de tout le temps nécessaire pour théâtraliser leur départ et le *Taiheiki* en rend d'ailleurs compte avec force détails. C'est ainsi que, par exemple, nous apprenons comment un certain moine-guerrier du nom de Fuonji Shinnin inscrivit son poème sur le pilier d'un temple à l'aide de son propre sang alors qu'il se faisait seppuku :

Sur la route de Shideyama,
Prenons un instant,
Et évoquons le caractère éphémère
de nos existences.

Un autre moine fit, quant à lui, usage de son vêtement comme support ; voici ce qu'il écrivit :

Sa lame acérée en main,
Il tranche dans le vide,
Et, dans les flammes ardentes,
Trouve une petite brise légère.

Sur ces mots, le moine ordonna à son fils de le décapiter. Éploré, ce dernier s'exécuta puis plongea sa longue lame dans son propre corps. Trois de leurs suivants coururent alors à eux et, à leur tour, s'empalèrent sur ce qui restait de lame, de telle sorte que, comme le précise si éloquemment le *Taiheiki*, ils s'effondrèrent « les têtes alignées tels des poissons sur une brochette ». Avec la propagation des nouvelles annonçant la chute de Kamakura, des femmes également se suicidèrent, voici ce qu'en dit l'ouvrage :

Sans même se soucier des regards masculins, la garde-malade éplorée du nom de Osai courut nus pieds sur ses pas sur cinq ou six cents yards [environ 500 m (NdT)] sans cesse tombant et se relevant […] et quand elle le perdit de vue, Osai se jeta dans un puits profond et mourut.

Il était tout à fait juste que les membres les plus proches de la famille Hôjô commissent les actes de suicide les plus théâtralisés. Ils battirent en retraite jusqu'au temple de Tôshôji, « Le temple de la victoire orientale », un nom plutôt ironique vu les circonstances. C'est en ce lieu, dans l'intimité d'une grotte creusée dans la roche derrière le temple qu'ils se préparèrent. De nos jours, le Tôshôji n'existe plus mais la grotte « hara-kiri » (rebaptisée ainsi par la suite) est toujours présente et, bien que perdue dans une petite forêt située en périphérie du centre-ville, elle attire encore de nombreux pèlerins. Ceux qui ont l'occasion de la visiter savent combien il est rare qu'elle ne soit colorée des multiples offrandes florales laissées par ces pèlerins.

Inquiets que Hôjô Takatoki n'ait pas, de son propre chef, le courage de se faire hara-kiri, plusieurs membres éminents du clan Hôjô décidèrent de prendre l'initiative pour créer un précédent. C'est ainsi que, dans l'enceinte même du temple, un samouraï « s'entailla amplement le corps de la gauche vers la droite et s'effondra en extirpant ses entrailles… ». Un peu plus loin, un autre suicide exemplaire eut lieu qui impliquait un grand-père et son petit-fils. Nagasaki Shin'uemon, un jeune homme tout juste âgé de quinze ans, s'inclina devant son grand-père et déclara : « Assurément, les bouddhas et kamis approuveront cet acte. Le digne descendant est celui qui sait honorer le nom de son père ». Sur ces paroles, en deux coups de taille, il trancha les veines de son vieux grand-père au niveau des avant-bras, puis entailla son propre ventre avant de pousser le vieillard en arrière pour s'effondrer sur son corps.

Ce geste exemplaire, fut le stimulus dont Hôjô Takatoki avait besoin pour passer à son tour à l'action, ce qu'il fit effectivement. Selon

le *Taiheiki*, ce ne serait pas moins de 283 hommes luttant pour le clan Hôjô qui auraient ainsi mis un terme à leur vie terrestre dans le Tôshôji ; un nombre certainement sous-évalué si l'on en croit l'extrait suivant :

> *[O]n alluma un feu dans le hall, d'où ne tardaient pas à s'élever d'ardentes flammes ainsi qu'une sombre fumée qui obscurcissait le ciel. À la vue de cet incendie, certains des guerriers retranchés dans la cour et sur le parvis s'ouvrirent les entrailles avant de se jeter à leur tour dans les flammes. D'autres encore, que des liens filiaux unissaient, s'assénaient de puissants coups de sabre et s'effondraient de concert, en amas familiaux. Semblable au débit d'un grand fleuve était le sang qui coula de leurs veines ce jour-là et pareil à un gigantesque cimetière fut le sol du temple, jonché d'amoncellements de corps sans vie. Bien que ces cadavres fussent réduits en cendres par les flammes, on apprit par la suite que pas moins de huit cent soixante-dix hommes avaient, ce jour-là, mis un terme à leur existence terrestre.*

Avec la propagation de la rumeur, quantité d'autres habitants de Kamakura suivirent les Hôjô dans la mort : « plus de six mille », rapporte le *Taiheiki*. C'est ainsi que, dans un affreux bain de sang aux proportions inédites dans toute l'histoire des samouraïs, la régence Hôjô fut décimée. Bien qu'ils aient su déjouer les tentations colonialistes des Mongols et qu'ils aient dirigé le pays au cours de l'un des siècles les plus paisibles de son histoire, c'est d'une manière outrageusement spectaculaire et inédite qu'ils s'éclipsèrent des hautes sphères de l'état ; une manière qui dépassait, et de loin, les exigences propres à la tradition des samouraïs.

Les fouilles et recherches menées récemment dans des tombes situées dans les environs de Zaimokuza – un quartier du bord de mer où les Hôjô livrèrent leurs ultimes combats – attestent la violence des affrontements. Les archéologues ont alors eu le loisir d'étudier quantité de crânes et autres armes. Les marques de fracture sur les os crâniens témoignent que les victimes étaient pour la plupart nu-tête, ce qui laisse supposer que ces tombes étaient en fait autant de fosses communes destinées à accueillir les corps des simples soldats. Les samouraïs, eux, furent enterrés en d'autres lieux et pendant des siècles une rumeur courut à Kamakura qui voulait que nombre d'entre eux fussent enterrés dans des grottes sur les hauteurs de la ville. La roche est plutôt friable dans les environs et d'ailleurs on ne compte pas moins d'une cinquantaine de sépultures dans les murs du tunnel de Shakado, creusé dans une colline menant dans la partie nord-est de Kamakura vers l'an 1250. C'est en 1965, que les rumeurs se confirmèrent après qu'un glissement de terrain révéla une pierre tombale sur laquelle était gravée la date du 10 juillet 1333, le jour même où la ville tomba aux mains de Nitta Yoshisada.

NITTA YOSHISADA MEURT EN HOMME SEUL

Nous allons maintenant conclure ce chapitre avec l'un des récits les plus singuliers relativement au suicide d'un guerrier samouraï. Ce dernier n'est autre que Nitta Yoshisada, l'illustre vainqueur de Kamakura et, nous allons le voir, son suicide revisite quantité des éléments discutés plus haut. Parfait contre-

Quand Kamakura tomba, les chefs du clan Hôjô se retirèrent et vinrent trouver refuge dans un temple du nom de Tôshôji – un nom plutôt ironique dans ces circonstances quand on sait qu'il signifie « temple de la victoire orientale ». C'est ici, dans l'intimité d'une petite grotte creusée dans la roche juste derrière le temple qu'ils préparèrent leur suicide collectif. De nos jours, le Tôshôji n'existe plus, mais on peut encore visiter la grotte « hara kiri ». Bien que perdue au milieu d'une petite forêt située en marge du centre-ville, cette grotte est encore un pôle d'attraction majeur pour de nombreux pèlerins.

point du suicide collectif qui marqua le déclin des Hôjô, Yoshisada se suicida en solitaire, dans un morne lieu de la Province d'Echizen.

Après la mort de Kusunoki Masashige à la bataille de Minatogawa en 1336, le général Nitta Yoshisada – déjà en fort bonne position – devint le plus fidèle appui de l'empereur Go

Daigo. Deux années plus tard, en 1338, l'équilibre des forces qui avait prévalu entre Ashikaga Takauji et les loyalistes alliés à Go Daigo était désormais compromis, notamment dans les provinces retirées du nord-est, le long de la côte de la mer du Japon. C'est dans ces circonstances que Go Daigo envoya Nitta Yoshisada prendre la forteresse de Fujishima, une simple palissade de bois défendue par des moines soldat (dont Nitta Yoshisada méprisait les talents militaires). Ce devait être son ultime campagne. Sur le chemin de Fujishima, déjà, quelques signes de mauvais augure avaient occupé son esprit : le recul brutal de son cheval qui, foulant deux de ses palefreniers, les avait pratiquement laissés pour morts puis, un peu plus loin, alors que son armée traversait une rivière, le cheval de son porte-étendard s'était effondré, projetant son cavalier dans l'eau et le contraignant à s'accrocher tant bien que mal à la hampe de la bannière du clan Nitta.

Mais plus sérieuse allait être la farouche détermination que les moines de Fujishima allaient lui opposer. Comprenant le rôle de chef qu'il devait occuper s'il voulait que ses hommes aient une chance de percer les lignes de l'ennemi, Nitta Yoshisada conduisit ceux-ci dans les rizières, là où les fantassins adverses, retranchés derrière leurs écrans de bois, leur décochaient des flèches par volées. Ceux de ses suivants qui allaient à cheval tentèrent alors vainement de s'intercaler pour le protéger des traits mortels qui pleuvaient sur eux, mais l'un après l'autre, ils tombèrent et, en dépit des conseils avisés qu'on lui prodiguait, Yoshisada n'en fit qu'à sa tête et galopa en direction des lignes ennemies. Sa pauvre monture reçut alors une flèche de plein fouet puis s'effondra tel un paravent, piégeant la jambe gauche du samouraï sous son flanc. C'est à ce moment qu'une flèche transperça le casque du cavalier pour se loger dans son front. Encore conscient, Yoshisada se suicida ; non pas en commettant le traditionnel hara kiri – il n'en avait guère le temps et sa position ne lui laissait pas le loisir de s'entailler l'abdomen – mais, selon la légende, en se tranchant lui-même la tête. Celle-ci aurait alors roulé dans la rizière, bientôt suivie du reste de son corps, glissant sur le sol. Si le fait de se décapiter soi-même, sans l'aide d'autrui, semble relever de l'exploit, il ne faut pas oublier que, dans le tumulte de la bataille et vu l'acuité légendaire de la lame du sabre des samouraïs, il est tout à fait possible qu'un individu aussi fanatique et exalté que Yoshisada pût effectivement, dans des conditions aussi extrêmes, accomplir ce que rapporte la légende.

Yamamoto Tsunetomo fut à n'en pas douter très impressionné par les circonstances de la mort de Yoshisada. À deux reprises il y fait référence dans le *Hagakure*. Dans l'un des deux passages, il fait d'ailleurs allusion à une étrange croyance à propos du samouraï selon laquelle il aurait continué à lutter bien que décapité :

> *Même s'il se fait soudainement trancher la tête, le samouraï déterminé doit être capable d'accomplir une ultime action ; en attestent les derniers moments de la vie de Nitta Yoshisada. Son esprit eût-il été faible, le samouraï serait tombé à l'instant même où sa tête cédait sous la lame.*

On ne saurait douter que cet événement influença également les hommes de Nitta

Yoshisada ; d'ailleurs, en marque de leur profonde dévotion à son égard, nombre de ses plus illustres samouraïs vinrent aussitôt se faire *junshi* à côté de son corps. Cet acte se distingue toutefois nettement de ce qui se produisit par la suite lorsque,

Parfait contrepoint du suicide collectif qui marqua la fin des Hôjô à Kamakura, Nitta Yoshisada se suicida en solitaire, dans un morne lieu de la Province d'Echizen. Cette estampe moderne dépeint fidèlement son cheval, s'effondrant après avoir été mortellement frappé par une flèche ennemie. Toutefois, contrairement au récit fait par le *Taiheiki*, Yoshisada est ici représenté debout, s'apprêtant à rencontrer ses adversaires. La légende rapporte qu'il se serait lui-même tranché la tête.

quelques jours plus tard, Yoshisuke – le frère de Yoshisada – leva une nouvelle armée pour « mourir à l'endroit même où le grand général avait trouvé la mort ». C'était sans compter sur la réflexion à laquelle la majorité de ses hommes allait pouvoir s'adonner pendant ce laps de temps. À quoi bon participer à cette mission suicide puisque pour une cause d'ores et déjà perdue ? Nombre d'entre eux désertèrent et prononcèrent leurs vœux bouddhiques ou allèrent grossir les rangs de l'ennemi. Ainsi, la propension du samouraï à accomplir l'acte on ne peut plus dramatique par lequel il suivrait son maître dans la mort était-elle inversement proportionnelle au laps de temps qui s'écoulait entre ce qui motivait ledit acte et le moment venu de l'accomplir ; et le sermon de Yamamoto Tsunetomo dans son *Hagakure* – rédigé, rappelons-le, en temps de paix (1716) – ne prévalait pas sans réserves en ces temps amers d'affrontements armés.

九郎判官

CHAPITRE CINQ

Les armes de destruction massive

Cette estampe signée de Kuniyoshi dépeint de manière très dramatique et spectaculaire la mort d'un samouraï. Yamanaka Dankuro, c'est son nom, semble avoir reçu une lance de plein fouet au niveau de l'abdomen. Toutefois, les volutes de fumée semblent vouloir indiquer que la hampe de l'arme blanche qui le transperce vise plutôt à signifier le trajet suivi par le projectile d'une arme à feu.

Dans l'histoire de l'humanité, le samouraï est peut-être l'unique guerrier dont la notoriété soit égalée par celle de son arme traditionnelle. En effet, si les Gurkhas sont connus pour leurs *kukris* et les Vikings pour leurs massives haches, il n'est aucune union entre un guerrier et son arme qui soit aussi célébrée que celle qui lie le samouraï à son sabre. Forgé par des maîtres artisan employant une technique à laquelle leurs homologues européens ne pouvaient pas même rêver, le sabre des samouraïs était assurément la plus efficace des armes, le bien le plus choyé, et, selon les mots du shôgun Tokugawa Ieyasu, rien de moins que l'« âme du samouraï ».

Combien il est alors surprenant de réaliser que dans la dure réalité des combats, les samouraïs ne considéraient jamais leur sabre avec autant de déférence. En effet, tout samouraï se devait de porter son propre sabre au côté, mais dans le feu de l'action, aucun d'entre eux ne s'en remettait exclusivement à cette arme. En outre, il convient de préciser que toutes les lames n'étaient pas de si haute facture que la légende le laisse entendre ; quantité de témoignages font état de lames brisées, ou encore de samouraïs embarrassés au plus haut point sur un champ de bataille parce que, ayant transpercé le corps d'un adversaire, ils ne pouvaient dégager leur lame pour poursuivre le combat. Une anecdote fait même état d'un guerrier dans une situation semblable récitant une prière pour parvenir à libérer son arme du corps adverse ! Dans le *Heike Monogatari*, rares sont les références aux affrontements au cours desquels les antagonistes s'affron-

tent exclusivement au sabre. Le combat au sabre est plutôt décrit comme une étape d'un affrontement qui débute généralement avec un arc, se poursuit avec le sabre, le poignard, puis se termine souvent à mains nues.

Mieux encore, au cours des années de genèse de la tradition samouraï, l'arme par excellence du guerrier n'était autre que l'arc ; et d'ailleurs, dans les plus anciennes chroniques de guerre et autres poèmes épiques, les toutes premières références relatives au métier du samouraï ne font aucune allusion au sabre. Au lieu de cela, avec récurrence, apparaît l'expression « voie du cheval et de l'arc ». Les tout premiers samouraïs étaient donc des archers montés et c'était à l'aune de la précision de leurs tirs à dos de cheval que l'on jaugeait leur niveau technique. Cette pratique, constamment répétée donna naissance à l'art martial pittoresque nommé *yabusame*, dans lequel des cavaliers, évoluant à bride abattue, tentent d'atteindre des cibles de bois avec leurs flèches. Le *yabusame* fait désormais partie intégrante du folklore nippon et nombre de festivals mettent en scène des cavaliers perpétuant la tradition.

Des sources historiques attestent par ailleurs la redoutable efficacité des flèches décochées par les archers équipés du long arc caractéristique des guerriers japonais. Ainsi, une frappe directe entre les yeux – lorsque la flèche venait se loger entre la visière du casque et le masque facial – était aussitôt fatale. Il était plus fréquent toutefois, étant donné l'incroyable efficacité protectrice de l'armure, que le samouraï touché tombât après avoir reçu plusieurs traits, et l'iconographie récurrente sur les estampes représentant un samouraï à l'agonie, criblé de flèches, et rampant à terre tel un porc-épic, n'est en fait pas si éloignée de la réalité. Par exemple, une anecdote de la guerre de Nanbochukô rapporte que, pour terrasser un certain Imagawa Yorikuni, ses adversaires durent planter pas moins de vingt flèches dans son corps. C'était seulement lorsqu'il avait épuisé le contenu de son carquois que l'archer monté sortait sa lame du fourreau et s'apprêtait à croiser le fer.

D'autre part, au fil des siècles, cette image d'Epinal du samouraï en qualité – presque exclusive – d'escrimeur individuel allait à nouveau être mise à mal. En effet, comme les effectifs militaires allaient croissant, les daimyos devaient veiller à équiper leurs *ashigaru* des armes les plus efficaces à portée de leur bourse. Or, on le sait, la quantité se satisfait souvent au détriment de la qualité. Un daimyo aurait même, à ce propos, déclaré que si le pesant d'or de mille lances valait celui d'un sabre d'une exceptionnelle qualité, le samouraï devrait plutôt charger celles-là dans son panier plutôt que celui-ci. Véritable entorse à l'image populaire des fameuses élites archères montées, l'arsenal des *ashigaru* était non seulement composé de lances, mais aussi d'arcs. Toutefois, lances, sabres et arcs ne sont aucunement responsables de la petite révolution militaire qui devait, au cours de l'ère des « Royaumes Combattants » transformer à jamais la manière dont les samouraïs allaient mener bataille. C'est bel et bien à l'introduction des armes à feu que l'on peut imputer cette radicale transformation.

En 1510 furent introduites les premières armes à feu dans l'archipel. En provenance de Chine, elles consistaient en un court tube en fer fixé à une longue hampe de bois. Le canon

était plus large au niveau du chien et la gueule, légèrement conique, s'ouvrait sur un orifice oblong. Sur des documents représentant des modèles européens similaires on peut voir le militaire maintenir fermement l'arme sous le bras gauche tandis que, de la main droite, il manipule la mèche allumée. On sait que si ce type d'arme fut employé au moins jusqu'en 1548, lors de la bataille d'Uedahara, il ne fut jamais diffusé à grande échelle dans le pays et ne tarda pas être éclipsé par un modèle bien plus sophistiqué : l'arquebuse. Celle-ci, originaire du Portugal, fut introduite en 1543 ; au départ simple objet aux connotations exotiques apporté, à leur insu, par de malheureux marins portugais échoués sur l'île nippone de Tanegashima, l'arme n'allait pas tarder à susciter l'intérêt des propriétaires des lieux, les Shimazu de Satsuma, l'une des familles les plus belliqueuses du pays. Ainsi, lorsque les Portugais proposèrent une démonstration de leurs nouvelles armes, le seigneur local perçut aussitôt l'aubaine et ses plus talentueux forgerons ne tardèrent pas à devenir de véritables maîtres armuriers. Bien que Mendès Pinto, le célèbre explorateur portugais – fortement enclin à l'exagération – portât ce nombre à 600, ce sont tout au moins, selon les estimations les plus timorées, dix arquebuses qui allaient être confectionnées dans le fief Satsuma l'année suivante. Si l'on ne peut apporter tout notre crédit au nombre avancé par Pinto, on sait cependant qu'il exagère à peine lorsqu'il avance que l'enthousiasme avec lequel les Japonais rencontrèrent ces nouvelles armes s'explique par « leur naturelle addiction pour la chose militaire ; aucune autre nation n'ayant, à notre connaissance, un goût aussi prononcé pour la guerre ».

L'arquebuse était un simple mousquet que l'on chargeait par le canon. Pour faire feu, il suffisait d'accrocher la mèche rougeoyante entre les mâchoires du chien. Une pression sur la gâchette faisait alors s'abattre le chien et entraînait du même coup la mèche sur la poudre d'amorce. Des répliques similaires de cette arme – qui révolutionnait déjà la manière dont on faisait la guerre en Occident – avaient permis au général espagnol Gonzalo de Cordoba d'emporter la victoire en 1503 face à une armée de cavaliers français équipés de lourdes et épaisses armures qui avaient pour habitude de décimer leurs adversaires en menant une puissante charge frontale. À Cérignole, Gonzalo avait le loisir de choisir la position à partir de laquelle il allait pouvoir accueillir son ennemi. Il opta pour une stratégie défensive et, après avoir creusé un fossé qu'il renforça de clôtures de bois, aligna sur quatre rangs quelque 2 000 arquebusiers. Au Japon, il fallut attendre 1575 et la bataille de Nagashino pour assister à ce type d'affrontement. À Nagashino, ce sont les Takeda qui jouèrent le rôle que les Français avaient joué à Cérignole, et qui furent également décimés au moment de la charge sous les salves des arquebusiers.

Après Nagashino, le recours à une utilisation massive des arquebuses devint une pratique récurrente en stratégie militaire. Les historiens s'accordent toutefois à penser que l'utilisation des canons et autres pièces d'artillerie lourde par les samouraïs est très limitée avant l'ultime campagne majeure de l'ère des « Royaumes Combattants » menée à Osaka en 1614 et 1615. Rappelons toutefois – on l'oublie souvent – que les bombardements massifs qui eurent l'efficacité que l'on sait pendant cette

On jugeait la valeur des premiers samouraïs, des archers montés, à leur capacité à atteindre leur cible de leurs flèches à dos de cheval. Cette technique, à laquelle ils s'entraînaient abondamment, donna naissance à l'art martial pittoresque *yabusame* dans lequel des archers montés sur un cheval lancé à pleine allure, tentent de transpercer une cible de bois de leurs flèches. Le *yabusame* fait encore partie, de nos jours, des attractions folkloriques de nombreux festivals japonais.

campagne, furent en réalité précédés de plusieurs assauts du même type au cours du demi-siècle précédent. Cette occultation de l'histoire s'explique par le fait que l'utilisation de l'artillerie lourde était alors confinée à des conflits de voisinage opposant des seigneurs locaux sur l'île de Kyûshû. C'est la raison pour laquelle nous allons maintenant explorer plus avant les tenants et les aboutissants de ces querelles.

LES SHIMAZU DE SATSUMA

Nous avons vu plus que les arquebuses débarquèrent au Japon via les territoires des Shimazu de Satsuma. Grands rescapés de la caste des guerriers, les Satsuma avaient élu domicile à la pointe méridionale des îles principales de l'archipel, jouissant de fait,

d'une certaine indépendance vis-à-vis du gouvernement central ; une indépendance au nom de laquelle, des siècles durant, ils n'hésitèrent pas à prendre les armes. Au cours du XVIe siècle, leur fief s'agrandit vers le nord jusqu'à ce que, à leur apogée, ils soumissent pratiquement toute l'île de Kyûshû. Sur le point d'assujettir leurs grands rivaux, les Otomo, ils furent châtiés par le grand unificateur du japon, celui-là même qui allait causer leur ruine : Toyotomi Hideyoshi. Deux armées massives envahirent Kyûshû en 1587 et repoussèrent les Shimazu jusque sur leurs terres de Satsuma. Ils ne durent qu'au caractère conciliant de la politique menée par Hideyoshi de pouvoir conserver leurs terres ancestrales (c'est ce qui explique que les daimyos Satsuma se succédèrent à la tête de ce fief jusqu'à l'avènement de la restauration Meiji).

C'est Tadahisa – un fils illégitime de Minamoto Yoritomo – qui ouvrit les quelque huit siècles au cours desquels ce territoire situé à l'extrême Sud de Kyûshû allait être placé sous le joug Shimazu. La mère de Tadahisa, chassée de Kamakura par l'épouse de Yoritomo, mit ce dernier au monde et l'éleva pour qu'il servît son père à la guerre. Probablement conscient de l'amertume de son épouse à l'endroit de ce fils illégitime, Yoritomo plaça ce dernier à la tête de Satsuma, le fief le plus distant de la cité de Kamakura. Tadahisa élut domicile à Kagoshima et sa famille y prospéra. C'est toujours depuis cette même cité que, quatre siècles plus tard, le quinzième daimyo Shimazu, Takahisa (1514 – 1571), dirigeait le fief. La distance physique qui séparait effectivement cette contrée des pôles de décision politique du pays explique que les Shimazu aient été maintenus à l'écart sur le plan politique pendant tant d'années, en tout cas jusqu'à ce jour décisif de 1543 où un navire transportant des Portugais vint s'échouer sur les rives de Tanegashima. De ce jour, la Province de Satsuma cessa d'être la sombre arrière chambre qu'elle avait toujours été pour devenir la principale ouverture du pays vers l'Occident et, quelques années plus tard, en 1549, le daimyo Shimazu Takahisa devait entrer dans les livres d'histoire en tant que pionnier de l'utilisation des armes à feu sur le champ de bataille au Pays du Soleil Levant. Cette même année, il reçut le célèbre évangéliste St François Xavier lors de la première visite de celui-ci au Japon. C'est donc par le fief des Shimazu que deux grandes innovations sont entrées dans le pays : les armes à feu d'une part, et le christianisme d'autre part. Précisons que si Takahisa adopta la première sans tarder, jamais il ne céda aux attraits de la seconde, quels que fussent les bénéfices qu'il aurait pu en tirer.

À sa mort, Shimazu Takahisa légua à la postérité, non pas un, mais quatre fils dont les exploits militaires devaient faire le jour et la nuit dans la politique du Japon méridional pendant le demi-siècle à venir. Yoshihisa (1533 – 1611), l'aîné, bénéficia des fidèles services de ses trois frères. Yoshihiro (1535 – 1619), quant à lui, livra combat contre les Otomo et soutint le plus gros de l'invasion de Kyûshû par Toyotomi Hideyoshi en 1587. C'est lui également qui commanda le contingent Satsuma au cours de la guerre de Corée. Le troisième fils, Toshihisa (1537 – 1592), de fragile constitution, mourut avant de pouvoir servir dans cette fatale expédition. Iehisa enfin, le cadet (1547 – 1587), fut assassiné alors que les troupes de Hideyoshi avançaient sur Kyûshû.

À sa mort en 1571, le daimyo de Satsuma, Shimazu Takahisa légua à la postérité, non pas un, mais quatre fils, ceux-là mêmes dont les exploits militaires devaient faire le jour et la nuit dans la politique du Japon méridional pendant le demi-siècle à venir. C'est l'aîné de ces quatre fils, Yoshihisa (1533 – 1611) qui est ici représenté.

Jouissant des bénéfices d'une grande et fidèle armée, les Shimazu furent en mesure de conduire leurs déplacements d'une manière qui eut pu faire pâlir d'envie nombre d'autres daimyos. Leur stratagème favori consistait à déployer une force dont la fonction était d'appâter l'ennemi. Soudainement, quand ce dernier mordait à l'hameçon, cette force simulait une retraite et encourageait ainsi la poursuite. C'est à ce moment que, en embuscade sur les flancs, d'autres unités de Shimazu lançaient l'assaut ; le corps principal de l'armée restant, quant à lui, en retrait. À huit reprises entre 1527 et 1600 les Shimazu eurent recours à cette ruse et toutes se soldèrent par l'échec de l'adversaire, à l'exception de la dernière à la bataille de Sekigahara en 1600. Dans cette bataille en effet, les Shimazu n'étaient plus qu'une simple armée rangée aux côtés d'un clan handicapé par la défection tardive d'un allié. Dans tous les autres cas toutefois

cette ruse leur assura immanquablement la victoire, même lors de la bataille de Kizakihara en 1573 contre les Ito et celle d'Okita-Nawate en 1584 contre les Ryûzôji. Dans les deux cas pourtant les circonstances leur étaient, au départ, bien peu favorables, puisque luttant à un contre dix.

LES OTOMO DE BUNGO

Le clan des Otomo faisait partie des quelques grandes familles qui, avec les Shimazu se partageaient l'île de Kyûshû. Bien que de souche Fujiwara, on s'accorde traditionnellement à créditer le fondateur de la lignée d'une origine commune avec son contemporain de la famille Shimazu. Une fois encore, le descendant illégitime combattit avec loyauté en faveur des Minamoto et fut

Shimazu Yoshihiro (1535 – 1619) était peut-être le plus original des quatre frères Shimazu. Il combattit contre les Otomo et soutint le plus gros de l'invasion de Kyûshû par Toyotomi Hideyoshi en 1587. C'est sous ses ordres également que fut placé le contingent Satsuma au cours de la guerre de Corée. Cette belle statue équestre est aujourd'hui visible sur le parvis de la gare d'Ijuin, près de Kagoshima.

récompensé par l'octroi de terres aussi distantes que possible de l'épouse de Yoritomo. Les Otomo s'installèrent dans la province de Bungo, dans la partie nord orientale de Kyûshû. Quand les Européens échouèrent à Tanegashima, c'était Otomo Yoshinori qui était à la tête du clan du même nom et la nouvelle selon laquelle ils avaient apporté avec eux d'étranges armes ne tarda pas à parvenir à ses oreilles. Comme il ne voulait pas être totalement éclipsé par les Shimazu, il convia les visiteurs portugais

Otomo Sôrin Yoshishige (1530 – 1587) adopta la culture, les armes et – finalement – la religion européennes avec un enthousiasme inédit parmi ses contemporains. Sa conversion au christianisme contraste nettement avec l'attitude caractéristique des Shimazu et fit de lui le favori des Jésuites. Cette statue de lui se trouve aux abords de la gare d'Oita.

dans son château, à Funai (rebaptisée Oita de nos jours) afin qu'ils fissent une démonstration plus approfondie du maniement de cette nouvelle arme. Yoshinori fut impressionné au plus haut point, mais cela ne lui permit pas de se soustraire à son rendez-vous avec le destin lorsque, en 1550, il fut assassiné par l'un de ses propres serviteurs.

C'est son fils, Yoshishige (1530 – 1587), qui succéda à Yoshinori à la tête du clan Otomo. Yoshishige accepta de commercer avec les Européens et adopta leur culture, leurs armes et – finalement – leur religion, avec un enthousiasme inédit parmi ses contemporains. Sa conversion au christianisme contraste nettement avec l'attitude caractéristique des Shimazu et fit de lui le favori des Jésuites ; d'ailleurs, comme son nom est récurrent dans les rapports rédigés par ces derniers, nous disposons d'une grande quantité d'informations sur la vie à la cour des Otomo. Par exemple, le récit d'un festin organisé par Otomo Yoshishige en 1556 à l'occasion de la visite de commerçants européens constitue peut-être la toute première référence dans la littérature européenne à l'utilisation de baguettes pour se nourrir : « […] tous les habitants de ce pays ont effectivement pour coutume de se nourrir à l'aide de deux petites baguettes tant ils trouvent répugnant de porter la nourriture à la bouche avec les doigts ».

En 1562, Yoshishige céda la charge d'administrer le château de Funai à son fils et alla s'installer dans le château d'Usuki. C'est à compter de ce jour qu'il se rasa le crâne et entra en religion pour devenir moine bouddhiste ; pour l'occasion il fut rebaptisé Sôrin, et c'est d'ailleurs sous le nom de Otomo Sôrin que ce futur daimyo chrétien est entré dans l'histoire. Fort d'un ego et d'un arsenal militaire constamment renforcés par ses connexions avec les Européens, Sôrin commença à mener une politique expansionniste, engloutissant ces menus fretins qu'étaient les provinces avoisinantes jusqu'à ce que les limites de son territoire viennent se frotter avec celles, d'ampleur égale, des puissants Shimazu de Satsuma. C'est ainsi que, en 1578 – l'année où Otomo Sôrin accepta finalement le baptême chrétien – les deux camps se rencontrèrent sur le champ de bataille.

LES OTOMO ET L'INTRODUCTION DU CANON

Si on associe généralement le clan Shimazu à l'introduction des armes à feu sur l'archipel nippon, c'est faire justice aux Otomo – chose trop souvent oubliée – que de les créditer du développement de l'utilisation du canon sur le champ de bataille. Notons toutefois que les Otomo manièrent le canon dans des conditions plutôt étranges la première fois : les pièces d'artillerie étaient embarquées à bord de navires portugais ! Au cours de la bataille en question – qui eut lieu en 1561 – les Otomo menèrent une offensive sur la place forte de Moji, haut lieu stratégique tenu par le clan Môri, qui surplombait tout le détroit de Shimonoseki entre Honshu et Kyûshû et qui avait, au cours des quatre années précédentes, changé de mains à maintes reprises. En 1561, plusieurs vaisseaux portugais avaient jeté l'ancre à Funai, non loin de là. Comme les Portugais avaient su tirer parti de leurs relations commerciales privilégiées avec Otomo Sôrin, ils devaient maintenant, chose totalement inédite dans l'histoire nippone, accéder à la requête de

ce dernier en lui prêtant main-forte en bombardant le château de Moji depuis la mer.

Pour les Européens, accepter, c'était prendre le risque de mettre en péril les fragiles relations qu'ils avaient œuvré à nouer avec le Japon tout entier, et une attitude aussi partisane dans un conflit de voisinage pouvait mettre en danger les marchands et missionnaires installés en d'autres lieux sur l'archipel. Il était également particulièrement risqué d'être vu attaquant les Môri ; leur cité, Yamaguchi, n'était-elle pas un autre centre névralgique de la chrétienté en terre japonaise ? En dépit de ces prises de risques, les Portugais acceptèrent et trois navires ne tardaient pas à remonter le détroit de Shimonoseki vers le nord pour faire face aux défenseurs du château de Moji.

D'un tonnage de cinq à six cents tonnes, chaque vaisseau ne comptait pas moins de 300 membres d'équipage à son bord et embarquait 17 ou 18 canons orientés vers la place forte, quelques centaines de mètres en surplomb. Jamais auparavant les troupes japonaises n'avaient été exposées à la puissance de feu des navires européens et les conséquences furent dramatiques pour la garnison de Moji. Les palissades de bois et de bambou se fracassaient sous la pluie de boulets de canon. Les pertes et dommages furent considérables et la garnison aurait sans doute été instantanément défaite si les navigateurs européens – ne pensant pas, au départ, prendre une part active à un affrontement militaire – avaient embarqué à leur bord plus de munitions qu'il n'en fallait pour simplement se défendre. Dans l'incapacité de nourrir les feux de leur artillerie, les navires alliés de Sôrin ne tardèrent pas à faire demi-tour pour regagner le port de Funai.

Bien qu'insuffisante dans la durée pour porter le coup de grâce aux Môri, l'offensive portugaise avait toutefois eu pour heureuse conséquence de maintenir la garnison occupée pendant que les troupes Otomo cernaient le promontoire au sommet duquel trônait la place forte. Mais quand les navires étrangers se retirèrent, les chefs du clan Môri comprirent que le détroit échappait totalement à leur contrôle et ils décidèrent de renforcer la garnison par voie maritime. C'est ainsi que, à la manière d'une équipée suicide, des embarcations Môri parvinrent, à coups de rames, à gagner la terre ferme. Les troupes fraîchement débarquées percèrent alors les rangs Otomo et vinrent aussitôt prêter main-forte à la garnison assiégée. Comprenant que les navires portugais ne reviendraient pas lui prêter assistance, Otomo Sôrin décida de tenter le tout pour le tout en lançant un assaut désespéré sur Moji ; assaut qui resta vain et qui laissa le clan Môri maître du château. Cet échec devait avoir des conséquences à long terme pour les Otomo qui, bientôt, devraient se mesurer au clan Shimazu.

Nous ne savons pas avec certitude de quel type étaient les canons embarqués sur les navires portugais lors de la bataille de Moji, mais nous savons que, la fois suivante, les Otomo employèrent de lourds canons de bronze pivotants à culasse. C'est parce que les tourillons pivotaient verticalement dans un bras articulé, lui-même installé de façon à pouvoir pivoter sur un plan horizontal, que l'on peut dire que ces canons étaient « pivotants ». Par ailleurs, la culasse, que nous associons à tort à une innovation récente, est en fait une technique employée de longue date dans l'artillerie

européenne. Ainsi, au lieu d'être bourrés par la gueule du canon, le boulet, la poudre et la bourre étaient en fait introduits par la culasse dans une chambre solide en forme de chope à poignée. Préalablement au tir, on insérait un taquet de bois derrière pour comprimer le tout autant que raisonnablement possible. Les canons à culasse firent leur apparition en Europe dès 1370. Ils étaient plus adaptés pour l'artillerie de petite taille. Leur popularité en combat naval s'explique par des considérations pratiques : nul besoin pour les recharger de les tirer à l'intérieur pour les écouvillonner avant de les repousser pour passer le canon dans l'orifice prévu à cet effet. Leur principal inconvénient toutefois était la déperdition fréquente d'énergie explosive autour de la chambre ; une lacune compensée par un taux de mise à feu relativement élevé comparativement aux autres types de canons puisque plusieurs charges pouvaient être préparées à l'avance.

C'est la Chine qui, la première en Asie orientale, fit l'acquisition de canons à culasse. Les Chinois baptisèrent d'ailleurs ces armes des *folang zhi*, des « canons francs ». Était « Franc » tout habitant des terres occidentales. Si l'on crut longtemps que le premier *folang zhi* avait été introduit en Chine suite au naufrage d'un navire portugais en 1523, on pense désormais que la transmission eut lieu quelque temps auparavant. On apprend par une description faite de l'un des tout premiers *folang zhi* que celui-ci pesait environ 200 *catties* (soit 118 kg). Ses chambres pesaient 30 *catties* chacune (soit 18 kg) et projetaient un petit boulet de plomb de 280 grammes.

TRAGÉDIE AU MIMIGAWA

C'est sous l'appellation *furangi* que, environ cinquante ans plus tard, le canon à culasse fit son apparition sur l'archipel nippon. Bien que la source ne soit pas parfaitement fiable, il se peut que Otomo Sôrin en ait été le premier récipiendaire en l'an 1551. Nous pouvons toutefois avancer avec certitude que ces canons furent employés lors de la défense du château Otomo de Tachibana dans la province de Chikuzen en 1569. Mais c'est leur utilisation par Otomo Sôrin en 1578 qui a laissé le plus de traces sur le plan historiographique. À cette époque, les Shimazu sortaient d'une campagne de plusieurs années contre le clan voisin des Otomo, les Ito basés à Hyuga. En 1576, Ito Yoshisuke avait finalement capitulé et était venu chercher refuge auprès de son voisin Otomo Sôrin. Les limites du territoire Shimazu flirtaient alors dangereusement avec celles du territoire Otomo, une tendance qui devait se confirmer lorsque l'ultime « daimyo tampon », du clan Tsuchimochi au nord de la province de Hyuga, trahit les Otomo et s'en alla grossir les rangs des Shimazu.

Le 12 août 1578, les Otomo entreprirent un déplacement vers le sud pour défier les Shimazu. Otomo Sôrin, à la tête de 35 000 hommes, avança sur la terre convoitée des deux camps. En peu de temps, il avala le clan rebelle des Tsuchimochi dans leur forteresse d'Agata. Pour les Shimazu, le signal était on ne peut plus clair quant au caractère belliqueux du camp adverse et révélait son potentiel militaire. L'armée Otomo, qui grossissait en avançant, ne tarda pas à atteindre un effectif de 50 000 hommes et à dépasser le Mimigawa en plein territoire Shimazu. Or, sur un plateau

PAGE SUIVANTE Sur cette estampe, on peut voir une armée de samouraïs sortant de l'enceinte d'un château. Le pont consiste en une solide passerelle enjambant un monticule de terre, semblable au tertre sur lequel est bâti le château.

rocheux situé à 16 km au sud, se dressait le château de Takajô tenu par une garnison de 500 hommes à la tête desquels était placé Yamada Arinobu, fidèle serviteur d'un certain Shimazu Yoshihisa. Le 20 octobre, les Otomo installèrent leur campement sur les hauteurs, à l'est du château et y disposèrent leur artillerie – deux canons à culasse fournis par les Portugais. À n'en pas douter, Sôrin avait en mémoire les conséquences dévastatrices du bombardement du château de Moji et, jouissant de relations privilégiées avec les Chrétiens, il avait désormais le loisir de tester ces mêmes armes depuis la terre cette fois-ci. Pour l'occasion, les canons furent rebaptisés *kunikuzushi* (« les Destructeurs de Provinces »). Quand le bombardement de Takajô débuta, les Otomo étaient persuadés que le siège serait de courte durée.

En face, les samouraïs de la garnison Shimazu étaient désespérément surpassés en effectifs et encaissaient les tirs destructeurs de ces armes nouvelles. En tant que vrais samouraïs, ils étaient évidemment prêts à mourir au combat, mais deux événements miraculeux allaient changer le cours des choses et leur redonner goût à l'espoir. Souffrant d'une pénurie d'eau consécutive au détournement – par les Otomo – d'un ruisseau jouxtant le château ils eurent, un jour, l'heureuse surprise de découvrir une nouvelle source dans l'enceinte même de la place forte puis, quelque temps plus tard, furent témoins de la soudaine arrivée de Iehisa, le cadet des frères Shimazu, à la tête de renforts. Ceux-ci furent bientôt suivis de Shimazu Yoshihisa. C'étaient désormais quelque 30 000 hommes qui se préparaient à affronter les 50 000 hommes alignés par le clan adverse. La veille de la bataille, Yoshihisa fit un rêve à la suite duquel il composa le poème suivant :

Semblable aux feuilles d'érable à l'automne
Est l'armée défaite de l'adversaire
Flottant au gré des flots
Du ruisseau du Takuta

Considérée comme de bon augure, cette vision onirique fut évidemment diffusée dans les rangs Shimazu.

高梨摂津守
長尾越前守
甘粕近江
高梨五郎
黒川野殿守
上々金藤五郎
柏崎日向守
山形源
應需
一陽齋豊國筆

Dès l'aube, fidèles à la tactique qui avait fait leur gloire, ils envoyèrent leur avant-garde sur l'ennemi cependant que le gros de l'armée restait en retrait, à l'abri des regards. C'était Shimazu Yoshihiro qui dirigeait l'offensive centrale destinée à leurrer l'adversaire et ses proches parents, Shimazu Tadahira et Shimazu Tadamune, attendaient patiemment sur les flancs pour lancer l'assaut à leur tour. Shimazu Yoshihisa, quant à lui, restait en retrait avec ses hommes sur les hauteurs d'une colline où il avait installé son quartier général, prêt à intervenir à son tour. Une fois encore, la stratégie de la retraite feinte fonctionna à merveille : les Otomo attaquèrent par le centre ; les Shimazu ne leur opposèrent pas de résistance et, au lieu de ça, firent volte-face pour se laisser poursuivre au-delà du fleuve Mimigawa. C'est à ce moment que les hommes dissimulés sur les flancs passèrent à l'action, bientôt suivis des troupes de Shimazu Iehisa et Yamada Arinobu qui sortirent du château pour prendre les Otomo de revers. Ces derniers étaient tombés dans un guet-apens. Les conséquences furent désastreuses pour Otomo Sôrin : les corps de trois de ses généraux jonchaient les berges du fleuve aux côtés de ceux de milliers de samouraïs et autres *ashigaru* qui avaient porté son étendard. En outre, deux grands étangs s'étiraient près du fleuve Mimigawa à la surface desquels flottaient, par milliers là encore, les cadavres et bannières aux couleurs de son clan. Cette vision d'horreur – qui n'était pas sans rappeler les feuilles d'érable qui, à l'automne, flottent à la surface de l'eau – confirmait la justesse du présage onirique que Shimazu Yoshihisa avait traduit en termes lyriques.

LES CANONS À SHIMABARA

Lorsque, après leur victoire, les Shimazu écumèrent le champ de bataille de Mimigawa, ils trouvèrent certainement deux canons nommés *kunikuzushi* et, étonnamment, ils ne semblent pas les avoir emportés comme trophées car, lors de leur rencontre suivante, en 1586 à Usuki, l'un d'entre eux – ou un modèle semblable – fut une nouvelle fois employé à leurs dépens. Plus surprenant encore, cette nouvelle utilisation du canon semble avoir eu un effet des plus délétères sur le moral des troupes. Bien qu'ils semblent avoir choisi de ne pas adopter l'arme, les Shimazu savaient cette fois-ci l'étendue de son potentiel de destruction.

N'avaient-ils pas, deux ans plus tôt (1584), été témoins directs dudit potentiel lorsqu'ils avaient aidé le clan Arima à remporter la victoire lors de la bataille d'Okita-Nawate. Shimazu Yoshihisa avait alors envoyé une force de 3 000 hommes sous les ordres de Iehisa pour qu'ils rejoignent, via la baie du même nom, la péninsule de Shimabara. Mordant à l'hameçon, Ryûzôji Takanobu marcha sur Shimabara, plus au sud, à la tête d'une armée de 50 000 hommes et, en mars 1584, les deux camps se rencontrèrent à un kilomètre et demi au nord de Shimabara au cours d'une terrible bataille.

Les Shimazu et Arima fermèrent l'accès à Shimabara en érigeant une barrière de broussailles qui s'étendait jusqu'à la mer. Seule une porte de bois, solide bien que rapidement montée, ouvrait l'accès sur la route consacrée. De surcroît, les marécages avoisinants étaient une pierre d'achoppement supplémentaire pour les adversaires des Shimazu. Ces derniers souhaitaient, une nouvelle fois, faire usage de leur ruse habituelle, véritable marque de

fabrique désormais. Ainsi, la force centrale, conduite par Shimazu Iehisa devait battre une retraite contrôlée pour appâter l'ennemi et le mettre à portée de la force Shimazu dissimulée côté intérieur, dans la forêt. Les Arima, quant à eux, étaient embarqués par groupes de trois hommes sur quelque 13 bateaux alignés. Munis d'arquebuses à gros calibre et de deux canons (très certainement des canons pivotants à culasse du type de ceux prisés des Otomo), ils avaient pour rôle de fournir un soutien latéral et, depuis leur position à quelques encablures du littoral, firent feu sur les Ryûzôji. Les bombardements incessants furent décrits par le frère jésuite Luis Frois (présent sur les lieux du fait de ses liens avec le daimyo chrétien Arima Harunobu). Voici ce qu'il écrit :

> *Le rythme qu'ils soutenaient était effroyable. Avant toute chose, ils s'agenouillèrent pieusement en élevant les mains au ciel et commencèrent à réciter « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié… ». Telle était la première phase de la stratégie. Avec hâte, ils firent alors volte-face pour charger les pièces d'artillerie et tirèrent dans un tel fracas qu'un seul coup suffisait à emplir le ciel des membres des soldats ennemis. Une fois encore, ils s'agenouillèrent, récitèrent les prières de l'oraison dominicale et infligèrent de lourdes pertes à un ennemi velléitaire.*

En dépit du nombre élevé des victimes tombant sous les feux de l'artillerie des Arima, Ryûzôji en était venu à la conclusion que la force déployée au centre par les Shimazu était suffisamment petite pour qu'il la défît sans problème. Brandissant bien haut son éventail de guerre et poussant force cris sauvages, il lança l'assaut le long de la route de Shimabara, vers les portes de bois. C'est à ce moment que Shimazu Iehisa ouvrit grand les portes et libéra les samouraïs Satsuma. Ceux-ci fondirent sur l'ennemi, traversant trois rangées successives de soldats Ryûzôji pour frapper au cœur. La garde rapprochée de Takanobu ne fut en mesure de protéger ce dernier qui ne tarda pas à tomber sous les coups.

LE SIÈGE D'USUKI

Avec la mort de Ryûzôki Takanobu, il ne semblait plus y avoir sur Kyûshû, qu'un unique daimyo capable de contrarier l'hégémonie apparemment sans limites des Shimazu. Aussi, dès 1587, leur attention se concentra-t-elle une nouvelle fois sur les Otomo. L'offensive fut lancée sur le quartier général d'Otomo Sôrin dans le château d'Usuki (province de Bungo). La place forte d'Usuki était en fait bâtie sur une île et, au lieu des murs de pierres inclinés que l'on associe habituellement aux fortifications japonaises, Usuki reposait sur un puissant bloc rocheux à quelques dizaines de mètres du littoral. En guise de murs, la place forte possédait des falaises abruptes et son unique lien avec la terre était la plage de sable en contrebas qui se découvrait à marée basse. De nos jours, la pression urbaine et l'envasement de la rivière font que les ruines du château ne reposent plus que sur un plateau absorbé par la ville.

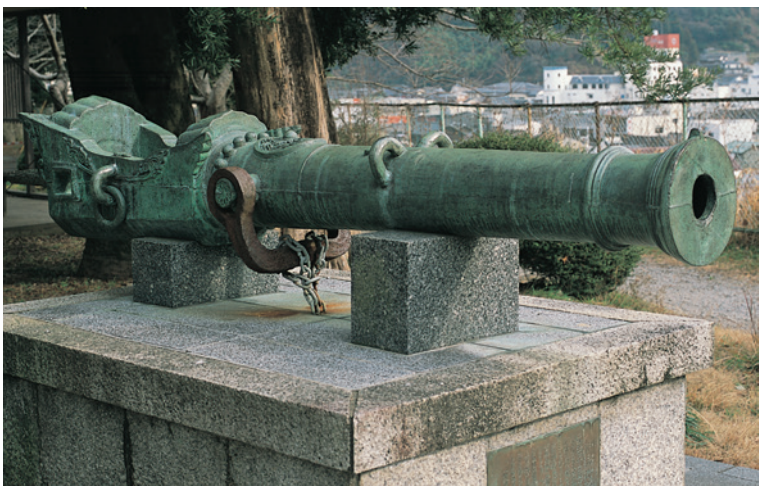
Trois des frères Shimazu – Yoshihisa, Yoshihiro et Iehisa – participèrent aux opérations militaires menées contre Usuki. Leur avant-garde progressa jusqu'à la limite imposée par la forêt avoisinante. Ainsi, ils purent soustraire

les ultimes mouvements de leur armée de la vue des défenseurs du château. Ces derniers, quant à eux, plaçaient beaucoup d'espoir dans leur canon à culasse portugais – le fameux *kunikuzushi* – qui, pour la première fois, allait être employé pour défendre une forteresse. Le canon fut placé sur une estrade de pierre, à côté de l'accès principal du château, afin de couvrir le petit bras de mer et, au-delà, l'étendue de terre aride. Les sources historiques nous apprennent que la pièce d'artillerie était manipulée par un samouraï nommé Takemiya Musashi-no-kami qui décida de faire feu sur les positions supposées des Shimazu dans les bois. Il commença par verser un *kanme* (3,8 kg) de poudre dans la culasse amovible puis, outre le boulet de plomb, inséra de petites balles. Il ouvrit le feu sur le bosquet de saules qui servait d'abri aux troupes du clan Shimazu. Bientôt, sous les éclats de branches gisaient quantité de samouraïs Satsuma blessés et morts. Cette surprenante tournure déstabilisa les Shimazu mais ne suffit pas pourtant à les dissuader de lancer une offensive. Celle-ci fut décimée sous les tirs ennemis, et on peut supposer que le canon fut utilisé à maintes reprises, car elle fut un véritable fiasco aboutissant à la retraite complète des Shimazu.

Remarquons dans ce récit que ces derniers n'avaient emporté avec eux aucune pièce d'artillerie semblable qui leur permît d'effondrer les fortifications d'Usuki. Les sièges impliquant l'utilisation d'artillerie lourde sont d'ailleurs presque totalement absents de la scène militaire nippone avant la tristement célèbre bataille d'Osaka en 1614. Dans ce domaine, le Japon tenait le rôle de mouton noir car les tactiques de siège avaient considérablement évolué dans toute la partie orientale de l'Asie continentale ; et, pour mettre à bas les enceintes des cités fortifiées, on avait tour à tour opté pour l'arbalète de siège, les trébuchets tractés puis – l'évolution technologique aidant – les canons. Au Japon, les cités fortifiées ne faisaient pas partie des constructions militaires traditionnelles, et les assiégeurs étant le plus souvent confrontés à des places fortes en bois érigées sur des promontoires naturels, employaient des ustensiles à visée incendiaire comme des flèches et autres projectiles antipersonnel enflammés.

C'est au cours du siège d'Osaka en 1614 que les canons pivotants à culasse furent employés pour la dernière fois. Leur présence même au sein du château d'Osaka permit d'illustrer à quel point Toyotomi Hideyoshi était affaibli comparativement à l'armée assiégeante des Tokugawa. La portée des déplorables *furangi* déployés par les assiégés dépassait à peine le périmètre défensif extérieur de la cité, quand celle des couleuvrines se chargeant par la bouche permettait d'atteindre le donjon depuis une distance inégalée.

Nonobstant le caractère décisif de leur contribution aux tactiques de combat des samouraïs, nous pouvons considérer que, quelle que fût leur taille, les armes à feu furent à la fois une bénédiction et un fléau pour le Japon. Cette ambivalence caractérise d'ailleurs tout aussi bien la manière dont on les considérait en Europe. N'aidaient-elles pas le général à remporter une bataille ? Leur coût ne se mesurait toutefois pas seulement en vies humaines ; en effet elles portaient sérieusement atteinte à l'honneur, la fierté et la gloire légendaires du grand guerrier, que ce dernier fût un chevalier espagnol ou un samouraï japonais.



Ce canon est une réplique du puissant canon pivotant à culasse surnommé *kunikuzushi* (le « Destructeur de Provinces ») à l'aide duquel les Otomo défendirent le château d'Usuki contre l'offensive menée par le clan Shimazu.

Dans ces deux cultures, le combattant se caractérisait par une forte propension à la hâblerie, au snobisme ; ces maudites armes n'étaient-elles pas maniées par les classes inférieures de la société ? Ainsi, dans l'Europe du XVIe siècle, les balles des arquebuses – dont nul ne saurait douter qu'elles avaient été tirées par de vils et méprisables individus – mirent-elles un terme prématuré à l'existence et la carrière de notables esprits chevaleresques, au nombre desquels figurent l'emblématique et fameux chevalier français, Bayard et le comte hollandais, Louis de Nassau. Réalisons de fait combien nous sommes chanceux qu'aucune des centaines de balles tirées par les Turcs lors de la bataille de Lepanto en 1571 ne nous ait privé de Don Miguel de Cervantès, père du célèbre chevalier fictif Don Quichotte, dont le rôle comme symbole de la décadence de la chevalerie devant la gloire grandissante des armes à feu résume parfaitement la tendance générale que l'Europe partageait, à l'époque, avec le Japon. Il n'est pas d'écrit japonais qui nous soit parvenu, dont les termes soient aussi éloquents que le torrent de haine que Cervantès fait déverser par son chevalier errant à l'égard desdites armes. En voici la teneur :

Bénis soient ces siècles heureux qui n'ont point connu l'épouvantable furie de ces instruments endiablés de l'artillerie, à l'inventeur de laquelle je tiens, pour moi, que l'enfer la récompense de son

invention diabolique, de l'artillerie par laquelle un bras infâme et couard peut ôter la vie à un vaillant chevalier, et, sans savoir comment ni par où, au beau milieu de la fureur qui enflamme et excite les cœurs vaillants, il vient une balle à la débandade – peut-être lâchée par quelque fuyard épouvanté de la fureur qu'en rende le feu à la détonation de la maudite machine –, laquelle balle tranche et avère en un instant les pensées et la vie de celui qui méritait d'en jouir de longs siècles.[*]

Yamamoto Tsunetomo fait écho à ces mêmes sentiments lorsque, dans son *Hagakure*, il évoque, d'une manière sobre mais o combien prégnante, la douleur consécutive au meurtre d'un courageux samouraï par le truchement d'une arme aussi anonyme et lâche qu'une balle de mousquet. Voici ce qu'il écrit :

Le fameux canon *kunikuzushi* qui, pour la première fois, allait être employé pour défendre une forteresse fut placé sur cette estrade de pierre, à côté de l'accès principal du château d'Usuki, afin de couvrir le petit bras de mer et, au-delà l'étendue de terre aride. Les sources historiques nous apprennent que la pièce d'artillerie était manipulée par un samouraï nommé Takemiya Musashi-no-kami qui décida de faire feu sur les positions supposées des Shimazu dans les bois. Il ouvrit le feu sur le bosquet de saules qui servait d'abri aux troupes du clan Shimazu.

Au premier jour de l'offensive sur le château de Hara, Tsuruta Yashichibei fut dépêché par le Seigneur Mimasaka auprès de Oki Hyobu; mais alors même qu'il délivrait son message, le héraut reçut, depuis le château, une balle dans la région pelvienne et tomba aussitôt face contre terre. Il se releva et acheva son message avant d'être une nouvelle fois pris pour cible. C'est Taira Chihyoei qui ramena son corps sans vie. Alors qu'il revenait au campement de Hyobu, Chihyoei essuya à son tour le feu d'un mousquet et, lui aussi, trouva la mort.

* *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Miguel de Cervantès. Traduit par C. Oudin revue par Jean Cassou, Diane de Selliers Éditeur (1998).

CHAPITRE SIX

Écrans de pierre

Le château de Matsumoto fait partie des plus beaux édifices militaires du monde. Le donjon d'origine date de 1597. Le pont rouge apporte la touche finale qui approche le tableau d'ensemble de la perfection.

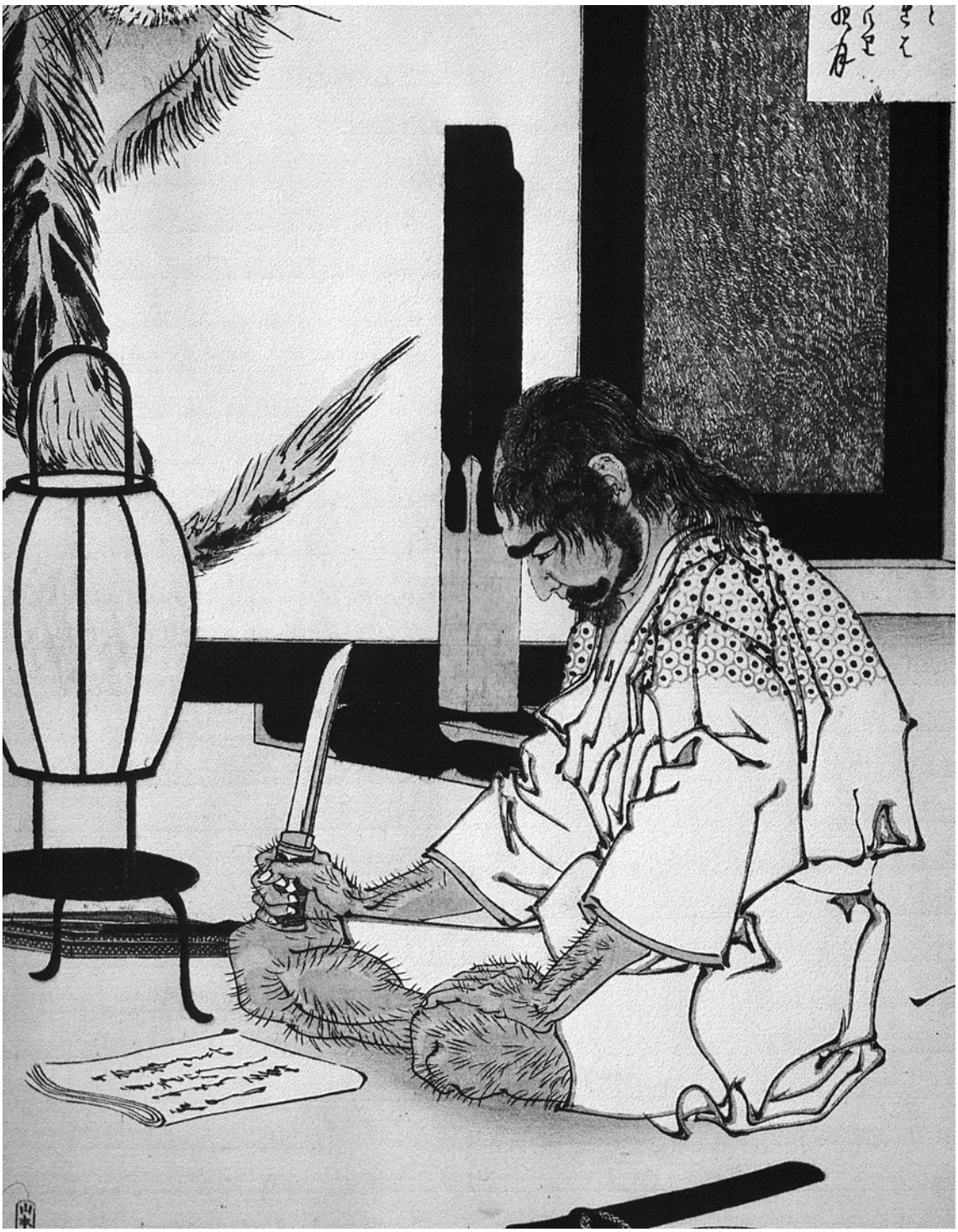
Bien que consécutifs à des événements anecdotiques, le siège et la bataille de Nagashino en 1575 constituent l'un des pivots majeurs de l'histoire militaire du Japon. Les hommes de Takeda Katsuyori contrariés dans leurs plans d'invasion de la province de Mikawa – possession de Tokugawa Ieyasu – jetèrent leur dévolu sur la petite forteresse de Nagashino. La discrétion de l'édifice n'enlevait toutefois rien à la détermination de ses défenseurs et le siège s'étala sur une bonne semaine. Il fut conduit d'une manière on ne peut plus classique tant la place forte était, conformément à la tradition, bâtie de bois – principalement – et de pierre. La stratégie défensive des assiégés reposait sur l'utilisation d'un nombre restreint d'arquebuses et d'un unique canon. Accessoirement, l'assaut mené par les assiégeants consistait, sur le flanc fluvial du site, à utiliser un radeau dérivant au gré du courant et, côté terre, à porter atteinte aux fortifications et autres édifices de bois en les sapant au moyen d'explosifs et en les criblant de flèches enflammées. Principalement toutefois, cet assaut prit la forme d'affrontements d'homme à homme conduits de manière répétitive sur les murs d'enceinte.

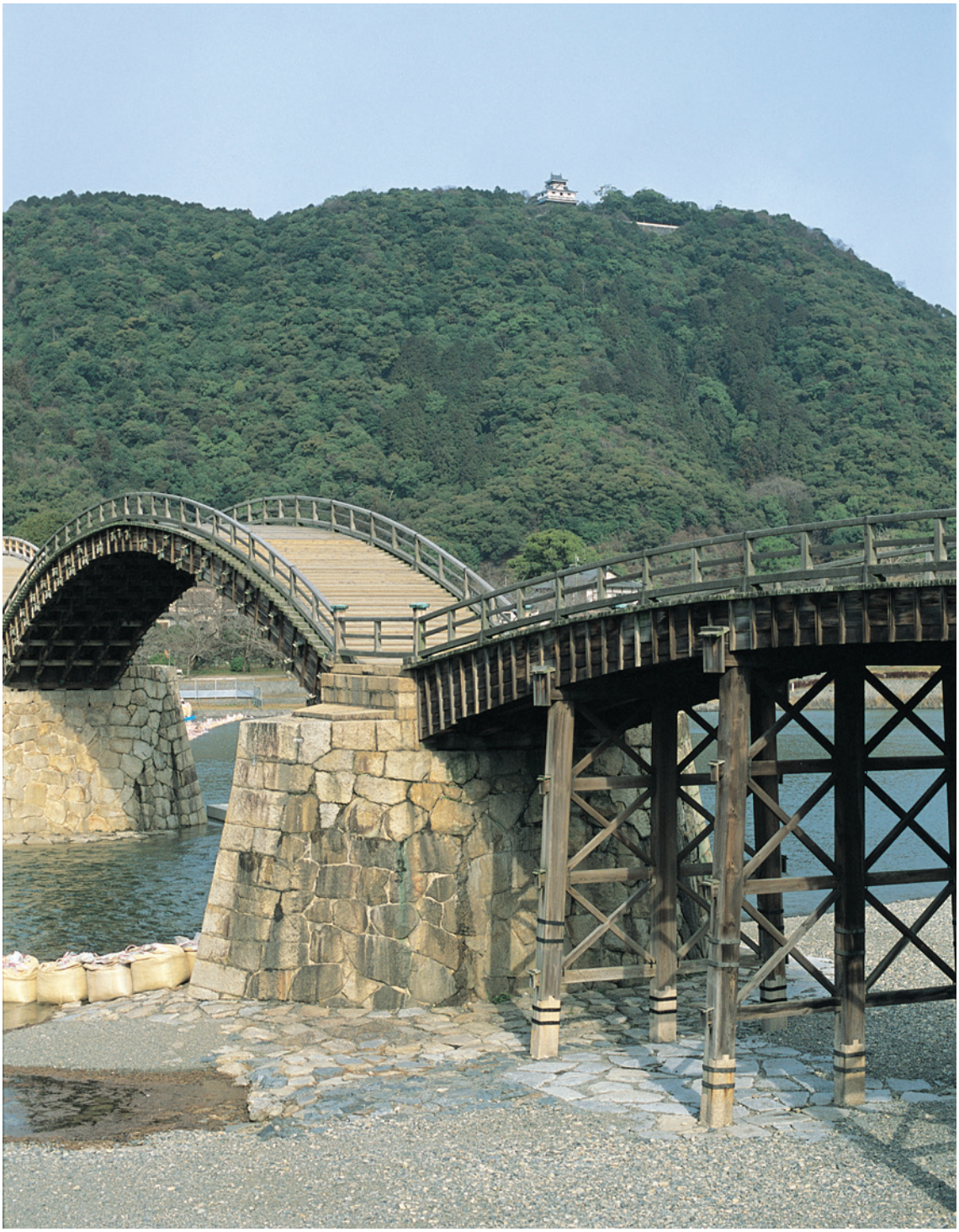
Oda Nobunaga, le puissant seigneur du fief voisin dépêcha alors une armée pour soulager les assiégés. À peine ces renforts furent-ils arrivés que les Takeda levèrent le siège pour lancer l'assaut. Leurs cavaliers constituaient leur atout principal mais, lorsqu'ils balayèrent le champ de bataille en direction des lignes ennemies, ils furent directement confrontés à quelque 3000 arquebusiers. Entraînés à tirer par salves successives, ces derniers

CI-CONTRE Cette estampe de Yoshitoshi dépeint le rituel traditionnel de hara-kiri. Ici, le samouraï a dégainé son poignard, mais ne cède pas à la précipitation. Au lieu de cela, il contemple le poème d'adieu qu'il vient lui-même de rédiger et se prépare à faire face à la mort.

étaient, de surcroît protégés par une palissade mobile. Ainsi, les volées de coups de feu décimèrent la première charge et, alors que la seconde charge s'apprêtait à passer à l'action, les artilleurs purent tranquillement recharger leur arme sous la protection des lanciers. Une fois encore, la ligne résista à l'offensive, et quand les Takeda se hasardèrent à un troisième assaut, les samouraïs et fantassins du clan Oda entreprirent de les affronter au corps à corps. Plusieurs heures de combats s'ensuivirent au terme desquelles les Takeda furent contraints de battre en retraite. Les pertes humaines étaient considérables dans leur camp. Cette bataille mit un terme définitif à leur influence politique et militaire dans l'archipel.

La brève transition qui relie le siège de Nagashino à l'entrée effective dans la bataille, ne fût-elle que de quelques heures, constitue un véritable moment critique dans l'histoire des samouraïs et de leur manière de conduire la guerre. En effet, si le siège avait été on ne peut plus traditionnel dans sa forme (semblable à des centaines d'autres avant lui dans l'archipel nippon), la bataille qui suivit quelques heures plus tard annonça une véritable révolution militaire. Ainsi, la charge franche menée par la cavalerie Takeda, celle-là même qui avait fait la gloire du clan à la bataille de Mikata ga hara en 1572, fut stoppée net dans son élan par ce qui n'était, en fait, rien d'autre qu'un mur d'hommes combinant savamment le recours, à grande échelle, à une force d'artillerie et à des tactiques défensives d'une redoutable simplicité. De ce jour, la stratégie militaire – notamment défensive – fut considérablement et à jamais modifiée au Japon. Au terme de la période des « Royaumes Combattants », le Japon possédait un patrimoine architectural composé de fortifications que l'on pourrait se complaire à comparer aux mêmes édifices européens ; avec la nuance toutefois que les places fortes nippones répondaient à des principes, exigences et intentions tout à fait singuliers. Ainsi, après les armures et les armes, le Japon allait-il, dans ce domaine également, brandir un miroir au reste du monde.





L'ÉVOLUTION ARCHITECTURALE DU CHÂTEAU JAPONAIS

Les fortifications du type de celles rencontrées à Nagashino avaient fait date dans l'histoire militaire du Japon. Étant donné la relative pénurie de matière minérale dans les paysages japonais et, à l'inverse, l'abondance de forêts sur les hauteurs de l'archipel, il était parfaitement naturel que le bois et les promontoires naturels fussent deux caractéristiques incontournables dans la construction des fortifications. Il s'agissait d'une tradition séculaire. Les tout premiers châteaux japonais consistaient en de simples palissades de bois reliant tours et portails entre eux ; elles étaient disposées conformément aux défenses naturelles que constituaient les à-pics et autres contreforts des hauteurs desquelles on avait justement extrait le bois pour en tirer le meilleur parti. Lorsque la place forte devait garder un territoire plan – chose que l'on évitait dans la mesure du possible –, on compensait le manque de relief initial en élevant un promontoire à l'aide de la terre que l'on avait préalablement récupérée en creusant le fossé extérieur. Par exemple, c'est à partir des *yamashiro* (« châteaux érigés sur les cimes des montagnes ») de Akasaka et Chihaya, que Kusunoki Masashige conduisit ses campagnes défensives et organisa la guérilla au service de l'empereur Go Daigo entre 1331 et 1336.

Ce type d'architecture devait perdurer pendant l'ère des « Royaumes Combattants ». Au cours de cette période, les daimyos conduisaient des armées et dirigeaient des territoires dont les limites étaient fixées par leurs dernières conquêtes. Aussi, pour défendre leurs terres des invasions extérieures, ils adoptèrent le modèle des *yamashiro* à grande échelle et, à partir d'un *honjo* (le quartier général fortifié), essaimait un réseau de châteaux satellites, duquel essaimaient autant de sous-réseaux constitués, à leur tour, de plusieurs places fortes chargées de gérer localement plusieurs points de contrôle. Le tout était fréquemment relié visuellement au moyen d'une chaîne de feux d'alarme.

Rapidement, la modeste palissade du *honjo* et des châteaux satellites montra des lacunes lorsqu'il était question de retenir l'avancée d'un envahisseur ou de fournir les baraquements nécessaires à une garnison de taille un peu plus conséquente.

Le site du château d'Iwakuni, au sommet d'une colline boisée jouxtant un cours d'eau naturel est emblématique de l'emplacement des *yamashiro*. Au premier plan, ce célèbre pont nommé Kintai-kyo (« pont de la ceinture de brocart ») fut bâti en 1673 et pouvait, à l'origine, être emprunté par les seuls membres de la caste des samouraïs. Les roturiers, quant à eux, devaient gagner l'autre rive par le bac.

CI-CONTRE ET PAGE SUIVANTE Rien ne permet de mieux percevoir la robustesse des mottes de pierre servant de base aux châteaux japonais que ces deux photographies immortalisant l'« avant » et l'« après » du bombardement du château de Hiroshima. Si le gracieux édifice a effectivement été littéralement rasé par la bombe atomique en 1945, le promontoire lithique est, quant à lui, resté presque intact en dépit de la violence de l'explosion.

Aussi, on mit au point une technique par laquelle on creusait littéralement dans la montagne supportant le *yamashiro* en question. Les daimyos les plus puissants pouvaient alors compter sur une formidable main-d'œuvre, et pouvaient s'autoriser des travaux de grande ampleur. C'est ainsi qu'un ensemble d'enceintes interconnectées furent taillées à flanc de montagne respectant les contours naturellement tracés par les courbes du relief : c'est

ce dernier qui déterminait l'emplacement des diverses plates-formes creusées par les hommes et organisées « en escalier ». Le résultat final était un gigantesque labyrinthe en relief au sommet duquel on trouvait palissades, tours de guet, étables, entrepôts, chemins de ronde, ponts, portails et, le plus souvent, la version primitive d'un donjon. Si l'on excepte celle employée pour consolider les fondations des corps de garde et pour com-

battre l'érosion du sol sur les pentes taillées dans le relief, la pierre était très peu utilisée par les hommes. Au fil des siècles, toutefois, les palissades et tours rudimentaires des *yamashiro* furent progressivement remplacées par de puissants murs d'enceinte en clayonnage enduits de torchis recouvert de plâtre pour mieux se protéger des attaques incendiaires, et de toits de tuiles pour se protéger des intempéries.

Au moment de la bataille de Nagashino, on comprit également que des édifices bien plus volumineux et robustes pourraient être érigés sur les cimes, à l'emplacement des *yamashiro* pour peu qu'on consolidât les pentes taillées dans le relief au moyen de gros blocs de pierre comprimés les uns contre les autres. L'inclinaison et la disposition de ces pentes lithiques étaient savamment calculées de manière à disperser le poids soutenu par la plate-forme vers l'extérieur et vers le bas. Cela permettait non seulement d'amortir la masse excédentaire, mais encore d'annuler en partie les effets des tremblements de terre. Si ces édifices tiraient le plus souvent partie du relief préexistant, des monticules semblables furent également élevés par l'homme puis, dans un deuxième temps – et de la même façon – recouverts de pierre. Au sommet de ces mottes lithiques étaient alors érigées les versions primitives des donjons qui forment aujourd'hui le fleuron de l'architecture militaire nipponne.

Il est peu probable que la modeste fortification de Nagashino fût dotée d'un édifice autre qu'une simple bâtisse de bois à deux étages ornée d'un toit incurvé à la japonaise. Toutefois, cette bâtisse doit sa fortune à la base solide sur laquelle elle fut construite : un impressionnant promontoire, à la confluence des deux cours d'eau qui, à Nagashino, se mélangent pour former le puissant fleuve Toyokawa. Les deux à-pics rocheux forment en fait les deux côtés d'un triangle équilatéral dont le troisième est constitué d'un mur d'enceinte bâti au sommet du monticule jouxtant une simple douve extérieure.

PAGE OPPOSÉE En face : cette fidèle reconstitution d'une tour de guet en bois est visible au village d'Ise Sengoku. Au sommet, un *ashigaru* monte la garde. Notez la protection supplémentaire fournie par les planches de bois amovibles.

Comme toutes les offensives – pourtant ingénieuses – conduites par les Takeda se heurtaient à ces deux flancs rocheux imprenables et à la vraie détermination avec laquelle les assiégés défendaient le troisième mur d'enceinte, Takeda Katsuyori fut contraint de revoir sa stratégie et décida, au lieu de cela,

Les vestiges du château de Hagi – quartier général du Chôshû *han* – se limitent aujourd'hui à ce socle de pierres. Ce cliché permet cependant de mettre en évidence le principe récurrent dans l'architecture militaire japonaise : l'utilisation de fondations massives – souvent obtenues de l'arasement d'un relief – couvertes de gros blocs de pierre.

d'installer son camp aux alentours de la place forte et d'attendre, patiemment, que ses occupants fussent contraints de se rendre faute de pouvoir se nourrir. Le statu quo évolua toutefois quand un brave défenseur du château se glissa furtivement hors de l'enceinte de celui-ci et alla trouver Oda Nobunaga pour lui délivrer un message requérant son aide. Le seigneur accéda immédiatement à la demande et se mit en route pour Nagashino. Au lieu de se précipiter et de conduire son armée pour prendre les Takeda de revers, il fit une halte à quelques kilomètres en amont sur une petite crête cernée de forêts sur les flancs gauche et arrière, d'un ruisseau sur le flanc antérieur et d'une rivière sur le flanc droit. À l'aide de poteaux de bois et de lignes profuses d'artilleurs, Nobunaga convertit le site en une place forte improvisée. Aussi, la bataille de Nagashino ne fut-elle pas remportée à l'abri des murs d'enceinte d'une forteresse, mais depuis une position de fortune, aménagée en l'espace d'une nuit et défendue par des armes à feu. La victoire de Nobunaga prouva combien la faculté de s'adapter rapidement et celle de concevoir des structures temporaires étaient des vertus essentielles dans l'art de la guerre.

LES CHATEAUX ET L'EFFET NAGASHINO

Étant donné qu'un grand nombre des personnages les plus influents sur le plan politique dans les années à suivre – parmi lesquels Toyotomi Hideyoshi, Tokugawa Ieyasu et Shibata Katsuie – avaient combattu aux côtés d'Oda Nobunaga, l'« effet Nagashino » eut vite un retentissement considérable dans tout le pays et tous purent, au lendemain de cette bataille, s'affronter mutuellement en considérant les fruits de cette expérience commune.

Une fois la victoire remportée, Oda Nobunaga regagna effectivement son quartier général à Gifu. La guerre était toutefois loin d'être gagnée et, pour asseoir son autorité, il devait encore, et en priorité, neutraliser les moines guerrier du Ikkô-Ikki qui, en adoptant précocement les armes à feu, avaient, en pionniers, emprunté la voie de l'utilisation massive des armes à feu (dont Nagashino était désormais l'emblème). Nobunaga en avait effectivement lui-même fait l'expérience à ses dépens lorsque, voulant prendre la cathédrale fortifiée d'Ishiyama Honganji, ils s'étaient défendus en recourant massivement à l'arquebuse. Cette malheureuse expérience combinée à celle, antérieure, où Nobunaga avait lui-même fait usage des salves alternées, avait naturellement conduit à la révolution stratégique de la bataille de Nagashino. Ainsi, fort d'une confiance retrouvée, Nobunaga opposa littéralement le feu au feu au cours des années qui suivirent et, finalement, eut raison des moines guerrier en 1580. Dans le même temps, Takeda Katsuyori, tirait le plus grand parti de sa défaite à la bataille de Nagashino et négociait une véritable volte-face sur le plan stratégique. Pendant un demi-siècle, les Takeda avaient effectivement remporté et contrôlé des territoires sans jamais construire le moindre édifice que l'on pût, de près ou de loin, comparer à un château. Tsutsujigasaki, la capitale du clan était en réalité un palais bâti sur une terre plane protégé d'une simple douve et palissade. Mais, alors que les armées de Nobunaga entraient dangereusement sur son fief, Katsuyori délaissa ses quartiers de Tsutsujigasaki au profit des fortifications de pierre fraîchement érigées de Shimpu. Ses serviteurs y virent un très mauvais présage ; présage qui se confirma avec la défaite puis la mort de Katsuyori en 1582.

En 1583, à la bataille de Shizugatake, le successeur d'Oda Nobunaga, prenait les armes contre son ancien camarade de combat à Nagashino : Sakuma Morimasa. Ce dernier avait assiégé la forteresse de montagne de Shizugatake qui, à l'instar de Nagashino, résistait avec opiniâtreté à ses assauts. Hideyoshi fut alors informé que, souhaitant prévenir tout assaut sur un *yamashiro* conquis en amont, Morimasa refusait de lever le siège. Toyotomi Hideyoshi sut reconnaître l'aubaine et avança rapidement sur Shizugatake à la tête de son armée. Sakuma Morimasa se retrouva alors dans une posture inverse à celle dans laquelle il s'était trouvé à Nagashino. Comme il ne comptait pas sur une réaction de la part de Hideyoshi avant plusieurs jours, il était resté campé sur sa position d'assiégeur, exposé qu'il était aux assauts de ce dernier. Hideyoshi fondit sur lui avant même qu'il n'ait pu élever quelque fortification et il fallut peu de temps pour que son armée soit entièrement décimée.

Si Morimasa n'avait pas su tirer les fruits de sa propre expérience à Nagashino, il n'en fut pas de même pour Tokugawa Ieyasu qui, à son

Cette vue de l'enceinte extérieure du château d'Osaka illustre parfaitement l'emploi du mur « en accordéon » *byobu* (« paravent »). Ceci permettait à des centaines d'arquebusiers de garantir une puissante force de feu latérale à l'édifice. Ces murs de pierre massifs semblent minorer le pourtant très imposant donjon d'Osaka en haut à droite.

tour, allait contrarier les ambitions hégémoniques de Hideyoshi. La province d'Owari constituait la frontière commune des fiefs de ces deux seigneurs et c'est la manière spectaculaire dont leur antagonisme s'y manifesta qui montra qu'ils avaient tiré une leçon de leur expérience à Nagashino. Comme ce territoire était, pour l'essentiel, nivelé, Ieyasu saisit l'occasion d'occuper l'une des rares élévations naturelles qui s'y trouvaient, le site de l'ancien château de Komaki à 27 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pressés par le temps et munis de pelles, ses hommes érigèrent en l'espace de quelques jours des remparts de terre destinés à protéger le site de l'attaque adverse, et quatre autres forts furent

également renforcés pour assurer une bonne communication vers le sud et l'ouest.

Les nouvelles des activités menées par son adversaire ne tardèrent pas à atteindre les oreilles de Hideyoshi qui réagit en conséquence. Comme aucune des deux places fortes qu'il occupait en première ligne – Iwasakiyama et Nijubori – ne jouissait de l'avantage topographique du site de Komaki, il ordonna la construction d'un long rempart pour relier les deux. L'ouvrage en terre – probablement renforcé de rondins de bois – fut achevé en l'espace d'une nuit. D'une longueur dépassant le kilomètre et demi, le mur artificiel atteignait 3,5 mètres de haut et 2 mètres d'épaisseur. Plusieurs portes avaient été aménagées de manière à permettre la contre-attaque. Sans doute l'inclinaison du rempart permettait-elle aussi aux artilleurs de se placer en position de tir. Satisfait de ce mur inspiré de celui de Nagashino, Hideyoshi installa son quartier général en arrière, à Gakuden. Au petit matin, lorsqu'il découvrit l'œuvre de Hideyoshi, Ieyasu ordonna immédiatement que ses hommes élevassent un mur du même type, parallèle, et qui s'étirerait en direction du sud-est depuis Komaki. L'édifice, d'une longueur plus modeste de 0,8 km, reliait Komaki au petit fort de Hachimanzuka, situé à quelques encablures à peine des forts de Hira et Kobata sur la ligne de communication. Les deux vétérans de Nagashino se faisaient maintenant face à l'abri de ce que l'on pourrait considérer comme un équivalent médiéval de la guerre des tranchées.

Il était tout à fait naturel que ces deux généraux rompus à l'art de la guerre tirassent les fruits de leur expérience de Nagashino et prissent les mesures défensives décrites ci-dessus en évitant de prendre l'initiative de l'assaut. Concrètement, sur le terrain, c'était l'impasse, le statu quo, une situation qui s'accommodait mal de l'esprit samouraï. Aussi, quelques jours plus tard eut lieu la sanglante bataille de Nagatuke à plusieurs kilomètres des murs de Komaki. La grande quantité de sang versé pour l'occasion ne suffit toutefois pas à conférer à cette rencontre un caractère décisif ; c'est la tentative, par l'un des généraux de Hideyoshi, de lancer l'assaut sur la province d'origine de Ieyasu – alors que ce dernier tenait ses remparts à Komaki – qui mit le feu aux poudres. Au terme de la bataille, les deux camps, considérablement affaiblis, regagnèrent leurs positions respectives et le statu quo reprit. À nouveau l'ennui mina le moral des troupes et c'est Hideyoshi lui-même qui, cette fois-ci, en mobilisant davantage de troupes pour assiéger Oda Nobuo – un allié de Ieyasu – dans son château de Kagenoi, apporta la distraction nécessaire sur le front de Komaki. En somme, il n'y eut, sur le site, aucune rencontre frontale entre les deux antagonistes et c'est bel et bien au terme de négociations que le différend fut réglé. Abandonnés, les deux murs furent bientôt absorbés par les rizières.

FORTIFICATIONS DE TERRE EN CORÉE

C'est au cours de l'invasion de la Corée par Hideyoshi en 1592 que l'histoire militaire nipponne nous donne une nouvelle fois l'occasion d'assister à la mise en œuvre de travaux de terrassement de grande ampleur et à l'utilisation massive de l'artillerie. La rapide progression des troupes japonaises vers le nord de la péninsule coréenne fut sérieusement contra-

En retrait par rapport à la route, la porte du château de Takamatsu est emblématique du mode de construction traditionnel au XVIe siècle. À marée haute, l'eau salée remplit la douve et vient lécher les murs du château ; à marée basse, le retrait des eaux dévoile ce qui ressemble à une vieille rue boueuse. Remarquez les meurtrières destinées à permettre aux archers et arquebusiers de défendre le site.

riée passé le niveau de P'yongyang. L'enceinte lithique de la cité était très différente du modèle japonais habituel puisque les murs ne ceignaient pas un monticule de terre, mais consistaient plutôt en de minces et longues constructions verticales. Murs et remparts étaient agrémentés de chemins de ronde et entrecoupés de robustes portes de pierre. À l'image de la grande muraille de Chine, ces édifices étaient toutefois très vulnérables aux stratégies offensives nippones.

P'yongyang était, de fait, avec une relative facilité, passée entre les mains des envahisseurs. Aussi, quand la menace d'une riposte conduite par une armée dépêchée par la Chine des Ming se concrétisa, les Japonais ne tentèrent même pas d'épaissir l'enceinte préexistante mais misèrent plutôt sur leur stratégie habituelle en creusant dans le sol pour donner de la matière aux terrassements horizontaux destinés à renforcer les murs. C'est ainsi que P'yongyang devint la première ville fortifiée coréenne conforme au style architectural nippon. Les attaquants chinois,

qui jugeaient ces travaux grossiers à l'aune de la finesse architecturale de la grande muraille, n'éprouvaient que du mépris à l'endroit d'un édifice qui, à leurs yeux, n'était pas sans rappeler les fortifications de terre primitives pratiquées par le peuple *jurchen* de Mandchourie. Ce qu'ils ne percevaient pas, en revanche, c'est que ces « antres de terre » n'avaient pour autre fonction que de les exposer aux tirs des milliers d'arquebusiers défendant la ville et d'annuler les effets des éventuels tirs de canon qu'ils pourraient leur opposer. L'offensive fut lancée en hiver. Les terrassements, durcis par le froid, étaient maintenant solidement accolés à leur noyau central, et les boulets projetés par les canons chinois s'enfonçaient dans la terre meuble sans fragiliser la structure même de l'édifice. Les samouraïs, quant à eux, défendaient leurs remparts gelés comme s'il s'était agi de murs de pierre.

En 1614, lors de la Campagne d'Hiver d'Osaka, un ouvrage de terrassement joua une nouvelle fois un rôle central sur le plan stratégique. En effet, lorsque Toyotomi Hideyori entreprit de restaurer et agrandir le château de son défunt père à Osaka, la partie extérieure de l'édifice fut considérablement renforcée au moyen d'une barbacane nommée *sanada-maru*, en hommage à son fidèle commandant, Sanada Yukimura. Jouxtant le *sanada-maru* se trouvait une large douve avec, de part et d'autre, et au centre même du socle de l'édifice, des palissades. Des tours et murs de bois, de même qu'une plateforme de tir sur deux étages, furent élevés qui, en maints endroits, laissaient les pièces d'artillerie faire saillie. Bien que très peu de pierre fût employée dans sa construction, le Sanada-maru résista à l'une des offensives les plus violentes au début du siège de la cité.

NOBUNAGA ET AZUCHI

Les tours pleines de grâce que nous pouvons encore admirer de nos jours aux châteaux de Himeji et de Matsumoto constituent, esthétiquement parlant, le legs le plus abouti de l'univers des guerriers samouraïs. Elles sont de surcroît des témoignages directs de l'autre contribution d'Oda Nobunaga à l'architecture militaire. En effet, si on doit à ce dernier l'utilisation de terrassements pour permettre la défense de l'édifice par quantité d'arquebusiers, il ne faut pas oublier que, dans l'année qui suivit la bataille de Nagashino, ce talentueux général prouva également l'efficacité d'une architecture militaire lourde – soit l'extrême opposé – en érigeant de robustes donjons de pierre.

C'est ainsi qu'en 1576 apparut au Japon le premier – et peut-être le plus fin – des édifices remplissant une fonction à la fois palatiale et militaire. Il s'agit du château de Nobunaga à Azuchi, véritable témoignage de la puissance du maître des lieux. Tout d'abord, la structure même de l'édifice donne ses lettres de noblesse à la technique du *yamashiro* consistant à couvrir de blocs de pierre taillés un relief arasé par l'homme. Aucun mur de terre n'est désormais visible, tous sont constitués d'élégants blocs de pierre incurvés. Outre leur fonction défensive, ces tertres cyclopéens assis sur une puissante structure lithique permirent l'érection du spectaculaire donjon à sept étages – orné à foison à l'intérieur comme à l'extérieur – qui seyait à un seigneur de la trempe de Nobunaga. À côté de cette tour centrale furent élevées quantité

Ce cliché de l'intérieur du château d'Uwajima fut pris en plongée depuis les marches de l'escalier central. La pièce est ceinte de panneaux coulissants et il est possible de la contourner en empruntant le corridor.

d'autres tours qui, bien que de taille plus modeste, eussent parfaitement pu faire office de donjon dans n'importe quel autre château de taille moyenne. Azuchi flirtait avec le gigantisme et, à ce titre, pouvait abriter une imposante garnison que bien peu de daimyos pouvaient se vanter d'être en mesure de nourrir ou armer correctement. Nobunaga, lui, le pouvait et, sur la face interne des murs du château d'Azuchi, des présentoirs supportaient des centaines d'arquebuses, prêtes à être saisies et pointées en direction de l'adversaire au travers des multiples fenêtres et autres meurtrières qui perçaient les murs des différentes tours. Celles-ci étaient de surcroît intelligemment conçues pour permettre les tirs latéraux depuis des sections voisines.

Jamais ce château ne fut confronté à l'épreuve du siège et, en fait, son histoire s'achève de manière ignominieuse. Nobunaga

fut assassiné en 1582 en pleine campagne militaire et, privé du maître des lieux et de sa puissante armée, l'édifice fut attaqué et réduit en cendres. Son exemple avait toutefois créé un précédent et les bâtisseurs de châteaux savaient désormais l'importance à accorder à la taille de l'édifice. Ainsi, en 1586 Hideyoshi fit-il construire le château d'Osaka doté d'une tour de garde d'une circonférence totale de 19 km. Quatre ans plus tard, quand le glas sonna pour les Hôjô, Tokugawa Ieyasu prit possession de la forteresse de ces derniers à Edo et entreprit de l'agrandir pour en faire le plus puissant édifice militaire du pays. Cet édifice est aujourd'hui devenu le Palais impérial de Tokyo.

À l'instar de toutes les forteresses encore en place au Japon, Osaka est aujourd'hui dénuée d'une partie de sa complexe structure d'enceinte. Celle-ci s'étendait jadis si loin que les tours massives que nous pouvons encore admirer de nos jours n'étaient alors visibles que d'une longue distance. C'est la raison pour laquelle leur conception ne saurait être évaluée sous un angle militaire ; la caractéristique fondamentale définissant le château japonais sur le plan défensif n'était certainement pas son donjon finement orné, mais bien l'imbrication des imposantes fortifications obtenues de l'arasement d'un relief dont les flancs étaient couverts de puissants blocs de pierre. La plus ancienne tour ne fut d'ailleurs pas érigée avant 1570 ; et il faut attendre le début du XVIIe siècle pour assister à l'élévation des tours secondaires encore en place aujourd'hui. D'autre part, les sources historiques que sont, entre autres, les écrans peints vantant les exploits militaires de tel ou tel guerrier samouraï, attestent le caractère souvent rudimentaire desdites tours en période de guerre civile. Elles sont donc dépourvues du foisonnement ostentatoire caractéristique des constructions ultérieures du même type. Ainsi, le donjon du château de Himeji semble-t-il particulièrement vulnérable à celui qui omet de considérer l'entrelacs des multiples murs d'enceinte qui, jadis, s'élevaient pour défendre le site avec une formidable efficacité ; et c'est seulement lorsqu'on prend le temps d'imaginer ce réseau de fortifications que nous pouvons nous faire une idée juste du véritable potentiel défensif de la cité et nous livrer à de pertinents rapprochements avec les édifices militaires bâtis, à la même époque, sur le continent européen.

LES CHATEAUX JAPONAIS ET LEURS PENDANTS EUROPÉENS

À cette époque, la tendance en Europe, en matière de construction de châteaux, consistait à élever des murs d'enceinte aussi hauts que possible de sorte que les tours d'assaut et autres échelles dussent atteindre des dimensions records. De surcroît, les projectiles des trébuchets frappaient l'édifice suivant un angle aigu à l'excès pour endommager véritablement sa structure. Mais avec l'introduction du canon, il devint possible d'effondrer un mur suivant une trajectoire plus horizontale, proche de l'angle droit, et les hauts murs d'enceinte traditionnellement érigés au Moyen Âge devinrent du même coup particulièrement vulnérables. Plusieurs solutions furent alors envisagées, au premier rang desquelles celle consistant à renforcer ces murs, à ajouter de l'épaisseur à la hauteur. Ainsi, après une période au cours de laquelle ils se développèrent sur le plan vertical, les murs furent-ils, dans un deuxième temps, sou-

mis à une pression horizontale qui aboutit à un alourdissement considérable des fortifications. Une solution plus simple à mettre en œuvre consistait à élever des promontoires en arrière des murs ou à emplir les tours de terre pour accroître leur consistance. Malheureusement, cette solution présentait l'inconvénient d'ouvrir une voie facile à l'assaillant quand, après avoir transpercé l'édifice d'un tir d'artillerie lourde, il n'avait plus qu'à investir le site en empruntant l'éboulis de terre qui émergeait de la béance. Pour remédier à ce problème, l'architecture évolua vers l'érection de murs puissants, très denses et de petite taille qui, s'ils présentaient l'inconvénient d'être particulièrement vulnérables aux assauts des assiégeants munis d'échelles, seraient désormais mieux défendus. Pour ce faire, on remplaça les hautes tours d'angle par de petits bastions angulaires d'où il était possible de faire feu le long des flancs de l'édifice. Tout angle mort ainsi supprimé, l'assaillant, en contrebas, était exposé aux tirs des défenseurs, où qu'il se trouvât au pied du mur d'enceinte.

Ce type de château – qui se répandit en Europe sous l'étiquette « trace italienne » – se caractérise par d'épais murs d'enceinte, eux-mêmes ceints de larges douves extérieures et protégés par des tireurs d'élite maniant l'arquebuse et chargés de maintenir l'artillerie de l'assiégeant en respect. Toutefois, entreprendre pareils travaux pour ceindre de pierre une ville européenne de grande taille nécessitait de savants aménagements et représentait un coût tel que de nombreuses cités optèrent pour l'élévation de murs d'enceinte en terre. Comme les Japonais en avaient fait l'heureuse expérience en Corée et à Osaka, outre son coût moindre et la rapidité avec laquelle elle pouvait être mise en œuvre, cette technique présentait l'avantage d'opposer un fort potentiel d'absorption aux boulets de canons projetés par l'adversaire.

Si les expériences nipponne et européenne présentent de nombreuses similitudes, il convient toutefois de relever quelques différences notables et plutôt singulières. Ainsi, avant l'introduction du donjon dans les années 1570, la verticalité ne constituait pas une donnée essentielle dans la construction d'un château japonais si ce n'est celle naturellement fournie par le relief et dont on tirait profit dans le modèle du *yamashiro*.

CI-CONTRE Ce cliché du Bastion St André à Montmedy conçu par le célèbre maréchal Vauban vise à comparer les styles japonais et européen. Les similitudes sont frappantes et, si les motivations sous-jacentes étaient bel et bien différentes, les deux structures ont pour point commun de permettre une défense latérale en supprimant tout angle mort le long de la fortification.

Cette photo d'une tour d'angle du château d'Osaka laisse voir l'angle acéré du socle recouvert de blocs de pierre finement taillés et précisément agencés.

À leur façon, les Japonais misèrent eux aussi sur l'axe horizontal lorsque, tirant profit des courbes naturelles du relief ils reliaient plusieurs collines voisines via un réseau complexe de fortifications destinées à maintenir l'ennemi à distance. Parallèlement à l'introduction de la pierre dans l'architecture militaire, apparurent alors des murs et tours en porte-à-faux au nom pittoresque : les *koguchi* ou « gueules de tigre ». Il pouvait arriver également que, au lieu de cela – ou en complément –, on élevât un long mur d'enceinte « en accordéon » connu sous le nom de byobu (« paravent »). Les deux options permettaient le déploiement d'une puissante force de feu latérale sous la forme de centaines d'arquebusiers prêts à décimer les troupes de l'assaillant. À l'instar d'un nombre important de fortifications japonaises, l'enceinte extérieure des bastions européens était elle-même ceinte

d'une large douve dont la pente (le glacis européen) menait jusqu'aux premières lignes déployées par l'assiégeant.

L'approche européenne consistant à renforcer de levées de terre des murs d'enceinte bas et épais n'est pas sans rappeler l'équivalent inverse par lequel les Japonais arasaient un relief pour, dans un deuxième temps, le couvrir d'un puissant mur de pierres. Toutefois, bien que les deux types de structure présentent, au final, d'étonnantes similitudes, il convient de ne pas perdre de vue que les motivations sous-jacentes étaient totalement différentes. En effet, si le modèle japonais évolua à partir du modèle établi par le *yamashiro* dans un contexte où l'artillerie lourde ne représentait pas une menace sérieuse, le modèle européen, lui, évolua précisément à partir de cette menace. Aussi, comme nous l'avons suggéré dans le chapitre précédent, si des canons avaient circulé en abondance dans le Japon de l'ère des « Royaumes Combattants », la stratégie défensive des places fortifiées en aurait été considérablement affectée et les centaines d'arquebuses déployées à ce dessein auraient peut-être cédé la place à quelques pièces d'artillerie lourde. Notons toutefois que pour détruire effectivement le socle massif de pierres sur lequel reposait le château, il aurait fallu que le canon fût doté d'une puissance de feu considérable, en atteste la motte du château de Hiroshima qui, lors du bombardement atomique en août 1945 ne fut presque pas affectée alors que l'édifice, lui, fut littéralement soufflé par l'explosion.

CHATEAUX JAPONAIS EN CORÉE

Comme nous l'avons précisé plus haut, si nous voulons nous faire une idée juste de la réalité de la stratégie de siège dans le Japon de la fin de la période des « Royaumes Combattants » le château doit être ou bien considéré sans son donjon, ou bien ceint de multiples fortifications. Or, s'il n'est pas toujours aisé de se livrer à pareil exercice dans le Japon actuel du fait des exigences imposées par la pression démographique, de bons exemples de ce type de constructions subsistent en Corée. Lors des campagnes d'invasion de la Corée de 1592-98, les Japonais élevèrent un réseau de places fortes le long de la côte pour garantir les communications avec l'arrière. Les édifices de cette chaîne – nommée *wajo* – ne furent jamais dotés des donjons ajoutés ultérieurement à leurs pendants en métropole et leurs ruines fournissent aujourd'hui des informations très utiles au chercheur dans le domaine de l'architecture militaire de l'époque et permettent une comparaison directe avec les modèles érigés au même moment en Europe.

L'exemple évoqué un peu plus haut du recours aux levées de terre lors du siège de P'yongyang constitue un exemple anecdotique d'une situation qui allait devenir permanente dans le cas des *wajo*. Ainsi, aux « grandes murailles » planes et verticales évoluant en méandres au gré du relief et prisées des Chinois et Coréens, les Japonais préférèrent le gros œuvre consistant à tailler des plates-formes dans le relief pour les agrémenter de murs judicieusement inclinés. Comme le temps pressait pour l'élévation de certains châteaux, des milliers d'ouvriers nippons furent embarqués qui vinrent prêter main-forte aux milliers de captifs coréens déjà à l'œuvre dans l'édification de ces ouvrages titanesques dans la péninsule coréenne. À Ulsan, portes et murs d'enceinte

n'étaient pas même achevés quand, à l'hiver 1597, les troupes des Ming arrivèrent sur le site. Un témoin rapporte d'ailleurs la brutalité que les commandants infligèrent aux travailleurs japonais et coréens s'éreintant à l'ouvrage. Là où le temps n'avait pas permis l'édification de fortifications de pierre, levées de terre et palissades faisaient office de pis-aller. D'ailleurs, un chroniqueur rapporte combien cette finition de fortune donnait l'impression que le troisième mur d'enceinte était effectivement achevé. Mais quand les Chinois donnèrent l'assaut, nombre de samouraïs n'avaient toujours pas trouvé refuge à l'abri des murs.

C'était parce que le mode de construction local s'était montré, de Pusan à P'yongyang, très largement inefficace pour résister aux avancées et aux salves des lignes profuses d'artilleurs nippons, que les envahisseurs lui avaient préféré leur propre type d'architecture militaire. Par leur emplacement même, les *wajo* offraient un excellent point de vue sur l'horizon et permettaient de sécuriser un point d'amarrage au pied de l'élévation sur laquelle ils trônaient. Sunch'on, que le temps n'a que très peu affecté, en est la parfaite illustration. Le site est de nos jours encore parfaitement semblable à ce qu'il était lorsque la montagne fut arasée et couverte de blocs de pierre.

Lorsque les Chinois donnèrent l'assaut, la théorie se confirma par la pratique et l'association d'un ensemble de murs simples mais robustes à une puissance de feu dénuée d'angle mort permit aux envahisseurs de ne céder aucune des places fortes qu'ils occupaient. Particulièrement emblématique est la bataille de Sanch'on. Deux châteaux se dressaient sur le site : le « vieux château », une forteresse coréenne prise par les Japonais et le « nouveau château », le *wajo* élevé sur un promontoire à trois kilomètres au sud-ouest, qui dominait la rade et assurait la sécurité des navires nippons mouillant en contrebas. Le site était tenu par Shimazu Yoshihiro et son fils, Tadatsune. En prévision de leur offensive sur ce site, les Chinois avancèrent jusqu'à Chinju et, quand les Japonais perdirent quatre de leurs avant-postes, le jeune et fougueux Tadatsune argua en faveur d'une offensive immédiate. Son père le lui interdit au motif que les Chinois ne voudraient pas perdre un instant et attaqueraient dans la foulée le *wajo* à l'abri duquel les hommes de Satsuma les attendaient de pied ferme. Shimazu Yoshihiro avait vu juste et, à 6 heures du matin, le 30 octobre 1598, 36 700 hommes sous les ordres des Ming se ruèrent à l'assaut de la forteresse. Depuis les deux tours érigées aux côtés de la porte orientale, les Shimazu père et fils pouvaient suivre de près l'évolution des combats et diriger leurs hommes. Obéissant aux ordres stricts dictés par Yoshihiro, les Japonais tiraient avec une intensité constante. Tadatsune, voyant un ou deux de ses hommes tomber sous les flèches chinoises, voulut une nouvelle fois donner l'assaut mais, une fois encore, son père l'en dissuada.

Les Chinois s'approchaient maintenant dangereusement des murs et attaquaient également la porte principale avec une étrange machine de guerre qui associait un canon à un bélier coiffé d'une capuche de fer. La porte ne résista pas longtemps aux assauts combinés du bélier et des boulets de canon et, bientôt, c'est par milliers que les soldats chinois se pressaient à l'entrée de l'édifice et submergeaient

les murailles pour livrer bataille au corps à corps. Selon un témoin direct de la scène, « [v]oyant cela, le seigneur Yoshihiro ordonna que l'on donne aussitôt l'assaut […] et, comme s'ils ne faisaient qu'un, tous les arquebusiers ouvrirent soudainement le feu et fauchèrent les soldats adverses alors qu'ils s'agrippaient aux murailles ». C'est à ce moment précis que, faisant exploser leur stock de poudre, les Japonais parvinrent à détruire le canon bélier dans un grand fracas au beau milieu du gros de l'armée des Ming. Un autre document, rédigé par les Shimazu, laisse quant à lui entendre que l'ustensile fut détruit par un projectile enflammé envoyé au moyen d'un mortier ou d'une catapulte :

> *Nous lancions des projectiles enflammés sur les jarres de poudre, dont beaucoup étaient disséminées dans les rangs adverses. L'une après l'autre, elles explosèrent dans un terrible fracas qui parvint jusqu'à nos oreilles ainsi qu'à celles des troupes adverses terrifiées par pareilles déflagrations.*

Ce moment dramatique fut le véritable tournant dans le cours de la bataille : voyant la confusion consécutive aux explosions dans les rangs chinois, Shimazu Yoshihiro lança ses hommes à l'assaut dans une charge gigantesque qui décima une bonne partie des troupes adverses. Toutefois, faisant preuve d'une organisation et d'une discipline admirables, l'armée chinoise se regroupa sur un mont avoisinant et donna la riposte. Certaines unités japonaises s'étaient alors dangereusement éloignées du corps principal de l'armée Shimazu et les Ming jouirent d'un avantage de trois contre un jusqu'à ce que des renforts en provenance du *wajo* le plus proche – celui de Kosong – vinssent grossir les rangs nippons, renversant du même coup l'avantage numérique. Par milliers, les Chinois furent massacrés et poursuivis jusqu'aux rives de la rivière Nam que quelques rares retardataires parvinrent à traverser pour regagner leur repère de Chinju. Sanch'on fut la plus lourde défaite que les Chinois eurent à déplorer dans leurs affrontements avec l'envahisseur japonais. Le site est désormais le siège d'un imposant tumulus funéraire dans lequel subsistent les restes des corps de quelque 30 000 militaires de l'armée Ming qui ont trouvé la mort des mains des Japonais et dont les cadavres furent mis en terre après avoir été séparés de leur nez. Ces trophées anatomiques furent expédiés au Japon pour témoigner de l'accomplissement effectif d'une mission en terre coréenne. Ils sont, depuis ce jour, entreposés à Kyôto, dans ce que l'on nomme à tort « butte aux oreilles ».

L'évolution générale des combats associée au décès de Hideyoshi transforma les *wajo*, originellement avant-postes d'un empire en pleine expansion, en des structures purement défensives ayant pour fonction de couvrir le retrait des armées nipponnes. Si les choses avaient pris une autre tournure, ces places fortes auraient probablement eu une fonction semblable à celle des forts côtiers bâtis par les Européens dans des lieux comme Mombasa, La Havane ou encore Manille. Ces sites, défendus par des pièces d'artillerie lourde et destinés à recevoir des garnisons, permettaient effectivement l'expansion maritime, elle-même condition de la colonisation. Au lieu de cela donc, les samouraïs rebroussèrent chemin, la tête

L'exemple de Sunch'on illustre parfaitement la tradition du *wajo*, ces châteaux construits par les Japonais dans la péninsule coréenne pour soutenir leur avancée. Parfaitement préservé, le site est aujourd'hui très semblable à ce qu'il était lorsque le sommet de la montagne fut arasé et ses pentes couvertes de blocs de pierre. L'association d'un ensemble de murs simples mais robustes à une puissance de feu dénuée d'angle mort permit aux Japonais de déjouer chacune des tentatives d'assaut lancées par les Ming sur les *wajo*.

basse et mirent en pratique les leçons qu'ils avaient tirées en repoussant avec succès les assauts monumentaux que leurs ennemis avaient lancé sur les *wajo*. En terre coréenne, le couple muraille-artillerie né des expériences de Nagashino et Azuchi, avait passé l'épreuve du feu et, une nouvelle fois, fonctionné à merveille.

ENSEIGNEMENTS GLANÉS EN CORÉE

Dans les deux années qui suivirent leur retour de Corée, tous les daimyos qui avaient pris une part active dans l'invasion de la péninsule coréenne rejoignirent l'un des deux camps qui allaient s'affronter dans la sanglante et décisive épreuve de force

qui se tint sur le site de Sekigahara. Il s'ensuivit une période de construction massive de châteaux et un daimyo notamment, par ses choix en matière d'architecture militaire, montra qu'il avait su tirer les leçons de sa campagne en Corée. Il s'agit de Katô Kiyomasa qui s'était brillamment illustré en défendant vaillamment le *wajo* d'Ulsan. Véritable héros, il tira profit de son expérience coréenne et fit construire son château de Kumamoto en conséquence. Si les tours et murailles répondaient évidemment à une exigence esthétique, le seigneur veilla notamment à ce que l'on plantât des noisetiers destinés à garantir une certaine autonomie en cas de siège dans l'enceinte même des imposantes murailles de pierre inclinées. Dans la même veine, il fit creuser des puits et, de manière assez curieuse, ordonna que les tatamis (tapis de sol) disposés dans les tours fussent rembourrés, non pas de paille de riz, mais de tiges végétales. Ainsi, en cas de siège prolongé, une garnison désespérée pourrait-elle littéralement manger le sol !

Nous verrons dans un chapitre ultérieur comment les théories de Katô Kiyomasa en matière de stratégie défensive furent éprouvées au combat. Pour l'heure, notons qu'un grand nombre de châteaux inspirés de celui de Kumamoto furent érigés dans chaque province jusqu'à ce que, avec la fin de la suprématie des Tokugawa, les daimyos fussent contraints de démolir tous les châteaux de leur fief à l'exception d'un seul. Les édifices épargnés (dont nombre subsistent encore de nos jours), du simple promontoire taillé dans la montagne au plus fin des palais, témoignent de l'évolution d'une architecture militaire que la pression combinée des exigences architecturale et militaire a poussée vers la perfection. En somme, la maturation est complète qui s'étend de la plus rudimentaire palissade de montagne à la puissante forteresse de pierre. Il s'agit là d'une ontogenèse motivée par la confirmation de l'efficacité des armes à feu dans la défense d'une position fortifiée, celle-là même qui, initialement, se manifesta avec une telle évidence lors de la sanglante bataille de Nagashino et qui se généralisa à Azuchi. C'est au travers de ces deux éléments que perdure l'héritage d'Oda Nobunaga dans les châteaux qui se dressent encore aujourd'hui fièrement dans le paysage japonais.

Lorsque de grands chefs de guerre de la trempe de Toyotomi Hideyoshi et Tokugawa Ieyasu se lançaient dans des projets titanesques de construction de châteaux, les daimyos rivalisaient pour fournir les blocs de pierre massifs qui serviraient à façonner les murs. Cette statue commémore le don, par Katô Kiyomasa, d'un tel bloc lors de la construction du château de Nagoya.

Le château d'Azuchi en 1576. De nos jours, seul subsiste le massif socle de pierre de l'imposant château d'Azuchi qu'Oda Nobunaga fit ériger en 1576. Jadis au nombre des fleurons architecturaux du pays, cette grande tour – parmi les premières élevées au Japon – fut réduite en cendres six années seulement après sa construction, au moment de l'assassinat de celui qui l'avait fait bâtir. Pour cette raison, personne n'est en mesure d'affirmer avec certitude à quoi ressemblait exactement le château d'Azuchi, mais on s'accorde généralement sur le fait que cet édifice révolutionnaire s'élevait sur sept étages et que le dernier était de forme octogonale et richement ornementé. À l'intérieur, des couloirs militaires ceignaient des aires d'habitation (maquette de Peter Dennis).

CHAPITRE SEPT

Le samouraï et la mer

En 1168, en témoignage de son attachement à la chose maritime, Taira Kiyomori, issu d'une famille qui s'était bâti une réputation en réprimant les pirates, fit construire le temple shintô d'Itsukushima sur l'île de Miyajima. Le temple est monté sur pilotis de bois sur le rivage et, à marée montante, semble flotter sur le ressac. Ci-contre, une photographie du grand *torii* (portail shintô) à marée haute.

Habituellement, on n'associe pas le samouraï aux grands périples en mer et on peut dire que l'image de l'archer monté de renom ne s'insère guère convenablement sur le pont d'un navire. D'ailleurs, la bataille navale de Dan no Ura elle-même donne l'impression que les belligérants se sentaient plus à l'aise sur la terre ferme qu'à flots. Et si quelques événements ultérieurs viennent réconcilier quelque peu ces piètres marins qu'étaient les samouraïs avec la chose maritime, il faut bien reconnaître, comme en attestent les exemples à suivre que le Japon n'est pas une nation associée à la conquête des grands espaces marins. Les embarcations sur lesquelles les guerriers japonais livrèrent bataille au cours de la période des « Royaumes Combattants » étaient en fait si rudimentaires et malaisées à manœuvrer que le fait de chavirer constituait un risque à peu près aussi grand que celui de devoir essuyer une attaque lancée par l'ennemi ; et la campagne navale au cours de la guerre de Corée se déroula dans une confusion à l'image du désastre qui s'ensuivit pour les forces japonaises. Enfin, l'édit de Fermeture du bakufu Tokugawa mit un terme à pratiquement toute expédition maritime à caractère mercantile jusqu'à l'avènement de la Restauration Meiji en 1868.

Pour avérés qu'ils sont, tous les points mentionnés ci-dessus confirment que l'activité navale officielle des guerriers samouraï était effectivement très sommaire. Cela ne signifie pas pour autant que le pays fût totalement dépourvu de tradition navale. Est-il besoin de rappeler que le Japon est constitué d'un grand

ensemble d'îles ? Doté d'un commerce maritime florissant et d'une imposante flottille de pêche, on est en droit de s'attendre à ce que le pays ait su transférer ces savoir-faire dans le domaine militaire en temps de guerre. Le moment est donc venu de tordre le cou aux idées reçues et de réhabiliter l'expérience maritime des samouraïs. Pour s'en convaincre, il suffit simplement d'adopter une vision d'ensemble, objective ; force est alors de reconnaître que certains daimyos, au moins aussi influents sur mer qu'ils l'étaient sur la terre ferme, menaient une intense activité militaire navale, une activité moins formelle certes, mais bel et bien réelle.

LES PREMIERS PIRATES JAPONAIS

Dans un chapitre précédent nous avons fait allusion aux rebelles dont l'éradication avait été l'occasion pour un certain nombre de grandes familles de samouraïs de témoigner d'un loyalisme à toute épreuve envers le trône impérial au cours des époques Nara et Heian. Ce loyalisme, nous l'avons vu, leur avait permis de nourrir leurs ambitions sous la forme de récompenses et d'un prestige grandissant. Précisons maintenant que tous ces insurgés n'opéraient pas exclusivement depuis la terre ferme. En 939, par exemple, un courtisan du nom de Fujiwara Sumitomo, fonctionnaire au service du gouverneur de la province d'Iyo sur Shikoku se vit confier la mission d'éradiquer les pirates qui opéraient le long des côtes voisines. Au lieu de se soumettre à cette injonction, Sumitomo choisit de grossir les rangs des pillards et bientôt, commençait à marauder le long des côtes de la mer intérieure, à la tête de sa propre troupe de bandits. Deux années durant il put ainsi commettre ses forfaits sans jamais être véritablement inquiété par ses traqueurs, et c'est principalement à la trahison de son second – qui révéla aux autorités les repaires et autres entrepôts de ces pirates – qu'est imputable sa défaite finale dans la Baie de Hakata sur Kyûshû. Là encore Sumitomo parvint à s'éclipser à bord d'une modeste embarcation, mais ses heures étaient désormais comptées, et il devait être capturé et assassiné peu de temps après dans la province d'Iyo. Sa tête fut alors envoyée à Kyôtô pour y être exhibée publiquement.

Pour les fidèles seigneurs de guerre de la partie méridionale et occidentale du Japon – notamment ceux dont les terres longeaient les côtes de la mer Intérieure – la traque de ces voyous des mers était une opportunité semblable à celle que leurs homologues installés au nord-est du pays livraient contre les *emishi*. Ils y voyaient là l'occasion rêvée de dorer leur blason. C'est ainsi que la famille Taira accéda aux hautes sphères de la vie politique et devint l'un des clans les plus influents du pays. En 1129, par exemple, Taira Tadamori (1096 – 1153) se vit confier par l'empereur la mission de châtier ces pirates, une mission de laquelle il glana d'abondantes richesses ainsi que moult ennemis. On sait d'ailleurs qu'il échappa à – au moins – une tentative d'assassinat. Son fils, Taira Kiyomori (1118 – 1181) – dont le nom est synonyme de l'apogée du clan – hérita de la perspicacité de son père et, quand il ne livrait pas bataille avec ses ennemis, veillait aux opérations de dragage de canaux et à l'essor commercial de la région de l'actuelle Hiroshima en vue d'un développement des échanges avec la Chine. C'est lui qui, en 1168, fit élever le

temple shintô d'Itsukushima sur l'île de Miyajima en témoignage de l'attachement de son clan à la mer. L'édifice, qui constitue encore aujourd'hui l'une des visites incontournables lors d'un voyage touristique au Japon, est monté sur pilotis de bois et, à marée montante, semble littéralement flotter sur le ressac.

LE FLÉAU *WAKO*

L'ironie cuisante que constitue la défaite du clan à l'ambition maritime avérée qu'étaient les Taira lors de la plus grande bataille navale de l'histoire japonaise eut pour effet de mettre un terme instantané à toutes leurs activités ; et s'il peut, de fait, être tentant de considérer la bataille de Dan no Ura comme un sursis pour les pirates, leurs repaires, tout autant que leurs cibles, étaient multiples et variés. Par exemple, dans la distante province de Hizen (l'actuelle préfecture de Nagazaki) située au nord-est de Kyûshû, se cachait, tapis au beau milieu d'un paysage de criques, péninsules et autres îlots, un groupe de familles collectivement dénommées Matsuura-to. Ces familles durent initialement leur notoriété aux assauts pirates qu'elles lancèrent sur la Corée dans les années 1220 et, quelques années plus tard, ne tardèrent pas à être baptisées *waegu* en coréen (*wako* en japonais), les « brigands du pays de Wa » (le Japon). C'est dans ce contexte qu'en 1227, en présence d'un émissaire coréen, un représentant local du bakufu de Kamakura fit décapiter 90 individus suspects d'avoir pris part aux expéditions pirates des *wako*. Si cette exécution collective porta un coup sévère aux activités de ces derniers, elle démontrait surtout que l'autorité de Kamakura s'exerçait bien au-delà des limites du fief, situé à des centaines de kilomètres plus à l'est. C'est cette même autorité qui allait d'ailleurs profiter pleinement au pays lors des tentatives d'invasions mongoles de 1274 et 1281. En effet, bien que l'Histoire retienne en priorité le coup fatal porté par le typhon providentiel (kamikaze), les troupes mongoles ne se seraient certainement pas contentées de jeter l'ancre au large des côtes nippones si les samouraïs, par leur détermination et leur bravoure, ne les avaient pas dissuadés et empêchés de mettre pied à terre. Nuit après nuit, des embarcations chargées de samouraïs n'avaient-elles pas, à coups de rames, abordé les navires mongols pour livrer combat avec leurs équipages ? En effet, c'est bel et bien l'intensité et la régularité de ces assauts qui avaient empêché tout accostage avant même l'arrivée du divin ouragan.

À nouveau les choses évoluèrent au milieu du XIVe siècle. La régence des Hôjô s'émiettait alors devant l'insurrection fomentée par les fidèles de Go Daigo et la confusion consécutive à la guerre de Nanbokuchô n'était pas moins palpable sur Kyûshû qu'en d'autres endroits du Japon. C'est dans ce contexte d'opposition entre les partisans de la Cour du Sud et ceux de la Cour du Nord que les *wako* reprirent leurs exactions. De surcroît, outre le chaos qui caractérisait la politique japonaise, les pirates bénéficiaient d'un contexte politique favorable en Corée. La dynastie Koryo périclitait et était sur le point d'être remplacée sur le trône par la dynastie Choson. C'est dans ces circonstances que furent menés quelque 174 raids *wako* dans la décennie 1376 – 1385. Certains de ces raids étaient de véritables invasions à l'échelle réduite de la péninsule coréenne. 3 000 *wako* avancèrent ainsi largement en terre coréenne, met-

CI-CONTRE En 1389, les Coréens lancèrent un assaut victorieux contre les pirates basés sur l'île japonaise de Tsushima. Sur ce tableau aujourd'hui conservé au Mémorial de guerre de Séoul, les pirates japonais, défaits, sont représentés en position agenouillée en marque de soumission devant les vainqueurs coréens.

tant à sac des villes comme Kaesong – la capitale de Koryo – et pillant jusqu'à P'yongyang, plus au nord, voire jusqu'aux frontières chinoises. D'autre part, outre ces pillages, les *wako* menèrent de véritables rafles de chair humaine et se convertirent en marchands d'esclaves.

À plusieurs reprises la force navale coréenne riposta. Ainsi, en 1380, plus de 500 navires nippons furent détruits par les flammes et, trois ans plus tard, l'amiral Chong Chi, à la tête d'une flotte de quelque 47 navires, repoussa les Japonais à coups de feu. Un peu plus tard, en 1389, les Coréens lancèrent un assaut victorieux contre les pirates basés sur l'île japonaise de Tsushima. Toutefois, c'est bien sous l'angle politique que les *wako* furent le plus mis à mal. En 1392, un nouveau shôgun prenait la tête du Japon. Ashikaga Yoshimitsu, c'était son nom, est surtout connu pour avoir permis la réconciliation entre les Cours du nord et du sud et pour avoir fait ériger le temple Kinkakuji – alias « Pavillon d'or » – à Kyôto. Ce que l'on sait moins en revanche, c'est qu'il fut un véritable chasseur de pirates. Doté d'une sagacité à toute épreuve dans le domaine politique, Ashikaga Yoshimitsu remporta ses plus belles victoires par de savants calculs et alliances politiques. L'empereur Ming de Chine considérait le reste du monde comme faisant partie d'un empire universel qui devait rendre hommage à la cour du Fils du Ciel – lui-même –, Yoshimitsu ravala sa fierté et accepta des Ming le titre de « Roi du Japon ». Il fut alors en mesure de rétablir une situation identique à celle que les Chinois savaient avoir existé sous le règne des Han, soit avant qu'actes de piraterie et autres guerres ne viennent gravement miner les échanges commerciaux. Yoshimitsu et le Japon tout entier tirèrent le plus grand profit sur le plan commercial de la mise en place consécutive d'un commerce à tempérament qui légitimait les échanges et rendait la piraterie superflue.

Les nouveaux accords commerciaux officiellement conclus avec les Ming apportèrent la stabilité dont les deux gouvernements avaient besoin pour faire face à la piraterie. Ainsi, au cours d'un dramatique incident survenu en 1419 au large de Liaodong, une imposante flotte *wako* fut prise en embuscade et des milliers de pirates nippons furent, pour l'occasion, soulagés du port de

leur tête. Au même moment, des discussions diplomatiques avaient cours avec la cour coréenne qui portait sur la manière de restreindre les multiples raids menés par les *wako* dans la péninsule coréenne. En conséquence, en 1429, l'ambassadeur coréen Pak So-saeng rédigea un rapport dans lequel il préconisait une rencontre directe avec le daimyo propriétaire du fief sur lequel les pirates se cachaient. Enfin, comme en témoigne un autre ambassadeur dans une note étonnamment bienveillante rédigée en l'an

1444, ces gens habitaient en réalité une terre aride de laquelle ils ne pouvaient être certains de tirer les plus basiques éléments de subsistance et avaient, naturellement, trouvé dans la piraterie un moyen de se mettre à l'abri des risques de famine.

LES ROIS PIRATES

Conséquence directe de ces efforts diplomatiques, les actes de piraterie à l'encontre des intérêts chinois et coréens diminuèrent de manière considérable ; cela n'allait toutefois pas priver les *wako* de travail pendant longtemps. En effet, au lendemain de la tragique guerre d'Onin en 1467, l'autorité centrale du shôgun manqua de s'effondrer complètement, autorisant l'avènement d'une multitude de conflits locaux caractérisant la période des « Royaumes Combattants ». À l'instar des daimyos qui, sur terre, s'étaient bâtis des empires en se livrant à la très respectable activité par laquelle ils faisaient main basse sur les terres de leur voisin avant d'y élever leurs propres places fortes, les brillants hommes de mer de Kyûshû et de la mer Intérieure rejoignirent les rangs de la haute aristocratie japonaise en passant maîtres dans l'art du combat maritime et en éprouvant ce talent. Bien que transformées – ils jouaient maintenant à domicile – leurs activités séculaires n'en restaient pas moins assimilables à des actes de piraterie.

Comme pour leurs ancêtres lors du règne hégémonique des Taira au XIIe siècle, les centaines d'îles et bras de mer de la mer Intérieure constituaient une véritable aubaine pour ces pirates du XVIe siècle. C'est là en effet qu'ils établirent leurs repaires. À cette période, le plus notoire patronyme associé au mouvement des « rois pirates » (comment ne pas relever une si étrange expression pour qualifier un daimyo aux ambitions maritimes ?) était Murakami. Les îles de Noshima, Kurushima et Innoshima abritaient alors les trois branches les plus actives. C'est d'ailleurs sur la dernière des trois îles – près du temple Konrenji où sont inhumés les membres du clan Murakami – que fut construit un très instructif et distrayant musée de la piraterie. Au nombre des objets exposés dans l'édifice figure un rouleau suspendu représentant Murakami Yoshimitsu, le plus célèbre des fils de la branche d'Innoshima.

On peut également, dans le musée, contempler le casque de Murakami Takeyoshi (1533 – 1604). Comme il sied à tout loup de mer, l'ustensile est orné d'une crête d'or en forme de coquillage. Takeyoshi dirigeait ses hommes depuis son château sur l'île de Noshima, à proximité de l'un des détroits les plus étroits et fréquentés de la mer Intérieure. Un chroniqueur rapporte à ce sujet que « par peur d'être pris pour cible, les habitants du littoral voisin et des bords de mer des autres provinces lui paient un tribut annuel ». En somme, l'indépendance dont jouissaient les rois pirates n'est pas sans rappeler celle dont bénéficiaient les daimyos qui, dans d'autres provinces japonaises, misaient sur la guerre et les conquêtes pour sauvegarder et accroître leur territoire. Dans un autre domaine, les coutumes locales donnaient souvent une teinte particulière aux grandes traditions. Ainsi, avant de partir au combat, lors du traditionnel repas d'adieu, les Murakami inséraient un poulpe au menu car les huit bras du mollusque étaient censés les protéger des ennemis, d'où qu'ils viennent.

Rouleau suspendu conservé au musée de la Piraterie sur l'île d'Innoshima représentant Murakami Yoshimitsu. Cet éminent chef des « rois pirates » appartenait, comme son nom l'indique, à la branche Murakami basée sur l'île d'Innoshima dans la mer Intérieure.

Au milieu du XVIe siècle, la nature fragmentaire de la société japonaise permit aux *wako* de Kyûshû de renouer avec leurs ambitions chinoises. C'est ainsi que, au cours des années 1550, pas moins de 467 incidents et attaques en lien avec la piraterie furent rapportés qui, une nouvelle fois, incluaient les esclaves dans le butin. À deux reprises, la tombe du fondateur de la dynastie Ming faillit être détruite par les *wako*. La différence tou-

CI-CONTRE Le « roi pirate » Murakami Takeyoshi (1533 – 1604) dirigeait ses hommes depuis son château basé sur l'île de Noshima et dans l'un des détroits les plus étroits et les plus fréquentés de la mer Intérieure. Cette statue de cire le représentant est conservée au musée de la Piraterie sur Innoshima. Conformément au statut d'un « loup de mer » elle est coiffée d'un casque orné d'une crête d'or figurant un coquillage. La bannière, quant à elle, porte le nom de Hachiman, kami de la guerre.

PAGE DE DROITE Maquette d'un navire pirate Murakami conservé au musée de la Piraterie sur Innoshima. Il s'agit d'une reproduction à taille réduite d'un navire de type *ataka bune*, destiné à embarquer quelque 80 rameurs et 60 combattants. Notez l'abaissement des flancs du navire afin de faciliter l'abordage et le *mon* (emblème) Murakami sur la voile.

tefois avec les raids pirates antérieurs était que cette fois-ci les équipages comprenaient au moins autant de brigands japonais que chinois. Si le terme générique *wako* servait encore à nommer ces bandits des mers, la majorité d'entre eux n'étaient plus japonais mais constituait plutôt un melting-pot composé, entre autres, de renégats chinois et de flibustiers portugais. Wang Zhi, le célèbre pirate chinois décapité en 1551 alla même jusqu'à installer ses quartiers sur l'île japonaise de Hirado.

Otomo Sôrin, de par ses conquêtes dans les provinces de Buzen et Chikuzen – sièges de nombreuses attaques pirates – eut à répondre des exactions commises par les *wako*. Voici ce qu'en dit un extrait d'une chronique chinoise datant de 1551 :

> *Le gouverneur général Yang Yi a dépêché Zheng Shungong à Hirado dans la province de Hizen. C'est là qu'il rencontra Otomo Yoshishige et, d'un ton réprobateur, lui déclara : « De longues années durant nous avons entretenu des liens amicaux ; alors pourquoi vos hommes mettent-ils nos côtes à sac et enchaînent-ils notre peuple ? Je vous demande instamment d'y mettre un terme ».*

À quoi Sôrin, peu arrangeant, répondit que le besoin de protéger son domaine contre les éventuelles incursions de ses voisins lui compliquait considérablement la tâche pour se débarrasser des pirates. De surcroît, la piraterie était, selon ses propres mots, « l'œuvre de quelques bandits retranchés sur des îles ».

Si les relations commerciales que le Japon entretenait avec la Corée avaient, jusque-là, été placées sous le sceau de la piraterie, cela ne tarda pas, à la fin du XVe siècle, à céder la place à des échanges officiels transitant via les trois enclaves nippones créées entre-temps sur la côte Sud de la péninsule coréenne. Les marchands japonais faisaient toutefois preuve d'une telle agressivité commerciale qu'ils ne tardèrent pas à susciter un mécontentement croissant chez les autochtones qui tentèrent de les expulser (notamment lors du soulèvement massif de 1510). Le daimyo Sô de Tsushima fut chargé de contenir l'insurrection mais, en écho aux raids menés par les *wako* quelques décennies plus tôt, décida plutôt de lancer l'assaut sur l'île de Koje ; et c'est en 1555 que, à l'occasion d'une attaque massive contre la côte de Chollado par 70 navires en provenance des îles Gotô et de Hizen, une nouvelle vague de piraterie détériora les relations entre les deux pays. Ce raid, l'ultime des assauts majeurs lancés par les *wako*, nous apparaît avec le recul, comme la répétition générale de l'invasion japonaise de 1592. La résistance coréenne manqua s'effondrer. En effet, attendant l'arrivée de leur commandant en provenance de Séoul, les troupes coréennes reculaient inexorablement au fur et à mesure de l'incursion japonaise ; et quand le chef militaire arriva effectivement sur les lieux, son armée, déconfite, se résumait à quelques fuyards tapis dans les bois. Ironiquement, côté japonais, les rois pirates n'étaient autres que les pères des militaires japonais qui, un demi-siècle plus tard, prendraient la mer pour envahir légitimement la Corée, conformément aux volontés des daimyos. C'est eux qui assureraient la logistique et fourniraient quelques-uns des plus redoutables combattants pour le plus imposant de tous les raids *wako* : l'invasion de la Corée par Hideyoshi.

DES PIRATES AUX SEIGNEURS DE LA MER

Des marins expérimentés de la trempe de Murakami Takeyoshi apportèrent une contribution vitale à la manière dont les samouraïs conduisaient la guerre au cours de la période des « Royaumes Combattants ». Seuls les daimyos des fiefs les plus éloignés des côtes pouvaient alors se permettre de se dispenser totalement d'une force maritime. On sait par exemple, que les Hôjô, dont les terres jouxtaient l'océan Pacifique, livrèrent des batailles navales contre les membres du clan Satomi. Takeda Shingen, lui-même, dont le fief s'étendait pourtant sur la région montagneuse au cœur du Japon, entretenait sa propre force navale sur le lac Suwa. En 1569, suite à la conquête des terres Imagawa, ce fief s'étira jusqu'à la côte pacifique et cinq navires – qui devaient devenir le cœur même de la force navale Takeda – furent placés sous le commandement de l'ancien serviteur du clan défait : Tsuchiya Sadatsuna. Sous la menace grandissante des Hôjô voisins, la flotte se développa rapidement et, lorsque Tsuchiya Sadatsuna trouva la mort lors de la bataille de Nagashino en 1575, la force navale ne comptait pas moins de cinquante imposants navires ; ceux-là mêmes à bord desquels les Takeda devaient, cinq ans plus tard, livrer bataille contre les Hôjô près d'Omosu dans la province d'Izu. Depuis son quartier général, sur la terre ferme, Takeda Katsuyori pouvait, pour l'occasion, contempler l'œuvre des amiraux placés sous ses ordres, alors qu'ils lançaient l'assaut sur les navires portant les couleurs du clan Hôjô. Aussi féroce que fut cette démonstration de la puissance des Takeda sur le plan naval, elle ne suffit toutefois pas à prévenir l'effondrement du clan en 1582.

Depuis 1560, le plus influent des daimyos était Oda Nobunaga. Défaisant successivement plusieurs de ses rivaux, il contrôlait désormais toute la partie centrale du pays. C'est alors que, commençant à soutenir ses ennemis jurés – les membres fanatiques de la secte bouddhique Ikkô-ikki –, les Môri (dont les terres s'étendaient à l'ouest) entrèrent en conflit direct avec lui. Ce clan assurait en effet l'approvisionnement des membres du mouvement religieux implanté dans les cathédrales fortifiées de Nagashima et Ishiyama Honganji (sur le site de l'actuel château d'Osaka) par la voie maritime que constituait la mer Intérieure. C'est dans ce contexte qu'eut lieu la première bataille de Kizugawaguchi en 1578, l'une des rares batailles navales de la période Sengoku. En effet, les navires mobilisés au cours des invasions de Shikoku et Kyûshû par Hideyoshi le furent davantage à des fins logistiques que purement militaires. Seul le siège du château de Shimoda – tenu par les Hôjô – en 1590, se singularise puisque largement conduit par voie maritime.

HIDEYOSHI, DOMPTEUR DE PIRATES

En 1591, les pirates ne pouvaient pas être exclus de l'entreprise d'unification du pays par Toyotomi Hideyoshi. Commencé trois ans plus tôt, en 1588, ce processus était en fait la conséquence logique du premier des deux édits passés par le seigneur et qui allaient directement affecter la vie militaire dans le pays. Relatif au port des armes, ce décret – plus connu sous le nom de « chasse aux sabres » – prévoyait la confiscation immédiate de toutes les armes possédées par les paysans. Elles devaient être placées entre les mains des daimyos et de leurs

Photographie du Korenji, le temple familial du clan Murakami sur l'île d'Innoshima. Le « cimetière aux vieux pirates » se trouve parmi les arbres qui s'élèvent juste en arrière du bâtiment principal.

armées en voie de professionnalisation. Loin de restreindre les prérogatives des hommes de loi au seul fait de fouiller les habitats paysans, cette loi visait, concrètement, à tuer dans l'œuf toute tentative de soulèvement en imposant à ceux qui ne jouissaient pas des faveurs de Hideyoshi de se débarrasser de tout moyen effectif de faire la guerre. Dans une opération dont l'ampleur égale celle par laquelle Henri VIII dissout les monastères en Angleterre, tout petit seigneur dont la loyauté ne semblait pas infaillible, toutes les institutions religieuses possédant les moyens matériels d'organiser un soulèvement armé et tous les chefs de village récalcitrants furent privés de leurs armes. En lot de consolation on leur assura que sabres, lances et armes à feu seraient fondus pour fournir les clous nécessaires à la construction du grand Bouddha que Hideyoshi prévoyait d'ériger à Kyôtô. L'opération devait avoir deux conséquences positives pour la nation : tout d'abord, elle serait bénie sur le plan spirituel et elle serait libérée des fléaux de la guerre et de la rébellion, ceux-là mêmes qui avaient, dans le passé, causé tant de chaos et de souffrance.

En réalité, il est plus que probable que, pour la plupart, les armes ainsi saisies furent, non pas détruites, mais plutôt stockées en vue d'être employées lors des campagnes ultérieures. Un autre édit, passé dans l'ombre de cette « chasse aux sabres » (le même jour) visait, quant à lui, les pirates. Dans leur cas spécifique, les émissaires des daimyos habituellement chargés de saisir les armes n'avaient pas tant pour fonction de chercher celles-ci que de faire rédiger à ces brigands des mers un document par lequel ils s'engageaient à ne plus se livrer à des actes de piraterie. Si quelque daimyo refusait de se soumettre à cette consigne et permettait aux pirates de poursuivre leurs exactions, il se voyait confisquer son fief. En 1591, une nouvelle loi, l'édit de Séparation assurait une distinction claire entre la classe des samouraïs et les autres couches de la société. Si les marins n'étaient pas explicitement mentionnés dans ce texte de loi, leur absence ne les rendait pas moins présents pour autant. La séparation était désormais totale entre la fonction militaire et l'activité de production.

La « chasse aux sabres », par laquelle tout individu n'appartenant pas à la caste des samouraïs devait remettre ses armes aux autorités, explique pour une grande part le déclin de l'influence des pirates dans les régions reculées du Japon. Ces poupées de cire représentent Date Masamune faisant respecter l'édit de Hideyoshi sur ses terres (muséum d'Histoire de Date Masamune, à Matsushima).

Dans l'année qui suivit cette réforme de la société japonaise, Hideyoshi lança la campagne de Corée. Comme les daimyos les plus proches de la péninsule coréenne étaient les plus sollicités par le pouvoir central pour fournir les troupes nécessaires à l'expédition, les anciens *wako* de Kyûshû eurent bientôt la surprise de se voir confier une mission par laquelle ils devaient, avec, cette fois-ci, l'entière bénédiction du gouvernement, se livrer à des activités qui n'étaient pas sans rappeler les raids pirates que, jadis, ils pratiquaient illégalement. C'est avec loyauté qu'ils se lancèrent dans l'aventure. Les assauts qu'ils menèrent en Corée furent d'une grande férocité. D'ailleurs, dans une requête qu'il fit à l'attention de la Cour coréenne, l'amiral Yi Sun Sin écrivit

que « les cruels Japonais sont divisés en deux groupes : l'un marche vers le nord, en direction du cœur du pays, et l'autre prend nos villes côtières les unes après les autres pour les mettre à sac ». Ces exactions côtières ne furent l'occasion d'aucune bataille majeure ; comme elles visaient simplement à sécuriser les voies de communications terrestres et maritimes, les mouvements japonais sont, pour la plupart, restés anonymes. C'est ainsi qu'il est désormais impossible d'identifier les unités qui y prirent part et d'attribuer à tel ou tel officier de haut rang le commandement des opérations. Aucune chronique ne saurait relater les exploits de ces guerriers japonais dont les méthodes reposaient sur le viol, les rafles et les pillages. Comment ne pas faire le lien avec les expéditions menées jadis par les *wako* ? Les seules traces historiques que nous ayons de leurs activités ont été produites par les Coréens à l'occasion des quelques défaites qu'ils leur infligèrent. En fait, leurs méthodes donnent clairement l'impression que ces bandits japonais – en rien assimilables à la noblesse des samouraïs – pouvaient donner libre cours à leurs plus viles pulsions. Ainsi, les uniques daimyos de haut rang dont les noms peuvent aujourd'hui être associés à ces déprédations sont les frères Kurushima et Kamei Korenori – tous descendants de pirates *wako*. Les patronymes d'éventuels autres nobles participants sont désormais – et c'est heureux pour eux – perdus dans les annales du déshonneur samouraï.

La manière dont l'amiral Yi défit la flotte japonaise à l'aide de ses célèbres cuirassés – les bateaux tortue – est bien connue de tous et nous ne nous y attarderons pas ici. Notons simplement que, au terme de la guerre, en 1598, les tentatives d'assauts navals lancés par les Japonais contre les intérêts coréens furent, dans l'ensemble, un véritable désastre. Un peu plus haut, nous avons fait allusion aux nombreux survivants de la bataille de Sekigahara (1600) qui s'étaient, sous les Tokugawa, fait bâtir de magnifiques châteaux pour se voir contraints, quelques années plus tard, de les détruire sur ordre du gouvernement. De la même façon, le commerce maritime en plein essor ne tarda pas à être placé sous la direction des Tokugawa, ce qui eut pour effet de sonner le glas d'un mouvement certes limité mais bel et bien réel : celui des mercenaires samouraï.

SAMOURAÏS MERCENAIRE

Le mercenariat tel qu'on le connaît en Europe est un phénomène pratiquement inexistant au Japon. En effet, les condottieri (les célèbres chefs de soldats mercenaire) et les unités d'élite spécialisées professionnelles comme les arbalétriers génois n'ont pas d'équivalent au Pays du Soleil Levant. Le célèbre mouvement ninja – dont la province d'Iga s'était fait une spécialité – est celui qui s'approche le plus de ces mercenaires. Cela n'exclut pas pour autant que certaines sources historiques fassent, dès la fin du XVIe siècle, état d'un certain nombre de samouraïs japonais grossissant les rangs d'armées étrangères. D'ailleurs, quand leurs activités ne se résumaient pas à des actes de piraterie sur invitation, il arrivait que ces mercenaires entretinssent des relations contractuelles avec le chef au nom duquel ils croisaient le fer.

L'Espagne est au nombre des toutes premières nations étrangères qui recrutèrent des mercenaires japonais. Parmi les activités pour lesquelles ils furent ainsi recrutés, on peut noter

Les campagnes d'invasion menées par Hideyoshi en 1592 et 1597 constituent les plus grands assauts pirates jamais menés contre la Corée. Ce tableau du musée Mémorial de Namwon dépeint la chute de la ville aux mains des envahisseurs en 1597. Le corps de garde est en feu et on peut voir des rangs de *ashigaru* faisant feu sur l'ennemi.

cette tentative étrange – et pourtant tout à fait sérieuse – d'envahir la Chine pour y répandre la foi chrétienne. L'expédition comptant quelque
25 000 hommes – parmi lesquels figuraient pas moins de 6 000 Japonais – devait être lancée depuis les Philippines. En fait, ce plan d'invasion ne se concrétisa jamais du fait des circonstances. En effet, lorsque le projet arriva entre les mains du roi en 1588, une autre Armada espagnole venait d'essuyer une sérieuse défaite, et le souverain n'était, de fait, plus très enclin à prendre de nouveaux risques au-delà de ses frontières. En 1595, toutefois, lorsqu'ils envahirent le Cambodge, les Espagnols recrutèrent quantité de mercenaires japonais et, même si l'expédition peut se vanter d'avoir supprimé le roi de ce pays, force est de constater qu'elle n'en reste pas

moins un fiasco : l'incursion fut en effet repoussée jusqu'au fleuve Mékong. Un peu plus tard, en 1603, les mercenaires japonais firent parler d'eux à Manille lorsqu'ils aidèrent les Espagnols à réprimer une révolte chinoise.

Les frontières entre les notions de « marchand », de « mercenaire » et de « pirate » étaient, sur le terrain, souvent ténues et, avec l'essor des activités maritimes dans la région, nombreux étaient les habitants des zones côtières du Siam, du Cambodge et du Vietnam qui s'inquiétaient de l'apparition, sous les traits de mercenaires, d'une nouvelle génération de *wako*. En 1597, le vice-roi portugais, à Goa, interdit expressément à tout Japonais d'accoster à Macao et, en 1605, le gouverneur espagnol des Philippines exprimait dans une missive ses craintes d'une possible invasion japonaise. Il était particulièrement inquiet du grand nombre de mercenaires nippons dans les rangs espagnols. Cette crainte du Japonais crût considérablement et, en 1605, un certain John Davis fut la première victime anglaise lors d'une attaque pirate menée par les *wako* sur son navire. Peu de temps après, son capitaine, Sir Edward Michelbourne, écrivit :

Aux alentours du 27 décembre 1605, je croisai une jonque japonaise qui s'était livrée à des actes de piraterie le long des côtes de Chine et du Cambodge. Leurs chefs morts, leur ignorance et les aléas climatiques les avaient conduits à s'échouer sur un haut-fond de la grande île de Bornéo. Là, ils n'osaient pas mettre pied à terre. Leur hardiesse notoire et la crainte qu'ils suscitaient sur leur passage leur valaient effectivement de n'être autorisés à débarquer dans aucun port des Indes.

Environ un an plus tard, une compagnie de mercenaires japonais au service des Portugais à Malacca aida à repousser une tentative d'invasion menée par l'amiral hollandais Cornelis Matelief de Jonge. C'est ce même amiral qui, à la suite d'une rencontre avec un vaisseau *wako* quelque temps plus tard, écrivait :

Ces Japonais étaient tous de braves hommes et ressemblaient à des pirates ; ce qu'ils étaient d'ailleurs. Ils sont une race très déterminée car, lorsqu'ils se savent sur le point d'être capturés par leurs ennemis chinois, ils préfèrent s'ouvrir le ventre plutôt que de tomber vivants entre les mains de ces derniers et d'être torturés à mort.

Comme tous les mercenaires du monde, c'était l'appât du gain qui motivait les mercenaires japonais. Aussi, dans le même temps, certains allèrent-ils également grossir les rangs des troupes hollandaises ! Toutefois, les Néerlandais – comme les Espagnols avant eux – commencèrent à s'interroger sur la sagesse qu'il y avait à employer les Japonais en pareils effectifs. N'étaient-ils pas, selon les mots d'un colon, « des agneaux dans leur propre pays et des diables en puissance à l'étranger » ? On rapporte que, en 1614, des Anglais membres de la Compagnie des Indes Orientales, tuèrent huit Japonais au cours d'une escarmouche à Ayuthia, la capitale du Siam et, deux ans plus tard en 1616, selon le journal de voyage de Richard Cock, la même ville aurait été le siège d'un événement inquiétant. Un commerçant anglais du nom de Pitts serait, suite à une dispute avec un certain James Peterson :

[…] venu avec une escorte de trois Japonais pour le ligoter et le séquestrer. Mais Peterson se

battit avec une telle vaillance qu'il tua deux Japonais et obligea Pitts et le troisième serviteur à prendre la fuite. Or, ce Peterson se trouve être dans les petits papiers du Roi du Siam, c'est pourquoi je m'étonne qu'il ait agi de la sorte. À ce propos, M. Mathias pense que c'était sous le coup de l'alcool.

L'attitude agressive des commerçants japonais dans un Cambodge rebelle généra des frictions avec le Siam (Thaïlande) voisin en 1623 et amena le roi de ce pays à adresser une missive au shôgun Tokugawa Hidetada en personne pour lui exprimer que le Cambodge était un état vassal du Siam et que la rébellion devait être légitimement réprimée. Et le roi d'avertir de manière assez abrupte que les Japonais installés dans ce pays devraient se garder d'intervenir :

[…] En conséquence, mon gouvernement compte prendre des mesures adaptées et lever une armée pour envahir ses territoires par les voies terrestre et maritime en vue de les soumettre. S'il venait l'idée saugrenue aux marchands de votre très honoré pays – dont la présence sur les lieux est motivée par leurs activités de négoce – de prêter assistance aux insurgés quand le conflit éclatera, je ne pourrai répondre d'aucune responsabilité à cet égard et crains que cela ne soit guère conforme aux sentiments amicaux que j'entretiens envers vous.

La réponse que formula Hidetada fut en parfaite conformité avec la requête du roi. Le gouvernement japonais n'avait que faire de ces soi-disant « marchands ». Voici ce qu'écrivit le shôgun :

Si les marchands de mon pays installés en ces lieux devaient prendre position contre les intérêts de votre très honoré pays [et] que vous souhaitiez les exterminer, bien que cela ne soit guère en accord avec le ton amical des relations qu'entretiennent le Japon et le Siam, cette répression n'en serait pas moins parfaitement justifiée. Aussi, si cela devait se produire, je vous conjure de ne pas hésiter un instant […] Ces exécrables marchands ne jurent que par le gain, des individus aussi cupides doivent être punis comme il se doit.

Cette réponse hautaine est la réaction type des membres de la caste des samouraïs à l'égard des inqualifiables activités menées par les classes mercantiles, quelles qu'elles soient.

LE ROI ET YAMADA

Le Siam était le principal client des mercenaires japonais. Les guerriers nippons y servaient en tant que garde rapprochée du roi et étaient hautement appréciés pour les qualités dont ils faisaient montre dans cette tâche. À ce propos, voici ce qu'écrivit un Néerlandais du nom de Van Vliet :

Mais les Japonais (au nombre de 70 à 80) sont les meilleurs soldats et leur bravoure leur a de tout temps valu d'être tenus en haute estime par les rois successifs. Les lâches siamois sont toutefois bien plus nombreux dans l'armée.

Un autre Hollandais, le directeur du comptoir néerlandais d'Ayuthia de 1628 à 1636 décrivit les mercenaires japonais comme suit :

Les meilleurs d'entre tous sont les quelque cinq ou six cents soldats japonais. Leur valeur en

matière de virilité leur vaut un merveilleux respect de la part de leurs semblables d'autres nationalités et ils sont honorés et également respectés des rois siamois.

Le tout premier témoignage faisant état de Japonais luttant au service du Siam remonte à 1579. De source siamoise, elle n'est malheureusement confirmée par aucun document d'archives japonais. Ce témoignage rapporte l'existence d'une compagnie de quelque 500 Japonais luttant aux côtés des Siamois lors d'une invasion par le Laos et la Birmanie voisins. Ces Japonais furent probablement emmenés en ces lieux à bord de navires portugais mais il est étrange qu'aucun patronyme ou nom de lieu ne nous soit parvenu. Au cours de son règne – dont les dates coïncident avec l'invasion de la Corée par Hideyoshi en 1592 –, le roi Naresuen du Siam fut très actif dans les affaires politiques asiatiques. Il offrit d'ailleurs aux Chinois d'utiliser la flotte siamoise en vue de lutter contre les navires japonais, une offre que les intéressés déclinèrent poliment.

Il faut attendre 1606 pour trouver des traces écrites témoignant de relations bilatérales entre le Siam et le Japon. Comme ses conseillers militaires lui avaient vanté l'excellente qualité de la poudre siamoise, Tokugawa Ieyasu favorisa le développement des relations commerciales avec ce pays. Au Siam, c'étaient les qualités du sabre japonais ainsi que celle des guerriers qui le portaient que l'on vantait. Aussi se développèrent des relations commerciales basées pour une bonne part sur l'échange des biens militaires mentionnés ci-dessus. Le plus célèbre des samouraïs qui servirent ainsi le roi du Siam se nomme Yamada Nagamasa (1578 – 1633). Le caractère romantique de l'existence de ce grand aventurier, largement enjolivé par la légende, n'en repose pas moins sur un socle de vérité. Natif de la province de Suruga, il se disait petit-fils d'Oda Nobunaga. En 1615, alors que l'instabilité politique dans la région rendait tout périple hasardeux au-delà des eaux japonaises, il s'embarqua secrètement sur un vaisseau en partance d'Osaka pour l'île de Formose (Taïwan). Il y fit escale quelque temps avant de s'embarquer de nouveau pour installer et développer son activité commerciale au Siam. À l'occasion d'une insurrection dans son pays d'accueil, Yamada se permit de conseiller le roi et ne tarda pas à brandir le sabre en son nom pour réprimer les insurgés. En récompense pour sa loyauté, le mercenaire se vit offrir une princesse siamoise pour épouse et le titre de gouverneur d'une province du Siam.

Évidemment, les relations privilégiées qu'il entretenait avec le roi et la confiance qu'il en tirait ne tardèrent pas à lui valoir la jalousie et l'opprobre d'autres hommes politiques influents du pays. La crise atteignit son paroxysme lorsque le roi tomba malade et plaça entre ses mains une bonne part des prérogatives gouvernementales. C'est à ce moment qu'un ministre jaloux monta le roi déclinant contre lui et ordonna son empoisonnement. Ce forfait n'était, en réalité, que la première étape d'un plan de grande envergure visant la destruction de la colonie nippone et l'expulsion de ses habitants. Malheureusement pour ceux qui avaient fomenté contre lui, le Japonais eut vent du complot et prit l'initiative :

Ils proposèrent donc d'avancer dans la ville à la tête d'un petit groupe d'hommes en armes

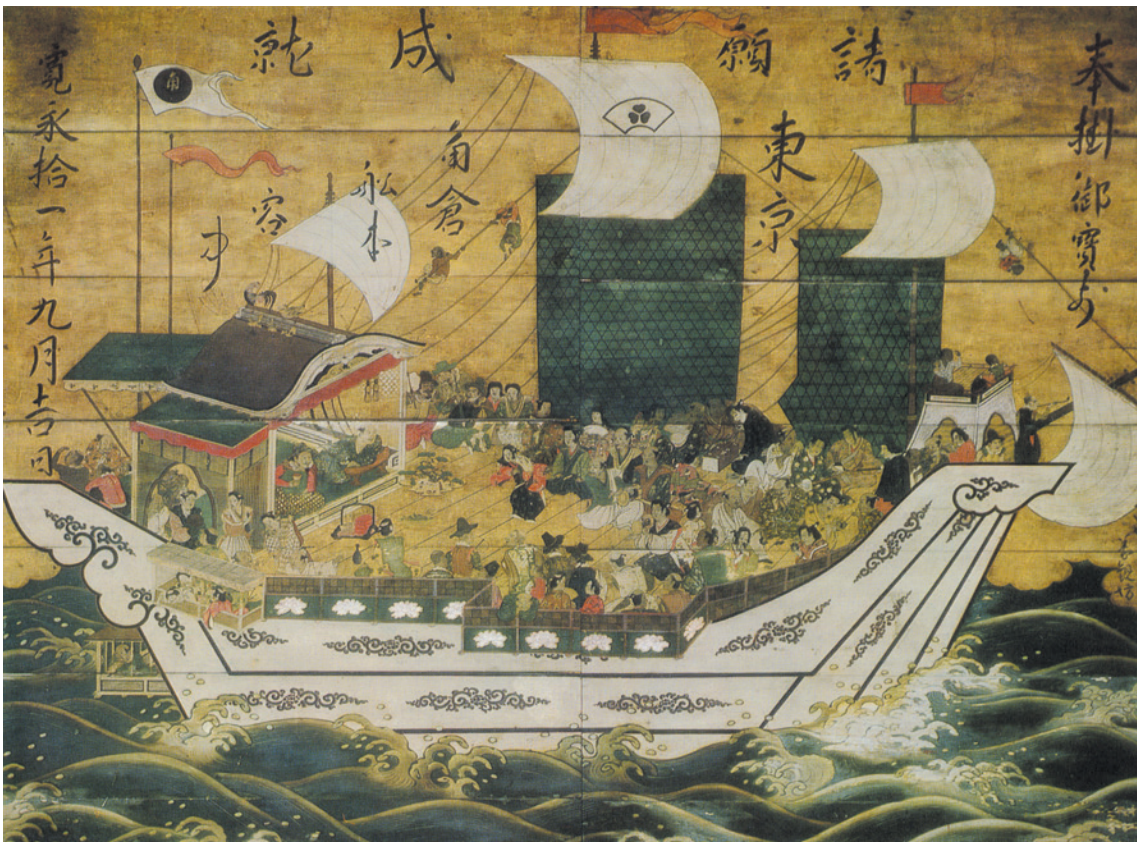
CI-CONTRE Toyotomi Hideyoshi, l'unificateur du Japon s'avéra être le plus grand chasseur de pirates dans toute l'histoire japonaise. Son autorité lui permit de circonscrire leurs activités et de faire appliquer la loi à leurs dépens.

et, dès que les coups de feu se firent entendre, tous ceux qui se sentaient hommes coururent vers la cité pour y mourir au combat, portant ainsi aux nues le renom militaire nippon. Cette proposition fut reçue avec le plus grand enthousiasme et les autres firent le serment de mourir ensemble au combat.

Beaucoup de sang fut versé avant que les Japonais n'acceptent de quitter les lieux. Alors que leurs navires s'éloignaient des côtes, ils essuyèrent les attaques de la flotte siamoise mais, parvenant à les écarter, ils purent leur échapper. C'était sans compter sur la ténacité des Siamois qui mobilisèrent un vaisseau portugais mouillant dans les environs et, à la suite d'une nouvelle escarmouche, les Japonais parvinrent finalement à gagner le large déplorant 43 décès.

L'affaire Ayuthia n'était cependant pas terminée. Huit samouraïs s'étaient fait remarquer par leur absence à l'occasion d'un pèlerinage dans un temple bouddhiste et, à leur retour dans la capitale siamoise, furent mis aux arrêts. Leur séjour en prison fut de courte durée car on apprit bientôt que la stabilité politique du pays était en péril. Les ennemis du Siam avaient en effet eu vent de l'expulsion des Japonais et le « peuple de Java » – une expression plutôt vague permettant certainement de désigner un groupe hétéroclite composé de pirates indonésiens, de troupes hollandaises et peut-être même de Portugais – profita de l'aubaine pour lancer l'assaut sur le Siam (cela donne une idée de la réputation dont jouissaient les Japonais dans la région). Le roi du Siam recouvra bientôt la santé et reconnut que les Japonais « appartenaient à une nation bien plus crainte des gens du sud qu'un tigre féroce » et il promit aux captifs qu'ils recouvreraient la liberté s'ils luttaient à ses côtés pour débarrasser son pays de ces envahisseurs.

Les huit samouraïs s'empressèrent d'accéder à la demande du roi et suggérèrent que les troupes siamoises soient, autant que possible, équipées d'armures et de casques japonais. Ils savaient que les ennemis seraient effrayés à la simple vue de ces ustensiles. Soixante-dix armures furent ainsi réunies et équipèrent autant de soldats siamois. De surcroît, on mobilisa huit éléphants de guerre. Les huit samouraïs furent placés à la tête des



soixante-dix soldats déguisés et de quelque 500 autres soldats siamois. Sur le dos de chaque éléphant, ils disposèrent deux canons de petite taille puis se mirent en route pour la côte. « Dès qu'ils aperçurent les navires javanais à l'horizon, ils firent feu sans répit et, si elle n'avait pris la sage décision de battre retraite au plus vite, toute la flotte adverse aurait été coulée ».

Cet étrange incident est probablement l'ultime bataille livrée à l'étranger par des mercenaires samouraï. En effet, en 1639, soit six ans après la mort de Yamada Nagamasa, le bakufu Tokugawa mit en application l'édit de Fermeture. Bien que le pays ne fût jamais aussi isolé du reste du monde qu'on se complaît généralement à le laisser croire, les restrictions commerciales caractérisant les exportations vers la Chine et la Corée obligèrent des aventuriers comme Yamada à trouver d'autres solutions pour exercer leurs activités dans les limites nationales. L'entreprise

Un équipage de *wako* (pirates japonais) débarque en 1380 sur la côte coréenne et s'apprête à lancer un assaut pirate sur la terre ferme. Illustration de Wayne Reynolds.

navale japonaise était désormais conduite sur une échelle considérablement réduite. Au début du XIXe siècle, toutefois, on vit apparaître de nouveaux navires dans les eaux japonaises. Ils battaient pavillon russe ou américain et, à leur manière, semblaient promettre que, d'ici quelques années, l'univers du guerrier japonais – sur terre comme en mer – subirait des modifications qui le transformeraient à jamais.

CHAPITRE HUIT

Les Tigres Blancs

Le château d'Aizu-Wakamatsu, ici couvert de neige, fut la cible principale des attaques lancées sur le *han* Aizu par les armées du nouveau gouvernement Meiji.

L'isolement maritime nippon cessa brutalement en juillet 1853 lorsque quatre navires de guerre américains entrèrent dans le port d'Uraga. Le commodore Perry – qui en assurait le commandement – portait avec lui une lettre du président Fillmore dans laquelle l'auteur requérait la signature d'un traité d'entente cordiale avec les États-Unis. Il s'agit là d'un tournant décisif dans l'histoire du Japon ; quinze ans plus tard, le shôgunat rendait son ultime soupir, l'empereur était restauré et le pays entrait tout de go dans le monde moderne.

Ce processus en marche, connu sous le nom de Restauration Meiji, est souvent associé à cette image populaire sur laquelle on peut voir des anciens samouraïs en haut-de-forme contemplant, aux côtés de leur épouse en crinoline, le spectacle des trains à vapeur allant et venant. Cependant, bien que l'imagerie associée à cette période soit souvent bon enfant, les événements et conflits qui accompagnèrent cette transition furent d'une violence aussi prononcée que ceux qui marquèrent la période des « Royaumes Combattants ». Nous avons évoqué plus haut l'assassinat d'Li Naosuke, parce qu'il était un fervent défenseur du shôgunat. Notons toutefois que son cas est loin d'être anecdotique tant les passions se déchaînèrent dans les deux camps avec une rare violence au cours de ces heures troubles de l'histoire japonaise. Nous allons maintenant, dans le présent chapitre, explorer plus avant ces antagonismes et concentrer notre propos sur un groupe peu connu de jeunes samouraïs qui, eux aussi, payèrent de leur vie leur loyauté à l'endroit des Tokugawa.

LES FIDÈLES DAIMYOS

Au cours des deux siècles et demi qui précédèrent la Restauration Meiji, le Japon se perpétuait à l'aide d'un système politique qui préservait efficacement l'équilibre des pouvoirs entre le gouvernement central des shôguns Tokugawa (le bakufu) et l'administration locale dans les territoires (les *han*) placée entre les mains des daimyos. Les affaires internes du *han* relevaient de l'administration locale et le daimyo qui était à sa tête appartenait à l'une des trois catégories suivantes. Celle, tout d'abord, des quatre branches du clan Tokugawa destinées à fournir un héritier au shôgun si la branche principale venait à s'éteindre. Celle des *fudai* daimyos ensuite, dont les ancêtres étaient déjà vassaux du clan Tokugawa avant la bataille de Sekigahara en 1600. Ceux-là avaient deux fonctions : ils dirigeaient leur propre *han* et occupaient les plus hautes fonctions de la hiérarchie du bakufu (le clan est un excellent exemple de *fudai* daimyo). Enfin, venait la catégorie des *tozama* daimyos, dont les ancêtres ne s'étaient ralliés aux Tokugawa qu'au lendemain de la bataille de Sekigahara. Certains d'entre eux avaient d'ailleurs combattu dans le camp opposé et s'étaient vus confisquer leurs terres ou déplacés au cours de la Période Tokugawa. La maison des Môri – située à l'extrême pointe sud-occidentale de l'île principale Honshu –, deuxième clan par son influence dans le pays à la veille de la bataille, avait ainsi, au sortir de celle-ci, vu son gigantesque territoire (le *han* connu sous le nom de Chôshû) scindé en deux provinces : Nagato et Suo. Plus reculé encore était le *han* Satsuma au sud de Kyûshû, domaine du jadis florissant clan Shimazu. Satsuma et Chôshû s'insèreront dans notre récit à la fois en tant que territoires partisans et adversaires du bakufu, mais c'est bel et bien l'un des territoires traditionnellement les plus fidèles qui retiendra notre attention dans les pages qui suivent : le domaine d'Aizu au nord du Japon. En effet, si, dans son zèle partisan ce territoire ne se distingua pas des autres, il convient de noter que, au moment de la Restauration Meiji, aucun autre *han* ne perdit ni ne souffrit autant de son dévouement pour une cause perdue.

LES SEIGNEURS D'AIZU

Le premier daimyo d'Aizu, un certain Hoshina Masayuki, était en fait le demi-frère du troisième shôgun Tokugawa, Iemitsu. C'est ce dernier qui, en 1643, le transféra au château d'Aizu-Wakamatsu, au cœur de ce domaine escarpé et dénué de côtes. Masayuki servit le shôgun avec diligence et dirigea son *han* avec un zèle semblable à celui des autres daimyos. En 1699, reconnaissant ainsi officiellement les relations privilégiées qu'entretenaient les deux familles, les Tokugawa permirent que le patronyme Hoshina fût changé en Matsudaira (patronyme originel de Tokugawa Ieyasyu) et qu'il utilise le *mon* Tokugawa. Plus tard, au début du XIXe siècle, alors que le nombre de bateaux étrangers croisant au large des côtes japonaises allait croissant, les samouraïs d'Aizu se virent confier la tâche de veiller à la défense des côtes maritimes, et en 1806, au lendemain des incursions russes sur des villages de Hokkaido, ces mêmes samouraïs – qui pourtant n'avaient, pour la plupart, pas le pied marin – patrouillaient le long des côtes septentrionales de l'île.

Lorsque le commodore Perry débarqua sur les côtes japonaises – avec les conséquences que

Le premier daimyo d'Aizu, un certain Hoshina Masayuki, était en fait le demi-frère du troisième shôgun Tokugawa, Iemitsu. C'est ce dernier qui, en 1643, le transféra au château d'Aizu-Wakamatsu, au cœur de ce domaine escarpé et dénué de côtes. Masayuki servit le shôgun avec diligence.

l'on sait –, Aizu était dirigé par un jeune daimyo du nom de Matsudaira Katamori (1835 – 1893). Âgé de dix-sept ans seulement, ce dernier ne pouvait prendre part aux grandes décisions politiques du pays. L'année qui suivit la mort de Li Naosuke, comme la période était instable et les antagonismes grands, le

L'arrivée des « bateaux noirs » américains en 1853 provoqua un grand émoi dans la société japonaise dirigée par les Tokugawa. Cette estampe dépeint la confusion générale dans laquelle furent plongées les troupes du shôgun lorsque, brandissant un étendard à ses couleurs, elles avancèrent sur les envahisseurs.

gouvernement du shôgun fit montre d'une grande circonspection. Particulièrement sensibles aux critiques, ses membres considéraient l'étranger comme suspect et étaient parfaitement conscients de la menace que posaient les loyalistes fanatiques qui désiraient tout bonnement faire disparaître le shôgun de la scène politique du pays. Bientôt, le gouvernement fut débordé devant l'ampleur et le nombre des décisions à prendre : fallait-il

ouvrir le pays sur l'extérieur ? Les traités existants étaient-ils justes pour le Japon ? Pouvait-on se permettre de contrarier les volontés des pays étrangers étant donné leur évidente supériorité militaire ? À cette dernière question, voici ce qu'écrivait Nagai Uta du *han* Chôshû en 1861 à propos du contexte militaire contemporain :

> *Si vous ouvrez les hostilités sur le champ en mobilisant des samouraïs qui, depuis plusieurs siècles, sont habitués à vivre dans un pays en paix, un enfant – quand bien même il n'eût que trois ans – pourra vous dire l'issue de l'affrontement sans se tromper.*

Si les propos de Nagai faisaient spécifiquement référence aux dangers inhérents à une guerre opposant son pays à un pays comme les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France ou la Russie, ils ne concernaient en rien l'éventualité d'une guerre civile. En effet, comme en témoigne l'assassinat de Li Naosuke, la guerre n'exigeait pas nécessairement le recours à l'artillerie moderne ou aux navires de guerre, et le sabre du samouraï avait encore un grand rôle à jouer dans les affaires politiques intérieures.

Matsudaira Katamori d'Aizu monta finalement sur la scène politique nationale à l'âge de vingt-sept ans, en 1862. Il devint conseiller du bakufu et, quelques mois plus tard, fut nommé au poste nouvellement créé de préfet militaire de Kyôtô. Il était donc responsable de la sécurité de l'empereur, de celle du palais et du maintien de l'ordre dans la cité. Deux de ses hauts conseillers d'Aizu voulurent le convaincre de décliner l'offre tant ils la considéraient comme un cadeau empoisonné : c'était, pour eux, comme tenter d'allumer un feu alors que l'on porte soi-même le fagot. Katamori ne pouvait toutefois faire entorse à la traditionnelle loyauté que le domaine d'Aizu témoignait depuis plusieurs siècles à l'endroit du shôgun.

Veiller au maintien de l'ordre dans la cité de Kyôtô ne fut pas chose facile, loin s'en faut. Bientôt, comme la loi semblait de plus en plus mise en question, des individus sans loi vinrent grossir les rangs des samouraïs extrémistes qui luttaient pour le camp des loyalistes ; et au début de l'an 1863, Hayashi Suke, un

Quand le commodore Perry fit sa décisive apparition au Japon, Aizu était dirigé par un jeune daimyo du nom de Matsudaira Katamori (1835 – 1893). Il servit fidèlement le shôgun jusqu'à ce que son domaine lui fût confisqué au lendemain de la guerre de Boshin. Cette poupée de cire exposée au musée de Matsushima fut modelée sur une photographie contemporaine du daimyo.

fonctionnaire du bakufu fut assassiné, chez lui à Kyôtô, par un groupe loyaliste. Huit jours plus tard, c'était au tour d'Ikeuchi Daigaku, un érudit confucéen, de subir le même sort. Cette fois-ci, les oreilles du défunt furent tranchées puis jetées dans la cour d'une victime potentielle du groupe. Une note accompagnant les attributs anatomiques précisait qu'Ikeuchi avait jadis été au nombre des hommes de vertu mais qu'il avait depuis rejoint les rangs de ces fonctionnaires maléfiques soutenant le shôgun. Il arrivait que les mains – voire, en une occasion, la tête – de la victime fussent utilisées à des fins identiques. Un autre incident – moins dramatique celui-ci – fut l'occasion de la décapitation de statues de bois représentant trois shôguns Ashikaga. Les têtes furent alors exhibées dans Kyôtô. Elles étaient accompagnées

d'une pancarte portant les inscriptions suivantes :

Voici les Traîtres Ashikaga Takauji, Yoshiakira et Yoshimitsu. Des félons plus ignobles encore que ces nuisibles rebelles vivent dans le Japon d'aujourd'hui […] Si les coutumes maléfiques en vigueur depuis le temps de Kamakura ne sont pas abolies […] les patriotes de ce pays se soulèveront et les vengeront.

LES FANATIQUES DE CHÔSHÛ

Les loyalistes avaient pour slogan « Sonno Joi » (« Vénérons l'empereur et expulsons les barbares »). Étant donné la position dominante qu'occupait maintenant la faction extrémiste dans la cité de Kyôtô, le shôgun était désormais contraint de fixer une date butoir pour l'expulsion des étrangers. Les représentants de Chôshû, particulièrement insistants sur ce point, firent même parvenir une missive à la cour dans laquelle ils s'enquéraient de la date à laquelle ils devaient se tenir prêts pour agir à cette fin. Si le shôgun n'était pas déterminé à expulser lui-même les étrangers, c'était l'empereur en personne qui devrait lever et diriger une armée. L'indécision du shôgun allait être la cause d'une nouvelle vague de terreur.

L'arrogance dont faisaient montre les dirigeants de Chôshû – en position de force à Kyôtô – suscitait une vive inquiétude dans les autres *han*. Beaucoup partageaient leurs vues mais craignaient que leur attitude belliqueuse n'engendrât un véritable chaos. Matsudaira Katamori d'Aizu était une figure clé dans les délibérations qui avaient cours alors. À l'automne 1863, il décida de se rallier au puissant *han* de Satsuma en vue de lancer un coup d'état contre Chôshû. Si à la suite de cet incident, l'influence de Chôshû fut considérablement amoindrie à la cour, les choses prirent progressivement une tournure dramatique dans le domaine lui-même. Comme ils étaient pris pour cible à l'approche du détroit de Shimonoseki, les navires étrangers se rallièrent dans une flotte internationale (composée de vaisseaux de guerre britanniques, français, hollandais et américains) puis lancèrent une contre-attaque massive sur les forts de Chôshû. En l'espace d'une journée, ces édifices furent totalement détruits et leurs troupes décimées par les forces terrestres débarquées par la flotte alliée. Le shôgun réalisa que le temps était venu de porter le coup de grâce et, à la fin de l'an 1864, pas moins de 150 000 samouraïs marchaient en direction des frontières de Chôshû, prêts à lancer l'offensive. Cette imposante expédition devait, au départ, être conduite par Matsudaira Katamori mais, étant donné l'importance de la fonction que le seigneur occupait à Kyôtô, on jugea préférable de ne pas laisser son poste vacant, fût-ce pour une durée limitée. L'expédition n'en fut pas moins réussie pour autant et, bientôt, revenait, chargée des trophées qu'étaient les têtes des dirigeants du domaine vaincu.

LA RESTAURATION MEIJI

Si les membres du bakufu pensaient le problème de Chôshû résolu, ils se méprenaient. En effet, une guerre civile dans le domaine ne tarda pas à placer à sa tête des individus bien plus radicaux encore que ceux qui avaient, jusque-là conduit la rébellion. Satsuma, amer devant une reconnaissance jugée trop modeste

小松帯刀
32歳

au regard du soutien apporté par le clan en 1863, se retira de la coalition de Kyôtô et bientôt, signait un pacte secret avec Chôshû. La restauration de l'empereur devenait enfin possible. Ainsi, en janvier 1868, une force alliée composée – entre autres *han* – de Chôshû et Satsuma, fit son entrée dans le palais de Kyôtô et proclama la restauration du régime impérial. La toute première mesure prise par le nouveau gouvernement fut de confisquer les terres du shôgun et de fermer l'administration du bakufu.

À l'instar de beaucoup d'autres, l'indéfectible Matsudaira Katamori fut profondément surpris par la tournure des événements. Le shôgun Tokugawa Yoshinobu se retira en toute hâte vers le château d'Osaka et Katamori, à la tête de 1 600 hommes du *han* Aizu, vint grossir son armée pour tenter de reprendre Kyôtô. Au cours des quatre jours que dura la bataille de Toba-Fushimi, 120 samouraïs d'Aizu furent tués et 158 blessés. Le shôgun, accompagné de Matsudaira Katamori se replia par voie maritime sur Edo. Katamori, convaincu qu'il fallait prendre les armes, insistait pour que la partie orientale du Japon se soulève contre les traîtres mais Tokugawa Yoshinobu n'avait pas le cœur à lutter. Au lieu de cela, il quitta son château d'Edo pour intégrer un temple où il pourrait attendre que les nouveaux dirigeants du pays prennent leur décision quant à son destin. Katamori, lui, se retrancha dans son domaine d'Aizu en clamant qu'il n'avait à aucun moment trahi l'empereur et s'était contenté de se défendre contre les agressions réunies des *han* Satsuma et Chôshû.

Le pacte entre les *han* de Satsuma et Chôshû fut une étape décisive dans le processus qui conduisit le Japon à la Restauration Meiji. Deux des plus imposantes forces militaires du Japon s'opposaient désormais au shôgun. Cette fidèle mise en scène reproduite à l'aide de poupées de cire est exposée au muséum d'Histoire Sakamoto Ryoma, à Noichi (près de Kochi). La poupée de gauche figure Saigô Takamori.

LA CAMPAGNE D'AIZU

Le tout nouveau gouvernement Meiji ne pouvait se permettre d'ignorer le noyau dur et conséquent formé par les partisans du shôgun dans le nord du pays. Aussi ordonna-t-il au *han* voisin (Sendai) de lancer l'assaut sur le domaine d'Aizu. Comme l'intéressé refusait d'accéder à sa requête, le gouvernement dépêcha 3 000 hommes dans la baie de Matsushima pour contraindre les dirigeants du *han* à passer à l'action. Au lieu de l'effet escompté, cet acharnement rapprocha les *han* septentrionaux, ceux-là mêmes qui, en dépit de leurs divergences de vues, étaient restés fidèles au shôgun et étaient déterminés à résister aux loyalistes des domaines occidentaux qui avaient échafaudé le coup d'état. Les forces gouvernementales marchèrent alors vers le nord et, au printemps 1868, elles entraient dans Edo. Leur stratégie consistait à reprendre les domaines du nord les uns après les autres. Si leurs adversaires leur opposèrent une féroce résistance, ils furent toutefois, pour la plupart, contraints de se rendre à l'évidence et de déposer les armes devant des troupes gouvernementales mieux équipées et mieux organisées qu'eux. Au départ, le domaine d'Aizu devait être l'ultime cible des autorités Meiji, mais le général Itagaki Taisuke insista pour qu'on l'attaquât sans tarder, avant l'arrivée des premières chutes de neige. Il était conscient que ses soldats, habitués au climat tempéré du domaine Satsuma, auraient les plus grandes difficultés à s'adapter aux rigueurs de l'hiver sous ces latitudes. Et le général d'ajouter : « Aizu est le tronc, Sendai et Yonezawa les rameaux et feuillage. Détruisons le tronc et la sève ne montera plus aux branches pour atteindre les feuilles. »

Les événements qui marquèrent la terrible campagne d'Aizu font partie des plus sombres chapitres de l'histoire de la guerre de Boshin (le nom que l'on donnera ultérieurement à ce conflit de 1868). Entre autres documents d'archive relatifs à cette opération, nous possédons un document rare rédigé par un certain Shiba Goro. Comme il était âgé de dix ans seulement au moment de l'assaut sur le château d'Aizu-Wakamatsu, on avait, au préalable, pris soin de l'éloigner du lieu de la bataille. Dans ses mémoires, qu'il rédigea ultérieurement, il inséra force détails concernant les batailles et le destin tragique de sa famille. Voici ce qu'il écrivit au sujet de l'appel aux armes émis par Matsudaira Katamori alors que les forces gouvernementales avançaient :

> *Les enfants eux-mêmes étaient dans une colère noire. Je me souviens que je déchargeais ma colère en frappant violemment les arbres et autres buissons de mon sabre de bois. « Prends ça, espèce de bon à rien. Toi, un samouraï? Une patate, oui ! » […] Les « patates », c'est ainsi que nous surnommions les samouraïs de Satsuma. Nous savions effectivement que le régime alimentaire des gens de ce domaine – trop pauvres pour se nourrir de riz – était essentiellement composé de patates douces.*

Et l'auteur de décrire ses sœurs s'entraînant au naginata de bois dans le jardin, « des bandeaux blancs noués autour des cheveux et les manches du kimono retroussées ». Les rumeurs qui se répandaient alors à propos de l'imminence d'une guerre confortaient l'idée générale selon laquelle les femmes elles-mêmes devraient livrer combat :

[…] des rumeurs étaient colportées qui faisaient état de soldats laissant libre cours à la plus vile sauvagerie. Selon l'une d'entre elles, des rônins de Satsuma et Choshu semaient la terreur à Edo et ailleurs en détruisant par le feu et en assassinant les habitants. Ils souhaitaient ainsi provoquer une rébellion pour déshonorer plus encore les Tokugawa et cultiver la haine envers Aizu. Une autre rumeur rapportait que, dans leur sillage, les troupes de l'adversaire laissèrent des cadavres de soldats, mais encore de simples innocents : citadins, paysans, femmes et enfants.

Shiba Goro passe ensuite en revue les quatre bataillons qui composaient l'armée du clan Aizu, d'un effectif total de 7 000 hommes. La plupart d'entre eux – dont 3 000 avaient été recrutés dans le monde paysan – combattait en dehors des frontières du *han*. Dans un élan de romantisme, les quatre unités restantes étaient baptisées du nom des divinités associées aux directions cardinales dans le grand classique militaire chinois : L'Art de la guerre. De manière assez comique toutefois, ces noms étaient empreints d'une grandeur qui s'accommodait mal de la misérable petitesse des effectifs : 2 700 paysans armés à la va-vite commandés par quelque 380 samouraïs. Les Seiryutai (Unité des Dragons Bleus) étaient des hommes âgés de trente-six à quarante-neuf ans. Ils étaient chargés de défendre les frontières du *han*. Les Shujakutai (« Unité des Moineaux Rouges »), principale force de combat du domaine, étaient, quant à eux, âgés de dix-huit à trente-cinq ans. Les Genbutai (« Unité des Guerriers Noirs ») étaient des vétérans âgés de cinquante ans au moins ; ils étaient responsables de la défense du château d'Aizu-Wakamatsu. Enfin, les Byakottai (« Unité des Tigres Blancs »), des jeunes de seize à dix-sept ans, devaient servir de force de réserve.

Les Dragons Bleus furent les premiers à faire les frais de l'avancée des troupes gouvernementales lorsque Itakagi Taisuke décida de lancer un assaut éclair sur le château d'Aizu-Wakamatsu. On estime à quelque 10 000 à 30 000 hommes les troupes placées sous ses ordres (Aizu était donc largement inférieur sur le plan numérique). Au départ de Nihonmatsu – sa dernière prise –, il feignit de se mettre en route en direction sud-ouest, mais bifurqua rapidement vers le nord, via la passe de Bonari pour entrer dans le *han* Aizu. C'est là qu'il se retrouva nez à nez avec les troupes d'Aizu qui l'attendaient de pied ferme. Rapidement, ses hommes mirent celles-ci en déroute et, le 7 octobre, prirent une forteresse à Inawashiro, à côté du lac éponyme. Comme il leur restait encore une chance d'enrayer l'avancée de leurs adversaires au niveau des rives du fleuve Nippashi, les hommes d'Aizu se positionnèrent au point stratégique qu'était le pont de Jurokkyo. Une fois encore, ils furent repoussés et durent battre en retraite dans les vastes plaines connues sous le nom de Tonoguchihara.

LA MORT DES TIGRES BLANCS

C'est à ce moment que les jeunes Tigres Blancs entrent dans l'histoire. Tôt dans l'après-midi, ce 7 octobre, ils défilaient en grande cérémonie devant leur daimyo Matsudaira Katamori, alors dans son quartier général au Nord-Est de la ville, au pied du mont Iimori. Sous une pluie battante et de fortes rafales, ils se mirent en

CI-DESSUS À l'instar des serviteurs de samouraïs du temps jadis qui retenaient l'ennemi pour assurer la quiétude de leur maître, les 20 Tigres Blancs – dont 11 sont âgés de dix-sept ans et 9 de seize ans seulement – commirent le suicide rituel : hara kiri. Ils disposèrent du temps nécessaire pour exécuter le rituel dans les règles de l'art. Leur point de vue panoramique sur les espoirs déchus d'Aizu ajoutait cruellement au paroxysme dramatique de la scène.

À DROITE Statue érigée sur le parvis de la gare d'Aizu-Wakamatsu en hommage aux Tigres Blancs. Bien que toutes les familles d'Aizu fussent exilées par la suite, les habitants célèbrent encore leur mémoire aujourd'hui avec la plus grande révérence.

route pour Tonoguchihara et prennent finalement position en début de soirée. Alors qu'ils prenaient leur dîner – l'ultime pour beaucoup d'entre eux –, des coups de feu déchiraient l'air. Au petit matin, un épais brouillard leur voilait la vue mais, au fur et à mesure qu'il se levait un terrible spectacle s'offrait à eux : les troupes gouvernementales, par centaines, équipées de pièces d'artillerie, marchaient en direction du taillis où ils se dissimulaient. Pointant leurs armes de petit calibre, les jeunes guerriers tirèrent quelques salves au départ mais, alors que les troupes adverses se déployaient dans la plaine, ils comprirent que celles-ci les surpassaient largement en nombre et ordonnèrent de battre en retraite.

Dans la confusion de la fuite, un groupe de Tigres Blancs – placé sous le commandement de Shinoda Gisaburo – se détacha

寺尾
千寿 陽平
杉澤
神佛奉拝 川辰
千住 永見
飯能 村里
篠田儀三郎

de ses camarades. Si certains d'entre eux étaient blessés, leur connaissance de la géographie locale leur permit d'échapper à leurs adversaires en rampant dans un tunnel d'irrigation. Ils furent ainsi à même de regagner les abords du sanctuaire d'Itsukushima (près d'Iimoriyama). En ce lieu, ils étaient au moins à l'abri des assauts adverses et pouvaient prendre quelque temps pour recouvrer leurs forces avant de prêter main-forte à leurs camarades dans la défense du château d'Aizu-Wakamatsu.

Depuis ce point de vue sur les hauteurs d'Iimoriyama, ils pouvaient contempler le château au loin. C'est depuis cette position que, quelques instants plus tard, ils virent de la fumée s'échapper du donjon. La place forte était tombée aux mains de l'ennemi. Comme ils savaient leur cause partisane en faveur du shôgun perdue d'avance – et le château qui se consumait sous leurs yeux le leur rappelait cruellement –, que pouvaient faire ces fidèles samouraïs sinon commettre le suicide rituel ? C'est précisément ce qu'ils firent. À l'instar des serviteurs de samouraïs du temps jadis qui retenaient l'ennemi pour assurer la quiétude de leur maître, les 20 Tigres Blancs – dont 11 étaient âgés de dix-sept ans et 9 de seize ans seulement – se firent hara kiri. Ils disposaient du temps nécessaire pour exécuter le rituel dans les règles de l'art. Leur point de vue panoramique sur les espoirs déchus d'Aizu ajoutait cruellement au paroxysme dramatique d'une scène qui, en rien, ne trahissait la mémoire des samouraïs Hôjô qui s'étaient collectivement immolés à Kamakura en 1333. Certains d'entre eux rédigèrent des poèmes d'adieu, d'autres jouèrent le rôle de second pour un camarade. Tous en tout cas firent usage de leur poignard et, bientôt, tous sauf un étaient étendus à même le sol, sans vie. Ce survivant, un certain Iinuma Sadakichi, s'était pourtant lui aussi fait seppuku. On le retrouva toutefois inconscient mais bel et bien vivant.

LA DESTRUCTION D'AIZU

L'ironie de l'histoire veut que ce suicide collectif privât non seulement le Japon de 19 jeunes hommes vigoureux, mais encore – à l'instar de Yamamoto Kansuke lors de la bataille de Kawanakajima en 1561 – que pareil drame fût la conséquence d'une appréciation erronée de la réalité. En effet, le château

PAGE PRÉCÉDENTE Photo prise à l'intérieur du tombeau des Tigres Blancs, sur les pentes du mont Limori. Chaque figurine représente l'un des « braves jeunes hommes ». On peut également voir des offrandes faites par les pèlerins.

d'Aizu-Wakamatsu n'était pas tombé aux mains de l'ennemi quand les jeunes hommes décidèrent de mettre un terme à leurs jours et, pour vaine qu'elle fut, leur mort fut en outre un terrible manque à gagner puisqu'elle priva la garnison d'une aide précieuse qui aurait peut-être permis de prévenir la chute du château. Dans les deux jours suivant son départ de Nihonmatsu, l'armée gouvernementale d'Itagaki Taisuke prenait effectivement la porte nord de l'enceinte extérieure de l'édifice. C'est à ce moment que les chefs d'Aizu donnèrent l'alarme pour signifier aux vieillards, femmes et enfants qu'il était temps de venir quérir refuge dans l'enceinte du château. Matsudaira Katamori avait toutefois pris soin, au préalable, de les avertir que, bien que son intention fût de « livrer combat jusqu'à la mort pour laver cette tache sur l'honneur d'Aizu », les non-combattants restaient parfaitement libres d'agir comme il leur seyait. La décision que beaucoup d'entre eux prirent à cette occasion ne manqua pas de les assimiler aux Tigres Blancs aux yeux des troupes adverses. Voici ce qu'écrivit, quelque temps après le jeune fils de quatorze ans d'un samouraï :

> *Je me précipitai vers l'enceinte intérieure du château. Je savais parfaitement à ce moment que jamais je ne reviendrais à la maison […], non pas que j'eus, en ce tragique instant, le loisir de me livrer à pareilles considérations […] toutes les femmes de ma famille étaient résignées à mourir et pourtant, au moment de me mettre en route, personne ne versa la moindre larme.*

PAGE DE DROITE Si la perte de 19 jeunes hommes n'était, en soi, pas suffisante, la grande tragédie du suicide collectif des Tigres Blancs fut que le sacrifice était fondé sur une appréciation erronée de la réalité. Le château d'Aizu-Wakamatsu – ici photographié sous la neige – n'était effectivement pas tombé aux mains de l'ennemi quand ils se suicidèrent. Pour vaine qu'elle fut, leur mort fut en outre un terrible manque à gagner puisqu'elle priva la garnison d'une aide précieuse qui aurait peut-être permis de prévenir la chute du château, devenue, peu de temps après, inévitable.

Quantité de civils choisirent de rester chez eux parce qu'ils étaient convaincus que leur présence dans l'enceinte de la place forte serait un fardeau pour les soldats et qu'ils viendraient puiser inutilement dans les réserves de vivres. On mesure le courage de cette décision quand on sait les rumeurs qui circulaient à l'époque concernant les massacres à grande échelle perpétrés à Edo par les samouraïs de Satsuma et Chôshû dans la population civile. D'ailleurs, peut-être est-ce davantage la crainte de trouver la mort dans les mains de l'ennemi que la volonté absolue de se conformer aux exigences de la tradition samouraï qui motiva le suicide collectif de quelque 230 civils alors que le château

d'Aizu-Wakamatsu tombait. Le jeune Shiba Goro – qui, quelques années plus tard consignerait ses impressions sur papier – fut, lui, placé en lieu sûr. Mais alors qu'il se trouvait dans son refuge, sa grand-mère, sa mère, l'épouse de son frère aîné et ses deux sœurs se suicidèrent. De la même façon, dans la famille de Saigô Tanomo – un serviteur de longue date du *han* d'Aizu –, ce sont la mère, l'épouse, les cinq filles, les deux sœurs, ainsi que d'autres parents plus éloignés qui se suicidèrent, portant le total à 22 décès féminins pour cette seule famille. Avant de mourir les sœurs et filles du fonctionnaire composèrent des poèmes d'adieu. Voici ce qu'écrit l'aînée des deux sœurs :

À chaque fois que, après la mort,
je renais en ce monde,
Je fais le vœu de revenir en vaillant guerrier.

Et la cadette d'ajouter :

On m'a dit que telle était la voie du guerrier,
Je me mets donc en chemin pour la terre des morts.

D'autres femmes préférèrent accompagner leurs hommes dans le château et leur prêtèrent main-forte pour défendre le lieu. Préalablement préparées, elles étaient en mesure d'entrer dans la bataille sans réserve. Voici ce que Shiba Goro retranscrit d'une conversation qu'il tint avec une survivante :

Selon Shiro, les femmes jouèrent un rôle essentiel dans la défense du château. Elles firent montre d'un très grand courage. À chaque fois qu'un boulet de canon tombait dans l'enceinte de l'édifice, elles couraient sur les lieux et le couvraient de couvertures mouillées et de sacs de riz avant qu'il n'explose. Sans répit et faisant fi des déchirures sur leurs vêtements, elles s'affairaient en cuisine et pansaient les blessures des guerriers. Éclaboussées de sang, elles se surpassèrent aux côtés des hommes. Si nécessaire, elles étaient parfaitement préparées à revêtir leur kimono blanc et charger en direction de l'ennemi, hallebarde en avant.

Une autre source – plutôt inhabituelle – vient corroborer la thèse déployée ci-dessus concernant la bravoure des femmes. Son auteur, le Dr William Willis, un Britannique escortant les troupes gouvernementales au cours de la campagne d'Aizu, écrit que, après être entré dans la cité, il traita les blessés d'Aizu par centaines. Ils étaient, selon lui, « dans un état de crasse et de misère déplorables ». Et l'auteur de faire état, dans une note datée du 23 janvier 1869, de la bravoure et de l'énergie caractéristiques des femmes du château :

Elles s'étaient coupé les cheveux, s'affairaient aux fourneaux, soignaient les blessés, et il n'était pas rare de les voir s'armer d'un fusil pour soulager les hommes dans leurs tours de guet.

Dès que les troupes gouvernementales firent un pas dans l'enceinte du château, environ un millier d'hommes affairés en d'autres endroits du domaine, vinrent grossir les rangs des assiégés. Ces derniers se défendirent vaillamment, lançant régulièrement des assauts nocturnes sur les positions adverses.

C'est dans ces circonstances que l'on arriva au 29 octobre, date à laquelle Itagaki tenta le tout pour le tout et lança une offensive de grande envergure. Ses troupes incendièrent les demeures des samouraïs qui jouxtaient le château cependant que quelque 50 canons martelaient l'édifice fortifié de manière ininterrompue, de jour comme de nuit. Certaines pièces d'artillerie étaient distantes de la place forte de plus d'un kilomètre et demi. Les troupes d'Aizu ripostaient avec de vieux mortiers de 4 livres d'une portée guère supérieure à 77 mètres. Le 6 novembre, soit un mois après le début du siège, un drapeau blanc flottait en haut de la porte nord. Au cours des neuf mois qui séparaient la bataille de Toba-Fushimi – au terme de laquelle le shôgun avait été contraint à l'exil – et la chute du château d'Aizu-Wakamatsu, pas moins de 2 610 hommes d'Aizu étaient tombés au combat.

Comme en attestent les témoignages ci-dessus, la bravoure n'était pas l'apanage d'une classe d'âge ou d'une classe sociale lorsqu'il était question de défendre les intérêts du domaine d'Aizu. Si les dirigeants de ce domaine représentaient le véritable gouvernement du shôgun, ils n'en étaient pas moins fidèles à la personne sacrée de l'empereur. Toutefois, les dirigeants du nouveau pouvoir en place ne l'entendaient pas ainsi et, dans une cruelle mesure de représailles, le *han* complet fut confisqué aux vaincus et, l'année suivante, les samouraïs rescapés furent envoyés en camp d'internement. Matsudaira Katamori fut envoyé à Tokyo puis condamné à mort avant de voir sa peine muée en assignation à résidence jusqu'à la fin de ses jours. Quelques années plus tard, dans un accès de générosité de la part des autorités, on lui confia la fonction symbolique de gardien du temple funéraire de Tokugawa Ieyasu à Nikko. Un autre des hauts fonctionnaires du domaine n'eut pas autant de chance et fut bizarrement contraint – en écho à la pure tradition samouraï – de se faire seppuku.

Vers le début de l'année 1870, on accorda au nourrisson de Matsudaira Katamori de perpétrer le patronyme et la lignée de son père, mais on lui confisqua le domaine d'Aizu pour lui confier des terres dans la péninsule de Shimokita dans l'actuelle préfecture d'Aomori. Cette terre aride de cendres volcaniques était, six mois sur douze, couverte de neige. Les prisonniers samouraï furent, quant à eux, autorisés à quitter leur camp d'internement pour regagner leur région d'origine au printemps de cette même année. Ils n'étaient pas capables de cultiver ces terres hostiles et beaucoup d'entre eux périrent de malnutrition et de maladie. D'ailleurs, comme ils se nourrissaient de plantes et racines sauvages, les autochtones ne tardèrent pas à les rebaptiser « chenilles d'Aizu » !

Eu égard à son caractère fortement vindicatif, la punition imposée aux habitants du domaine d'Aizu n'était en rien comparable à celle que durent endurer les autres « rebelles » au cours de la Restauration Meiji. En effet, aucun autre adversaire au nouveau régime ne fut ainsi privé de ses terres, ne vit ses samouraïs systématiquement conduits en camps de détention et son peuple contraint à l'exil. Jamais le peuple d'Aizu ne pardonna aux chefs de Chôshû et Satsuma ; d'ailleurs, ils parlaient d'eux comme de l'« armée occidentale » car personne à Aizu n'aurait pu supporter d'en-

tendre que l'on qualifiait les hommes de ces deux domaines « troupes gouvernementales ».

L'exil des samouraïs d'Aizu constitue le tragique épilogue de cet épanouissement tardif de l'héroïsme et de la grandeur des samouraïs. Cela n'empêche pas, toutefois, que, à Aizu-Wakamatsu, on célèbre encore de nos jours avec un enthousiasme et une fierté manifestes la résistance de 1868. C'est ainsi que, dès vos premiers pas hors de la gare, vous tombez nez à nez avec une statue de bronze des Tigres Blancs, l'un des multiples monuments et musées célébrant la mémoire des combattants qui défendirent vaillamment la cité. Si la plupart d'entre eux sont consacrés à la mémoire des jeunes et braves guerriers, il en existe un certain nombre qui célèbrent également l'esprit samouraï dont firent montre les femmes d'Aizu en cette même occasion. Le mémorial dédié aux Tigres Blancs est juché à flanc de montagne, sur les pentes du Mont Iimoriyama, d'où l'on peut d'ailleurs contempler le lieu où les samouraïs se firent seppuku et où, désormais, sont alignées 19 tombes identiques.

Un peu plus haut, un autre monument, ajouté ultérieurement, vous fait froid dans le dos. Il s'agit d'un aigle de bronze trônant sur une colonne de marbre offert par Mussolini à la ville dans les années 30 après qu'on lui eut appris l'histoire de ces jeunes héros. Au pied du monument, on peut lire, en italien, l'inscription suivante : « En l'honneur de l'esprit du bushido ». Pour le régime fasciste, l'action héroïque des Tigres Blancs illustrait le principe même de l'abnégation poussée à son plus haut degré ; principe qui, dans la décennie à suivre, allait lier le sort de l'Italie et de l'Allemagne hitlérienne à la manifestation moderne de l'esprit samouraï. C'est ce qui explique que l'aigle fasciste porte son regard vers le bas, en direction des tombes des jeunes samouraïs. Notons toutefois que, ironiquement, il tourne du même coup le dos au château d'Aizu-Wakamatsu d'où, par une sombre journée de 1868, les samouraïs virent s'échapper une épaisse colonne de fumée noire, un signe qui allait occasionner l'un des plus tragiques et vains épisodes de la sanglante histoire des guerriers samouraï.

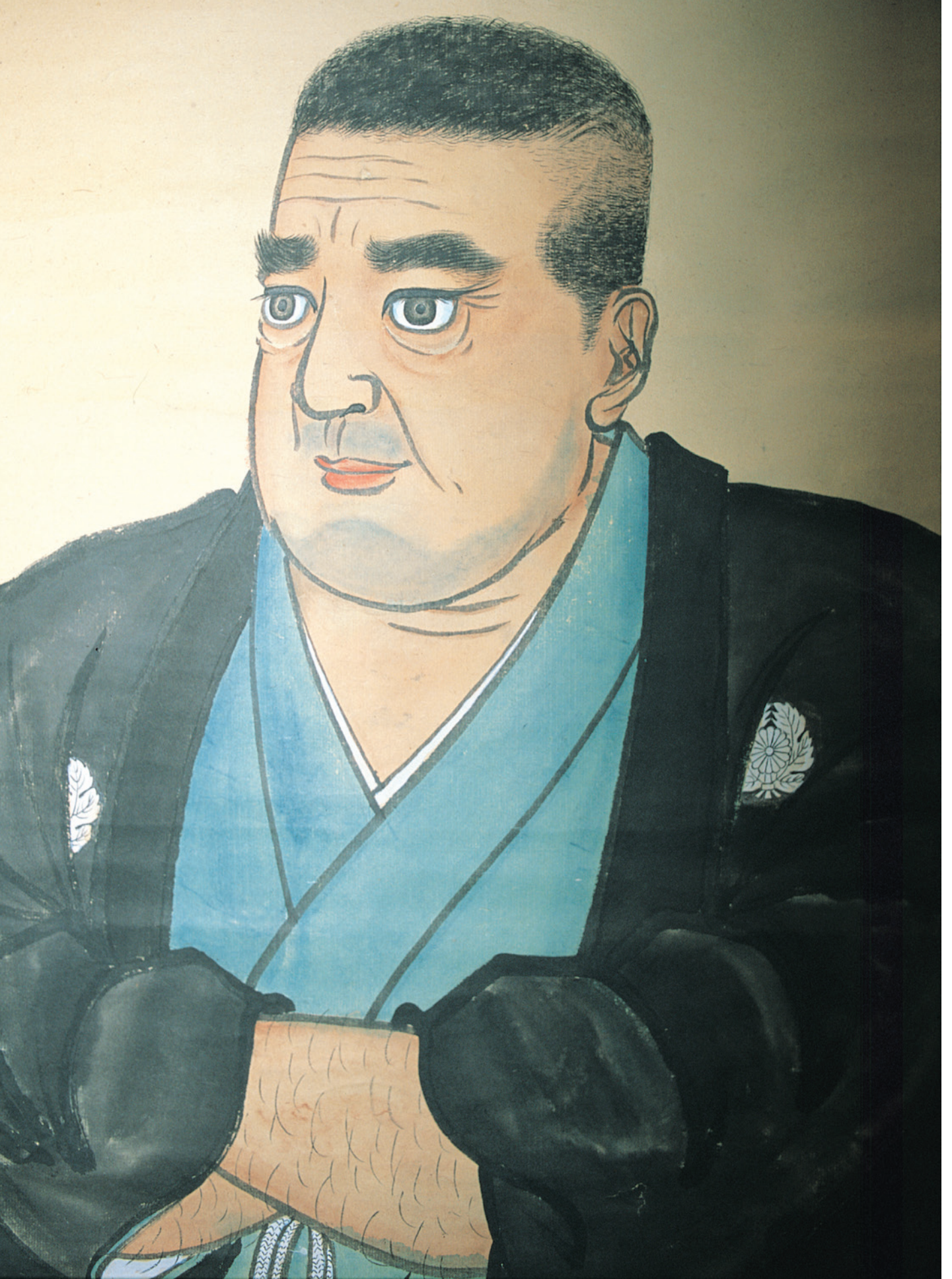
PAGE PRÉCÉDENTE (186) Défenseurs du château d'Aizu-Wakamatsu. La jeunesse des samouraïs est délicatement dépeinte par la finesse de leurs traits (estampe).

Ce sacrifice collectif reste néanmoins important en tant que symbole des soubresauts de l'esprit samouraï au cours de cette période charnière entre un Japon médiéval sur le déclin et l'avènement de la modernité. Il est la manifestation même de ce que le poète Bashô, exprime en termes lyriques :

Ah ! herbes d'été –
tout ce qui reste des rêves
de tant de guerriers

Là, sur les pentes du mont Limori, l'herbe secouée sous les assauts du vent nous rappelle le côté le plus sombre de l'univers des guerriers.

À GAUCHE Au cours des années 30, l'histoire tragique des Tigres Blancs parvint aux oreilles de Mussolini qui offrit à la ville d'Aizu-Waka-matsu un monument destiné à célébrer leur mémoire. Il s'agit d'un aigle de bronze trônant sur une colonne de marbre au pied de laquelle on peut lire, en italien : « *En l'honneur de l'esprit du bushido* ». Pour le régime fasciste, l'action héroïque des Tigres Blancs illustrait le principe même de l'abnégation poussée à son plus haut degré ; principe qui, dans la décennie à suivre, allait lier le sort de l'Italie et de l'Allemagne hitlérienne à la manifestation moderne de l'esprit samouraï.



CHAPITRE NEUF

Le dernier des samouraïs

Sur ce rouleau suspendu, Saigô Takamori nous apparaît tel qu'il était : sa forte personnalité n'avait d'égal que son imposante stature.

Des trois *han* – Aizu, Chôshû et Satsuma – qui jouèrent un rôle majeur au cours de la Restauration Meiji, le troisième, Satsuma, requiert maintenant notre attention. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, comme les réformes apportées par la restauration firent voler en éclats les traditions et l'isolationnisme si chers à ses pères fondateurs. De toutes les mesures prises, l'abolition de la classe des samouraïs fut la plus sévère et, dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les événements de 1876 provoquèrent l'émoi de la frange la plus réactionnaire de ces anciens guerriers. Les soulèvements et autres attentats furent légion dans le pays cette même année, mais tous furent habilement et rapidement traités par la nouvelle armée de conscrits dont s'était doté le Japon. C'est dans ce contexte qu'au début de l'année 1877 des samouraïs s'insurgèrent massivement. D'une ampleur et d'une détermination jusqu'alors inédites dans le pays, la révolte était conduite par le plus célèbre général japonais de l'époque et émanait du plus redoutable des clans guerriers. On appelle cette période de l'histoire japonaise « guerre de Seinan », la guerre du « Sud-Ouest ». Les historiens francophones s'y réfèreront toutefois en tant que « Révolte de Satsuma »

Pour en comprendre les tenants, il est nécessaire de revenir quelque peu en arrière pour explorer plus avant ce que fut le sort du domaine Satsuma au lendemain de la Restauration Meiji. Mécontent des réformes « à l'occidentale » menées par ses compagnons réformateurs, Saigô Takamori – l'un des grands acteurs de la Restauration Meiji – s'était retiré du gouvernement en

octobre 1873 et avait rejoint son domaine natal de Satsuma. C'est là qu'il commença à œuvrer à l'ouverture de structures étiquetées de manière quelque peu euphémique : « écoles libres ». Ces institutions, au nombre de 120, disséminées dans la province étaient en réalité – de par le contenu des enseignements dispensés – de véritables académies militaires visant à former une armée placée sous le commandement du chef Satsuma en vue de préserver les intérêts du domaine. Les aspirants étudiants devaient, pour être admis, jurer fidélité jusqu'à la mort et signer de leur sang un document l'attestant. On s'en doute, le gouvernement central, à Tokyo, commença à s'alarmer de l'essor de ce phénomène ; et ce d'autant plus que, de par son rôle majeur au moment de l'avènement du régime Meiji, le clan Satsuma disposait d'une quantité non négligeable d'armes et munitions dans la cité de Kagoshima. Si, officiellement, et jusqu'en 1871, l'arsenal de Kagoshima avait été la propriété de l'empereur, les autorités gouvernementales ne tardèrent pas, devant l'essor des écoles libres, à ordonner son transfert intégral dans la ville d'Osaka. Elles savaient que, en effectuant ce transfert géographique, elles compliqueraient toute tentative d'appropriation de la part des Satsuma. C'est ainsi que, à la faveur de l'obscurité, le 30 janvier 1877, un bateau fut secrètement affrété pour récupérer l'équipement, mais les samouraïs de Satsuma surprirent l'équipage et, par milliers, lancèrent l'assaut. Les fonctionnaires furent donc contraints de repartir les mains vides, abandonnant le butin militaire de l'empereur à leurs adversaires.

Lorsqu'il eut vent de cet incident, Saigô Takamori, parti chasser sur des terres voisines, revint en toute hâte pour trouver sa province en plein tumulte. Des rumeurs étaient colportées qui le disaient victime d'une conspiration gouvernementale visant à l'assassiner et la population manifestait des craintes à l'idée d'une possible intervention militaire lancée par Tokyo dans le *han* rebelle. En toile de fond de cette situation de crise figurait évidemment la question houleuse du port du sabre par les samouraïs et du montant des pensions qui devaient leur être allouées. Le 13 février 1877, les soldats de Satsuma formés dans les écoles libres étaient donc organisés en plusieurs unités d'intervention. Le *han* disposait donc désormais de sa propre armée. Voici maintenant ce qu'un correspondant européen consigna à ce sujet :

> *Les hommes de Saigô n'étaient que partiellement armés de fusils ; pour la plupart, ils étaient munis des traditionnels sabres maniables à deux mains hérités des temps féodaux ainsi que de poignards et de lances. Faisant fi des fusils et autres baïonnettes, ils semblaient convaincus que les samouraïs patriciens pouvaient facilement se ruer sur les* heimin *(roturiers) pour les mettre en déroute au terme d'un affrontement au corps à corps. On rapporte même que l'astucieux Saigô leur aurait ordonné de ne pas tuer les pauvres plébéiens combattant pour l'armée gouvernementale, mais de les entailler largement au niveau des membres inférieurs de sorte qu'ils soient incapables de poursuivre le combat et de mobiliser deux hommes valides pour les porter hors du champ de bataille, privant ainsi les rangs adverses, non pas d'un, mais de trois soldats.*

Cet extrait est, à n'en pas douter, empreint d'une certaine exagération romantique ; Saigô Takamori n'était pas conservateur au point de croire que les sabres et la bravoure étaient tout ce dont avait besoin une armée moderne. Si le sabre restait l'arme universelle, ses soldats étaient également armés de fusils Snider and Enfield, de mousquetons et de pistolets. Et chacun emportait avec lui une quantité suffisante de munitions pour tirer une centaine de coups. L'entraînement dispensé dans les écoles libres incluait également l'étude de l'artillerie et de l'ingénierie technique importés d'Occident.

SAIGÔ TAKAMORI S'EN VA T-EN GUERRE

Le 15 février 1877, sous d'imposantes chutes de neige, l'avant-garde de Saigô quitta Kagoshima et prit la route en direction du nord. Les samouraïs animés d'un esprit romantique accordaient une lourde valeur symbolique à la neige ; c'était en effet par une nuit enneigée que les très vénérés « Quarante-sept rônins » avaient accompli leur célèbre vengeance. En outre, le spectacle d'un Saigô Takamori faisant ses adieux à son fils de douze ans rappelait de manière émouvante ce qui était arrivé à Kusunoki Masashige. C'est avec semblables analogies en tête que les hommes de Satsuma se mirent en route pour leur premier objectif : le château de Kumamoto.

Cet édifice était, rappelons-le, la construction militaire dans laquelle Katô Kiyomasa avait mis tout le savoir qu'il avait acquis au cours de la campagne de Corée. Un peu plus tard, lorsque le gouvernement Meiji avait choisi de priver les daimyos de la responsabilité d'entretenir une armée, des zones de commandements furent disséminées sur toute la surface du pays. C'est ainsi que, sur l'île de Kyûshû, Kumamoto avait été choisie pour remplir cette fonction (confirmant par là même l'importance que Katô Kiyomasa accordait à la cité dès le départ). De surcroît, Saigô Takamori voyait dans le château de Kumamoto l'unique obstacle majeur sur l'île. Cette place forte tombée, il serait alors en mesure de diriger son armée sur Tokyo. Par ailleurs, par-delà la cité se trouvait la route qui menait au port stratégique de Nagasaki, qui ouvrirait la voie maritime à Saigô et lui permettrait de consolider son emprise sur toute l'île de Kyûshû.

En réalité, il espérait que la garnison de Kumamoto le laisserait passer sans entraves, ou bien qu'elle tomberait facilement. Il n'était pas sans savoir que, dans les rangs de celle-ci, se trouvaient un grand nombre de survivants d'une étrange équipée suicide lancée l'année précédente par des samouraïs fanatiques se faisant appeler « Ligue du Vent Divin », ou kamikaze. À leur propos, un commentateur occidental écrivit que leur armée de 170 hommes « coiffés d'un casque scarabée, équipés d'une vieille armure d'acier et de papier nouée de lacets de soie, et armés de sabres et lances », avait lancé un assaut nocturne sur le château. Plus de 300 soldats de la force gouvernementale avaient été massacrés dans leur lit à coups de sabre, sur quoi les insurgés s'étaient retirés dans les montagnes, dans l'attente d'un soulèvement général. Voyant leur souhait inassouvi, 84 d'entre eux s'étaient fait seppuku et les autres avaient lutté contre les troupes impériales qui les avaient pris en chasse. Deux possibilités s'offraient à eux : la reddition ou la mort.

Les hommes de l'avant-garde Satsuma avaient ce récent épisode en tête lorsque, le 19 février, ils atteignirent Kawashiri (à quelques encablures au sud de Kumamoto) après avoir parcouru à marche forcée les quelque 106 km qui séparent cette cité de Kagoshima, dans des conditions climatiques déplorables marquées par d'intenses chutes de neige et un froid glacial. Il leur avait fallu quatre jours seulement pour couvrir cette distance. Comme les troupes de l'armée impériale entravaient leur chemin, ils firent halte sur le site et attendirent l'arrivée du gros de l'armée de Saigô – deux jours plus tard – pour établir le quartier général. Pendant ce temps-là, le gouvernement à Tokyo n'était pas resté passif : des renforts embarqués à bord de bateaux à vapeur devaient rejoindre les ports de Nagasaki et de Hakata.

Les premières salves de la « Révolte de Satsuma » furent tirées à 13 h 15, le 21 février lorsque les troupes de la garnison de Kumamoto – celles-là mêmes qui avaient contrarié l'avancée de Saigô à Kawashiri – prirent les insurgés pour cible. Rapidement, les troupes impériales furent débordées et contraintes de se retirer dans la place forte. À l'extérieur, Saigô Takamori était désormais à la tête d'une armée trois fois plus grande en nombre que la garnison impériale. L'un de ses généraux – qui avait lui-même jadis commandé la garnison du château – préconisa un assaut majeur sur la ville. À ses yeux, il convenait de tenter le tout pour le tout. Saigô préféra toutefois une attaque plus progressive avec un assaut frontal au sud-est par quelque 2 500 hommes et une attaque arrière au nord-ouest par 3 000 hommes. Ainsi, 3 400 hommes étaient maintenus en réserve et le reste des troupes était chargé de repérer l'arrivée d'éventuels renforts impériaux.

LE SIÈGE DE KUMAMOTO

Le général Tani Tateki fut chargé du commandement de la garnison de Kumamoto, mais malheureusement pour sa postérité, les légendes bâties autour de la personnalité romantique de Saigô Takamori, et qui présentent ce dernier tel le « dernier des samouraïs », font peu de cas d'un soldat de carrière occidentalisé. Il convient toutefois de restituer un peu de sa grandeur à cet oublié de l'histoire. Notons qu'il fut, à cette occasion, chargé du commandement d'une garnison d'un total de 3 800 hommes : 2 000 hommes du 13e régiment d'infanterie et environ 1 800 hommes du 14e régiment d'infanterie habituellement basés à Kokura, à l'extrême pointe septentrionale de l'île de Kyushu. On peut aisément imaginer l'isolement d'un général assiégé, privé de contact avec son quartier général. C'est pourtant sur ses épaules que reposait le sort du Japon. Il savait qu'il lui fallait défendre Kumamoto contre Saigô jusqu'à l'arrivée du gros des troupes gouvernementales ; mais dans les faits, comment devait-il s'y prendre ? Il pouvait soit se terrer derrière les murailles de l'édifice et attendre l'ennemi pour riposter ou il pouvait lancer l'offensive hors des murs. Le manque d'informations sur son ennemi lui faisait cruellement défaut et rendait toute décision difficile. De surcroît, il lui fallait également composer avec le moral de ses troupes. L'humiliante tragédie de l'attaque suicide l'année précédente avait suscité un profond émoi et puis, détail d'importance, nombre des officiers de Tani étaient eux-mêmes originaires de Satsuma. S'il fallait remettre en cause leur loyauté, que penser alors de celle des 40 000 habitants de Kumamoto qui, chaque jour,

Cette statue du général Tani est située dans l'enceinte du château de Kumamoto, la possession gouvernementale qu'il défendit vaillamment contre les assauts des rebelles dirigés par Saigô Takamori.

voyaient leurs maisons détruites alors que la zone se changeait en un gigantesque champ de bataille ?

Cela ne revient pas à dire que le général Tani n'était pas préparé aux circonstances de cette guerre civile. Dès les premières rumeurs relatives aux intentions belliqueuses de Saigô, il avait en effet, secrètement, veillé à accroître le potentiel défensif du château en entreposant des munitions, en érigeant des palissades de bambou et en disséminant des mines terrestres. Simultanément, il avait pris soin de célébrer en grande pompe la mémoire des hommes qui avaient trouvé la mort lors de l'attaque suicide, espérant ainsi faciliter le phénomène d'identification entre les intérêts des autochtones et ceux de la garnison impériale placée sous son commandement.

Les puissants soubassements et murs de pierre du château de Kumamoto sont un hommage à Katô Kiyomasa qui les fit élever au début du XVIIe siècle et au général Tani qui les défendit avec bravoure à la fin du XIXe siècle.

C'est à ce moment que le destin joua un rôle singulier dans le drame en cours. Au petit matin, le 19 février, alors que les rebelles s'approchaient de l'enceinte du château, un incendie se déclara dans un entrepôt et se propagea rapidement alentours, détruisant pratiquement toutes les réserves alimentaires des assiégés. Si, au départ, la panique et l'indiscipline augmentèrent les pires craintes de Tani, il fallut peu de temps aux officiers pour ramener l'ordre et ce fut là l'occasion pour de nombreux soldats de faire la démonstration de leur bravoure. Les choses se compliquèrent toutefois considérablement quand on réalisa que l'entrepôt rongé par les flammes surplombait l'un des murs incurvés de l'enceinte intérieure au pied duquel étaient stockées toutes les munitions. Faisant fi du danger les hommes de la garnison s'affairèrent à mettre ces munitions à l'abri des flammes, mais à peine eurent-ils commencé que l'entrepôt s'effondra. Par chance, les murs et le toit tombèrent vers l'intérieur et à l'opposé du lieu où se trouvaient les explosifs. Aussi, non seulement les précieuses munitions furent-elles épargnées, mais l'appréhension

partagée du danger et la cohésion du groupe dans l'épreuve permit de nouer des liens inédits entre les simples soldats et les officiers qui les commandaient. Un véritable esprit de groupe commençait à naître entre les défenseurs de Kumamoto. Dans les jours qui suivirent, une campagne d'appropriation massive des biens alimentaires de la cité fut lancée et, le 20 février, quelque 600 policiers vinrent apporter leur aide providentielle au général. Confiant désormais dans le soutien que lui témoignaient les autochtones, Tani ordonna à contrecœur la destruction de plusieurs centaines de maisons avoisinantes en vue d'éclaircir le champ de tir. On ouvrit les vannes pour remplir les douves et Kumamoto s'installa dans une attente sereine, tel « le poisson dans la marmite ». Elle était prête à faire face.

MISSIONS SUICIDE COLLECTIVES

La première initiative, plutôt étrange, de Saigô consista à décocher, dans l'enceinte même du château, des flèches munies de lettres appelant les assiégés à se rendre. Voici un extrait de ce qu'elles mentionnaient : « Comme nous éprouvons de la compassion à l'endroit de ceux qui, contre leur gré, ont dû trouver refuge dans le château, nous leur laisserons la vie sauve si, dans l'instant, ils déposent les armes et se soumettent à notre bon vouloir ». Ces appels restèrent sans réponse et, aux premières heures du jour, le 22 février, l'avant-garde de l'armée Satsuma lançait l'assaut sur le flanc sud-est du château. Au fil des heures, l'offensive se propagea aux autres murs d'enceinte de la cité et on ne tarda pas à entendre les détonations d'armes à feu de petit calibre en provenance de toutes les directions. Au cours des deux jours qui suivirent, de féroces attaques furent lancées sur les remparts du château. Les samouraïs de Satsuma, à la manière des équipes suicide, se lancèrent à l'assaut des murs de Kumamoto, le sabre à la main, pour tomber l'un après l'autre sous les feux de l'armée de conscrits. Les combats d'homme à homme furent légion sur les murs sombres de la ville alors que le fanatisme des uns s'opposait à la détermination des autres. Deux idéaux s'affrontaient : les versions ancienne et nouvelle de l'honneur samouraï. Les hommes de Tani étaient, nous l'avons dit, déterminés et, le 24 février, faute de réussite dans ses entreprises, Saigô rassembla 2 000 des 5 000 hommes de sa force d'assaut initiale et les fit marcher vers le nord pour accueillir les renforts impériaux qu'il savait en chemin.

Dès lors, le siège se mua en guerre d'usure et les pertes humaines allaient croissant de part et d'autre des murs d'enceinte. Saigô était désormais contraint de soutenir le combat sur trois fronts en même temps : le long des murs d'enceinte, contre les impérialistes plus au sud et, bientôt, au nord, contre les imposants renforts dépêchés par les autorités. Contre toute attente, les rebelles parvinrent à soutenir les efforts qu'exigeait pareille dispersion. Pour renforcer les effets des assauts de ses régiments d'infanterie le long de l'enceinte de la place forte, Saigô positionna des pièces d'artillerie lourde sur les hauteurs naturelles avoisinant le château et, à partir de là, commença de marteler l'édifice. Avec bravoure, des hommes de la garnison tentèrent à plusieurs reprises d'entrer en contact avec des unités alliées déployées hors du château. Deux messagers civils ouvrirent la voie et tentèrent de se frayer un chemin à tra-

Sur cette estampe en trois panneaux, figurant un épisode de la « Révolte de Satsuma », les rebelles conduits par Saigô Takamori sont aux prises avec les troupes gouvernementales.

vers les lignes ennemies mais ne tardèrent pas à être appréhendés. La garnison apprit avec effroi le sort qui leur avait été réservé le lendemain matin lorsque leurs têtes furent catapultées pardessus les murs d'enceinte. Cela ne suffit pas à dissuader Shishido Masateru – ancien intendant du château – de tenter l'exploit à son tour. Deux jours plus tard, déguisé en charpentier, il parvint à traverser les lignes de l'armée de Saigô et à rejoindre les troupes impériales. Faisant écho au célèbre récit de Torii Sune'emon lors du siège de Nagashino en 1575, les nouvelles qu'il rapporta de sa dangereuse expédition concernant l'arrivée imminente de renforts vivifia les ardeurs des assiégés. C'est ainsi que le général Tani et Shishido sont les deux seuls personnages historiques dont la mémoire est – aujourd'hui encore – célébrée par une statue à leur effigie dans l'enceinte même du château de Kumamoto.

Le 1er mars, un inventaire des vivres permit d'estimer à 19 jours la durée pendant laquelle Kumamoto pourrait encore soutenir le siège. La réserve en munitions était désormais si limitée que les assiégés prenaient le risque de déterrer les obus Satsuma non explosés pour les leur expédier de nouveau. Au fil des jours, les lignes des assiégeants s'approchaient dangereusement des

Le donjon du château de Kumamoto fut au cœur même des affrontements de la « Révolte de Satsuma ». Il résista aux assauts combinés et répétés de l'artillerie lourde et des samouraïs munis de sabres dirigés par Saigô Takamori.

murs d'enceinte au point de pouvoir railler l'ennemi. Comme cela arrive si souvent au cours des guerres civiles, des pères furent opposés à leurs fils et des fratries furent déchirées par la nécessité de choisir son camp. Parfois, on s'échangeait des nouvelles, d'autres fois des salves étaient tirées, des têtes roulaient, tranchées par la lame effilée d'un sabre ; mais jour après jour, les réserves alimentaires se tarissaient progressivement. Le stock de légumes frais fut bientôt totalement épuisé et les repas furent rationnés. Les soldats avaient droit à deux portions quotidiennes d'un mélange de riz et d'orge quand les civils devaient, chaque jour, se contenter d'une maigre portion de gruau. En dépit des avantages stratégiques que cela conférait à l'ennemi, le niveau

des fossés intérieurs fut abaissé au maximum afin de faciliter la pêche. Dans pareilles circonstances, la mort d'un cheval devenait source de joie dans la mesure où l'animal était immédiatement cuisiné et dévoré. L'autodiscipline alimentaire que la garnison s'imposa finit par payer car un nouvel inventaire des stocks, plus poussé, permit de revoir à la hausse les estimations faites jusqu'alors.

Le 7 avril, on décida que le Major Oku Yasukata mènerait un détachement hors de l'enceinte de la cité afin d'aller au-devant des troupes impériales, postées plus au sud, dans les environs de Kawashiri. Tentée en désespoir de cause, on pensait que même si elle échouait, cette sortie serait une bonne chose pour la garnison étant donné que ceux qui y participaient seraient autant de bouches en moins à nourrir. Dans les faits, elle fut toutefois un succès et l'expédition leurra ceux des membres de la sentinelle adverse qu'elle ne tua pas discrètement à coups de sabre. Un peu plus tard, essuyant un assaut lancé par les rebelles, Oku parvint à prendre des vivres et ouvrit la route de Kumamoto pendant une durée suffisante pour permettre de réapprovisionner la garnison de quelque 100 fusils, 3 000 cartouches et de plusieurs centaines de sacs de riz. Enfin, quand l'armée Satsuma parvint à refermer cette plaie béante dans ses lignes, Oku la perça une nouvelle fois et alla grossir les rangs impérialistes à Kawashiri.

À la mi-avril, la pression qu'exerçait l'armée impériale commençait à se faire sentir mais, en fin stratège, Saigô contrariait toujours ses avancées et l'empêchait de venir soulager les assiégés. Dans le même temps, plus au sud, la progression était irrémédiable. Dès qu'elles auraient assuré leur position sur la rive nord de la rivière Midori, les troupes avaient pour ordre de soutenir coûte que coûte les assauts adverses. À défaut de la providentielle intervention d'un certain lieutenant-colonel Yamakawa, Kumamoto n'aurait certainement pas pu contenir les assauts des insurgés. L'attitude de l'officier devait, par la suite, rappeler au reste des effectifs de l'armée impériale que l'esprit samouraï n'était pas totalement éteint dans leurs rangs. En effet, au lieu de marquer une halte, Yamakawa poursuivit son avancée et, aux alentours de 4 heures de l'après-midi, les troupes placées sous son commandement firent leur apparition devant la porte du château pour soulager la garnison livrée à elle-même depuis si longtemps. Un militaire de l'armée impériale se trouvait aux portes de Kumamoto. Les détonations avaient cessé et, marquant une pause pour tenter d'identifier ces nouveaux arrivants, les soldats de la garnison ne tardèrent pas à réaliser que l'épreuve qu'ils avaient traversée était désormais terminée.

AU LENDEMAIN DE LA GUERRE

L'arrivée des renforts sur le site du siège fut le véritable tournant de cette insurrection. Désormais, les troupes impériales n'avaient plus grand-chose à craindre de Saigô. Ainsi, entre avril et septembre 1877, à l'affrontement classique sur champ de bataille succéda progressivement une série de traques et autres dispersions conduites sur les terres méridionales de l'île de Kyûshû. Une fois Kumamoto soulagée du siège, les troupes gouvernementales purent concentrer leurs efforts sur Kagoshima. Saigô avait été contraint de la laisser mal

défendue. Bien qu'ils eussent essuyé plusieurs défaites, un nombre désormais très restreint de ses fidèles parvint, en sa compagnie, à percer le cordon impérialiste et rentra dans Kagoshima.

Avec quelques centaines d'hommes seulement, Saigô rejoignit Shiroyama, le site où, jadis, se dressait le château du puissant clan Shimazu, en plein cœur de la ville. Inexorablement, l'étau constitué par les quelque 30 000 hommes de l'armée gouvernementale, se refermait sur lui. En tout état de cause, il était déterminé à mourir, fût-ce au combat ou de ses propres mains. La nuit qui précéda l'assaut, en samouraï digne d'une tradition séculaire, il se laissa distraire par la mélodie d'un luth et exécuta une chorégraphie traditionnelle muni de son sabre puis, s'assit et composa le poème suivant :

Eussé-je été goutte de rosée,
À l'extrémité d'une feuille me serais réfugié,
Mais à l'homme que je suis,
En ce vaste monde, nulle place n'est impartie.

Il réunit alors ses officiers supérieurs et, en leur compagnie, partagea le saké avant de se préparer à lutter. L'assaut débuta à quatre heures le matin suivant. Sous les nuées de tirs adverses, il descendit la colline en compagnie de ses fidèles et fut bientôt touché au bas-ventre. Incapable d'avancer davantage, c'est son suivant, Beppu Shinsuke, qui le releva et le porta sur son dos jusqu'à un lieu, au pied de la colline, que Saigô considérait comme propice au rituel du seppuku. Il se trouvait sur le seuil d'une ancienne demeure de la famille Shimazu. Après s'être révérencieusement incliné en direction du palais impérial, Saigô s'ouvrit les entrailles. Beppu Shinsuke, en bon second, lui trancha la tête et, sans attendre, chargea en direction de l'ennemi pour tomber sous les feux adverses.

La « Révolte de Satsuma » fut l'ultime tentative digne de ce nom – avant celles des années 1930 – visant à déstabiliser le gouvernement par la force. Elle fut également l'ultime conflit armé mettant en scène des guerriers samouraï. Ainsi, la mort de Saigô Takamori coïncide avec l'achèvement du dernier acte du grand drame que fut la résistance militaire aux réformes imposées par le gouvernement Meiji. L'ultime armée de samouraïs, confrontée à une force de fermiers conscrits, avait tout bonnement essuyé un sérieux revers. Le coût humain était énorme. L'effectif des troupes impériales mobilisées pendant cette insurrection dépasse les 60 000 hommes. 7 000 d'entre eux trouvèrent la mort et 9 000 furent blessés. En face, sur les quelque 30 000 hommes qui s'associèrent à la cause de Saigô Takamori, seule une poignée survécut. D'un point de vue symbolique également, la défaite était tout aussi dramatique. Le correspondant occidental cité un peu plus haut, témoin à Tokyo du départ des troupes impériales, avait écrit :

Quelqu'un déclara que comme les rangs de l'armée impériale étaient, pour une large part, composés de heimin *(roturiers), celle-ci ne serait pas en mesure de faire face aux samouraïs de Satsuma. Il soutenait qu'un samouraï pouvait, à lui seul, mettre en déroute cinq* heimin. *En route vers le sud, les troupes marchaient dans les rues de Tokyo et étaient l'objet de la compassion du peuple. Ne seraient-elles pas de la chair à pâté pour les sabres de Saigô ?*

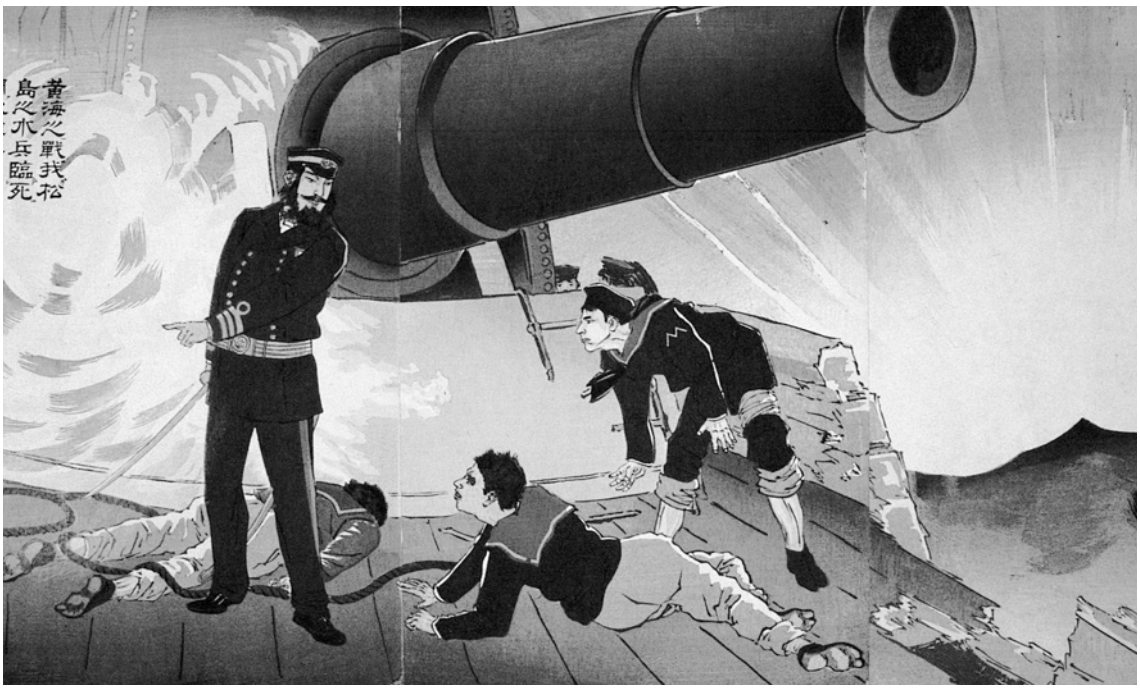
L'ultime défi lancé par Saigô Takamori aux troupes gouvernementales sur les pentes de Shiroyama à Kagoshima – dernier acte de la « Révolte de Satsuma » – est ici dépeint de manière saisissante (estampe).

Que la suite des événements infirme pareils témoignages compassionnels est le signe qu'un coup fatal avait été porté à la classe des samouraïs. La croyance qui voulait qu'ils fussent les seuls à pouvoir livrer combat reposait désormais, de manière tragique, aux côtés des milliers de cadavres qui jonchaient le sol aux pieds des murs d'enceinte de Kumamoto. C'était une réalité qu'il fallait bien se résoudre à accepter tant elle était confirmée par la mort de Saigô à Shiroyama. Pour ce qui est du château lui-même, le fantôme de Katô Kiyomasa pouvait le considérer avec une certaine fierté. En effet, bien qu'endommagé, l'artillerie moderne – dotée d'une puissance de feu que le seigneur n'aurait pu envisager qu'en rêve – n'avait pas même ébranlé les massives fondations de pierre qui lui servaient de socle. Les puits avaient préservé la garnison du tiraillement de la soif et les murs avaient assuré la protection nécessaire devant la chorégraphie des lames effilées si familière à Kiyomasa. Sa vision onirique d'un château imprenable avait été éprouvée sur le terrain face à un ennemi qu'il aurait reconnu en tant que tel et compris. Les assiégeants avaient beau, outre leur sabre, être armés de fusils et équipés des toutes dernières innovations en matière d'artillerie lourde, Kumamoto (le dernier château japonais à subir un siège), bien

Photographie du jardin du Sengan-En, demeure des daimyos Shimazu de Satsuma. En toile de fond, se dessine l'imposante île volcanique de Sakura-jima dans la Baie de Kagoshima.

que mis à mal par une armée conduite principalement par les idéaux et la technologie associés à l'univers des samouraïs, était sorti de l'épreuve avec succès.

Cette statue de Saigô Takamori se dresse au pied du mont Shiroyama, à l'endroit même où il se donna la mort alors que l'insurrection qu'il conduisait approchait de son tragique dénouement. On peut tout à fait justement le considérer comme le dernier samouraï.



Matériel de guerre du nouveau Japon (estampe datant de la guerre russo-japonaise).

Statue de Saigô Takamori au parc Ueno à Tokyo.

太平記英勇傳

櫻井多吉清一

一振太刀の
あり既に彼
戦ハ鳥打
辺にて北國勢
使番の指物
る武者と行合
彼者宿屋七
門と名乗桜井
を交へ戦と数合
おとらぬ勇士なれバ何時
き共見えざる処に宿屋が弟
七郎助馬を飛せて駈来り兄を助て
に切てかゝる桜井敵を左右に引請刀法弥盛に
大喝一声其刃天に閃よと見えたりしが七郎助
に切て落に斯と見て七左エ門心驚き鎗先聊乱る処を
とつけ入右の肩より乳の下まで割つけしかバ大強の宿屋
ども馬上にたまりえず真逆に落る処を走りよろて難なく兄弟の
掻切腰につけたる渋布の首袋に納め弥進て敵を追しハ逋勇
き働るであり事ゆる

一家略傳史

柳下亭種貞記

國丁廿万画

ÉPILOGUE

Le paradoxe de la quiétude

Estampe de Kuniyoshi dépeignant un samouraï au combat. Sakurai Kiyokazu, c'est son nom, administre de grands coups de taille avec son *naginata*. Son *sashimono* (fanion fixé dans son dos à l'aide d'une hampe) est paré d'ornementations circulaires, noires et pleines. Au milieu de celles-ci se trouve l'idéogramme signifiant « chef » – celui qui guide dans la bataille –, une obsession récurrente chez les membres de la caste des samouraïs.

Sur les chaudes hauteurs de la préfecture de Kagoshima – anciennement province de Satsuma – s'étend la ville de Chiran. Bien que très mal desservie par les transports publics, cette ville enthousiasmera l'amateur authentique de samouraïs comme peu d'autres villes japonaises. La petite Chiran faisait en fait partie du *han* Satsuma de la grande famille Shimazu et, bien qu'elle ne dévoile ses charmes qu'à celui qui fera l'effort d'apprendre à la connaître, la ville abrite en son sein un certain nombre de sites historiques illustrant les différents thèmes abordés dans les chapitres précédents. Ici, aucun édifice grandiose ne se dresse comme à Himeji et, au lieu de cela, un tertre solitaire et recouvert d'une végétation luxuriante atteste l'application de la politique édictée par Tokugawa Ieyasu : « Une province, un château ». En effet, à l'instar des autres daimyos, les Shimazu démontrèrent leur loyauté en rasant le château de Chiran et en concentrant leur matériel dans l'enceinte du château provincial de Tsurumaru à Kagoshima.

Plusieurs fois, dans les pages qui précèdent, nous avons fait allusion à la relative indépendance dont jouirent les daimyos successifs de Satsuma au cours de leur histoire. En effet, peut-être détruisirent-ils leurs plus petits châteaux, mais leur relatif isolement géographique fit que les Shimazu ne se plièrent pas totalement à une autre exigence imposée par le bakufu Tokugawa : celle de veiller à la stricte séparation entre la classe des samouraïs et celle des fermiers. Ce principe, inauguré par la « chasse aux sabres » décrétée par Hideyoshi, devint loi à part entière au

Sur ce rouleau suspendu peint par un daimyo, on note manifestement le pendant culturel du guerrier samouraï. L'inscription associée nous permet d'identifier celui qui est dépeint sur cette œuvre : il s'agit d'un membre de la famille Fujiwara.

moment de l'édit de Séparation, avant d'être transformé en « fait sociologique » sous la pression des Tokugawa. L'idée sous-jacente de cette législation était que les samouraïs n'avaient d'autre fonction que celle de combattre (pour laquelle ils recevaient une solde). Toutefois les deux siècles et demi de paix qui suivirent – au cours desquels ils devaient, malgré une inflation galopante, se tenir prêts au combat – valurent de graves problèmes économiques à leur classe sur toute la surface du Japon. On dit que certains d'entre eux mirent leur sabre en gage et se lancèrent secrètement dans des opérations mercantiles, sans pour autant se départir de leur apparence extérieure de militaires.

Les Shimazu de Satsuma étaient plus réalistes que leurs confrères devant l'ampleur du problème, et au nombre des mesures prises en conséquence, ils permirent à leurs vassaux, les Sata basés à Chiran, de se lancer dans la culture du thé. L'aventure s'avéra très fructueuse sur le plan financier comme en

attestent les riches demeures et jardins qu'ils laissèrent derrière eux. Les jardins de Chiran qui, pour la plupart, datent du milieu à la fin du XVIIIe siècle, sont ceints de murs de pierre couverts d'épaisses haies soigneusement taillées. À l'instar des barricades élevées devant les portes pour protéger celles-ci de la charge d'un ennemi éventuel, ces murs furent à l'origine érigés à des fins défensives. Jouxtant la porte se trouvent des toilettes qui, si elles étaient ostensiblement destinées à assurer le confort des convives, n'en avaient pas moins pour fonction de permettre au maître des lieux de prêter l'oreille aux conversations qui se tenaient à l'extérieur. Les jardins évoquent étrangement ceux de la cour de Kyôtô et jouent habilement sur les reliefs montagneux qui se dessinent en toile de fond. L'esthétique des lieux repose essentiellement sur une utilisation récurrente d'azalées taillées et de blocs de pierre massifs aux formes irrégulières.

Tout comme Chiran était le « petit frère » de Kagoshima, chaque jardin était en fait une reproduction miniature des magnifiques jardins que les daimyos Shimazu entretenaient dans la capitale du *han*. Ce jardin, le Iso Tei-en, et la villa qui le jouxte, furent créés pour la famille Shimazu après que le château Tsurumaru fut presque entièrement détruit lors de la « Révolte de Satsuma ». Mais là où les jardins de Chiran empruntent leurs formes au relief qui leur sert de toile de fond, celui d'Iso Tei-en donne ses lettres de noblesse à ce procédé esthétique et mise sur le spectaculaire point de vue que l'on a, en son sein, sur l'imposant volcan Sakurajima, au centre de la baie. Autre association plutôt intéressante : celle de la première usine de type occidental bâtie sur les conseils de Saigô Takamori par Shimazu Nariakira à côté du Iso Tei-en. Ce bâtiment de pierre, datant de 1885, contribua à la fabrication de quelques-unes des toutes premières pièces d'armement moderne japonais. Désormais reconverti en musée, l'édifice abrite notamment un exemplaire des tout premiers canons, les fameux kunikuzushi, ces armes de destruction massive employées par les Otomo contre les Shimazu plusieurs siècles auparavant.

Le vieux quartier samouraï de Chiran n'abrite, quant à lui, aucune usine à canon tant il témoigne de la paisible atmosphère politique qui caractérisa le régime Tokugawa. Toutefois, lorsque vous quittez la vieille rue jouxtant les jardins miniatures parfai-

PAGE SUIVANTE Au cours de la période Tokugawa, les Shimazu de Satsuma autorisèrent leurs vassaux, les Sata de Chiran, à se lancer dans la culture du thé. L'aventure s'avéra très fructueuse sur le plan financier comme en attestent les riches demeures et jardins qu'ils laissèrent derrière eux. Les jardins de Chiran qui, pour la plupart, datent du milieu à la fin du XVIIIe siècle, sont ceints de murs de pierre couverts d'épaisses haies soigneusement taillées. Les jardins évoquent étrangement ceux de la cour de Kyôtô et jouent habilement sur les reliefs montagneux qui se dessinent en toile de fond. Ce jardin est celui de Hirayama Soyo.

tement entretenus et que vous traversez la rue principale qui lui est parallèle, soudain, les bouleversements qui marquèrent la Restauration Meiji vous reviennent en mémoire. Le contraste est saisissant. Vous vous retrouvez alors face à l'une des attractions touristiques les plus étranges du Japon : un bus londonien rouge à deux étages – un n° 37 pour être précis – dans lequel on accueille les visiteurs d'un musée spécifiquement consacré à une brève période de 1863 au cours de laquelle la Grande Bretagne et le Japon étaient en guerre.

L'incident survint par suite d'une exigence imposée par le bakufu Tokugawa et dont les daimyos de Satsuma ne parvinrent jamais à se soustraire : le système de résidence alternée imposé en 1635. En 1863, alors qu'ils étaient en excursion équestre sur les terres japonaises, des visiteurs anglais croisèrent la procession des samouraïs du daimyo Satsuma, sur leur route vers la capitale pour présenter – conformément aux exigences du bakufu – leurs hommages au shôgun. La route était longue et laborieuse et, alors qu'ils atteignaient le niveau des hautains étrangers, ceux-ci refusèrent de mettre pied à terre. Cet outrage manifeste mit l'un des samouraïs de la procession dans une colère noire et le poussa à dégainer son sabre. Au cours de la bousculade qui s'ensuivit, l'un des Anglais trouva la mort. L'humiliation était grande et la Grande Bretagne demanda réparation au *han* Satsuma ainsi qu'au bakufu (responsable s'il en est des relations du pays avec l'étranger). Si le shôgun paya son dû, le daimyo Shimazu refusa constamment de verser sa part. Aussi, en 1863, Kagoshima essuyait les attaques à l'artillerie lourde de la Royal Navy. Le bus londonien marque aujourd'hui l'entrée dans un petit musée spécifiquement consacré à cet événement.

Pour conclure sa visite de Chiran, le touriste se doit d'abandonner la tranquillité des jardins et la singularité du bus londonien au profit d'une attraction bien plus sombre. À quelques kilomètres à peine du centre-ville se trouve en effet un vieil aérodrome militaire bâti en 1942. D'abord camp d'entraînement, le site devint en 1944 l'une des principales bases de lancement en métropole des opérations militaires entrées dans la postérité sous le nom de « opérations kamikaze ». Dans un ultime soubresaut de la « voie de la mort » héritée des guerriers samouraï, de

CI-DESSUS Cette épave d'un Zero Fighter qui servit d'avion suicide kamikaze est exposée à Chiran. Les pilotes « kamikaze » tiraient leur nom de la « tempête divine » qui détruisit la flotte de l'envahisseur mongol en 1281.

À DROITE Cette statue célébrant la mémoire d'un pilote sacrifié s'élève dans la cour du musée consacré aux kamikazes, à Chiran dans la préfecture de Kagoshima. Chiran fut, au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'une des principales bases de lancement de ces opérations suicide.

jeunes et vaillants pilotes de guerre s'entraînaient à Chiran avant de s'envoler pour leur mission suicide. Un bandeau autour de la tête, ils prenaient les airs pour un voyage sans retour et se savaient condamnés avant même le décollage. Baignés dans un contexte jouant sur un lexique emprunté à celui des guerriers des temps anciens, les escadrilles kamikazes et leurs armes étaient directement associées à l'univers des samouraïs. On parlait par exemple de « fleur de cerisier », le symbole éternel du héros déchu, ou encore de « chrysanthème flottant » – symbolique empruntée à l'étendard de Kusunoki Masashige –, destiné à figurer la nature du soutien que le fidèle Kusunoki apporta au véritable empereur de la Cour du Sud.

Le vieil aérodrome est, depuis, devenu un musée baptisé de manière euphémique : le « Hall de Paix des Forces d'Attaque

Spéciales ». Au nombre des souvenirs figurent des morceaux d'épaves d'avions kamikazes ayant manqué leur cible et qui furent récupérés juste après le crash, ainsi que des clichés des jeunes pilotes qui, au sacrifice délibéré de leur vie, s'envolèrent pour de pareilles expéditions. Aucune référence n'est toutefois faite à la tradition du suicide rituel qui, sur les plaines de Kanawakajima, avait, quelques siècles plus tôt, exigé un semblable sacrifice. Aucune allusion non plus à l'autre rôle que joua la base de Chiran. Quelques-uns seulement des nombreux avions suicide qui décollèrent de ce site atteignirent effectivement leur cible. Nombre d'entre eux furent abattus en vol, d'autres s'écrasèrent lamentablement avant d'accomplir leur mission, d'autres encore, du fait d'une avarie, furent contraints de renoncer. Certaines fois cependant, la panne moteur était le fruit de l'imagination d'un pilote désespéré qui préférait sacrifier son honneur plutôt que sa vie en faisant demi-tour et qui ne s'identifiait tout simplement pas à l'expérience des samouraïs du clan Hôjô dans la grotte de Kamakura ou à celle des Tigres Blancs sur le mont Iimori. Aucun monument commémorant leur glorieux sacrifice ne serait élevé à Chiran. Au lieu de cela, ils furent, sitôt de retour sur la terre ferme, honteusement internés dans les sombres geôles jouxtant les pistes de l'aérodrome.

La promenade est assez longue qui permet, après la visite des paisibles jardins de Chiran, de frissonner dans l'atmosphère climatisée du musée évoqué ci-dessus. Mais cette distance physique n'égale pas l'écart conceptuel qui sépare les deux sites : de simple manifestation du génie de la nature dans le premier, la « fleur de cerisier » devient symbole de l'impermanence dans le second ; ce même symbole qui englobe toute la gamme des définitions du détachement : de simple valeur esthétique au détachement envers la vie elle-même. Le lien entre ces deux extrêmes est constitué par l'immense antinomie au cœur même de l'univers des guerriers samouraï : celle d'une bien étrange quiétude qui confère deux rôles très différents à un seul et même concept. Il s'agit effectivement, au départ, de trouver la paix hors de soi par la contemplation d'une harmonieuse composition faite d'arbustes et de blocs de pierre à laquelle un cadre naturel grandiose confère tout son équilibre. C'est la manière dont les Japonais transfèrent cette conception à celle du moment où l'on quitte la vie qui singularise fondamentalement leur approche de la mort – que celle-ci survienne des suites du coup glacial d'une lame effilée ou de l'ardente explosion d'une tombe de métal qui, quelques secondes auparavant, grondait encore dans le ciel. L'auteur du *Hagakure* n'écrivait-il pas que « la Voie du samouraï se trouve dans la mort » ? C'est ce même univers guerrier qui, bien que plongé dans un profond sommeil, est aujourd'hui encore accessible dans toute sa substance à qui entreprend la visite de Chiran.

Photo illustrant, au cours de la Seconde Guerre mondiale, une de ces opérations kamikazes.

Glossaire

ASHIGARU	Fantassin qui fit son apparition aux alentours de 1590. Il s'agit du samouraï de plus bas rang.
BAKUFU	Gouvernement du shôgun.
BIWA	Luth japonais.
BUSHIDO	« Voie du guerrier ».
BYOBU	Paravent.
DAIMYO	Seigneur féodal d'une province japonaise.
EMISHI	Tribus indigènes du Japon.
FURANGI	Canon à culasse.
GYORIN	Formation de combat destinée à leurrer l'ennemi en lui laissant croire que l'on bat en retraite pour l'inciter à lancer l'assaut.
HAN	Territoire dirigé par le daimyo sous le gouvernement Tokugawa.
HANIWA	Figurines primitives représentant des guerriers et modelées dans l'argile.
HARA-KIRI	voir seppuku.
HONJO	Château dans lequel le daimyo fixe son quartier général.
JUNSHI	Suicide par lequel le serviteur accompagne son seigneur dans la mort.
KAISHAKU	Le « second » pendant le rituel du seppuku.
KAMI	Divinité shintô.
KAMIKAZE	« Vent divin », nom donné au typhon qui détruisit la flotte de l'envahisseur mongol en 1281 et qui fut repris au cours de la Seconde Guerre mondiale pour qualifier les pilotes qui s'envolaient pour des missions suicide.

KANSHI — Suicide en marque de protestation.

KOFUN — Gigantesques tumuli funéraires des souverains Yamato dans le Japon des temps anciens.

KOGUCHI — « Gueule de tigre ».

KUWAGATA — Cornes.

MAKU — Rideaux de campement entourant le quartier général d'un chef militaire sur le champ de bataille.

MON — Emblème familial.

NAGINATA — Hallebarde ou lance munie d'une lame incurvée.

NOBORI — Long étendard vertical.

SAKE — Alcool de riz.

SAMOURAÏ — Membre de la classe guerrière japonaise.

SASHIMONO — Fanion de petite taille fixé à une hampe, elle-même fixée dans le dos de l'armure du samouraï.

SEPPUKU — Suicide par éventration.

SHIKKEN — Régence de la famille Hôjô.

SHÔGUN — Dictateur militaire du Japon.

SOKOTSU-SHI — Suicide expiatoire.

TSUNAMI — Raz-de-marée.

TATAMI — Tapis de sol.

UJI — Clans anciens du Japon.

WAKO — Pirates japonais.

WAJO — Forts japonais construits sur les côtes de Corée.

YABUSAME — Tir à l'arc équestre.

YAMASHIRO — Château érigé au sommet d'une montagne.

Bibliographie

Asakawa, K., *The Documents of Iriki : Illustrative of the Development of the Feudal Institutions of Japan*, Greenwood, Westport, Conn., 1929 (seconde édition en 1974).

Aston, W. G., *Nihongi : Chronicles of Japan from the Earliest Times to AD 697*, Tuttle and Co., Vermont, 1972.

Ballard, G. A., *The Influence of the Sea on the Political History of Japan*, John Murray, Londres, 1921.

Barker, A. J., *Suicide Weapon*, Pan Ballantine, Londres, 1971.

Beasley, W. G., *The Meiji Restoration*, Stanford University Press, 1973.

Berry, Mary E., *Hideyoshi*, Harvard University Press, 1982.

Bonar, H. A. C., « On Maritime Enterprise in Japan », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 15, pp. 103–23, 1887.

Boscaro, A., *101 Letters of Hideyoshi*, Sophia University, Tokyo, 1975.

Boxer, C. R., « Notes on early military influence on Japan », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 8, pp. 68–95, 1931.

Boxer, C. R., *The Christian Century in Japan 1549–1650*, University of California Press, Berkeley, 1951.

Cortazzi, Hugh, *Dr Willis in Japan : British Medical Pioneer,* 1862–1877, Athlone Press, Londres, 1985.

Covell, J. C., et Covell, A., *Korean Impact on Japanese Culture : Japan's Hidden History*, Hollym, Elizabeth, NJ, 1984.

Craig, Albert M., *Chôshû in the Meiji Restoration*, Harvard University Press, 1961.

Hall, J. W. (ed.) *The Cambridge History of Japan : Volume 4, Early Modern Japan*, Cambridge University Press, 1991.

Hazard, Benjamin H., « The Formative Years of the *Wako*, 1223–1263 », *Monumenta Nipponica*, XXII, 3, 4, pp. 260–77, 1967.

Hazard, Benjamin H., *Japanese Marauding in Medieval Korea : The Wako Impact on Late Koryo*, Unpublished PhD Thesis, University of California, Berkeley, 1967.

Ikegami, Eiko, *The Taming of the Samurai : Honorific Individualism and the Making of Modern Japan*, Harvard University Press, 1994.

Kitagawa, Hiroshi et Tsuchida, Bruce, *The Tale of Heike (Heike Monogatari)*, University of Tokyo Press, 1975.

Kuno Y. S., *Japanese Expansion on the Asiatic Continent*, University of California Press, Berkeley, 1937.

Mahito, Ishimitsu (ed.), *Remembering Aizu : The Testament of Shiba Goro*, traduit par Teruko Craig, University of Hawaii Press, Honolulu, 1999.

Masuda, Wataru, *Japan and China : Mutual Representations in the Modern Era*, traduit par Joshua A. Fogel, Curzon Press, 2000.

McCullough, Helen, *The Taiheiki : A Chronicle of Medieval Japan*, Columbia University Press, New York, 1959.

Morris, Ivan, *The Nobility of Failure : Tragic Heroes in the History of Japan*, Secker and Warburg, Londres, 1975.

Philippi, Donald L., *Kojiki*, University of Tokyo Press, 1969.

Sadler, A. L., *The Maker of Modern Japan : The Life of Tokugawa Ieyasu*, Allen and Unwin, Londres, 1937.

Sadler, A. L., « The Naval Campaign in the Korean War of Hideyoshi », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 14, pp.179–208, 1937.

Seward, Jack, *Hara-kiri : Japanese Ritual Suicide*, Tuttle, Vermont, 1968.

Smith R. D., « Towards a new typology for wrought iron ordnance », *The International Journal of Nautical Archaeology and Underwater Exploration*, 17, 1, pp. 5–16, 1988.

Takahashi, K., *Hata Sashimono*, Akida Shoten, Tokyo, 1965.

Takekoshi, Yosaburo, *The Economic Aspects of the History of the Civilisation of Japan*, Londres, 1930.

Takegoshi, Y., *The Story of the Wako*, traduit par Hideo Watanabe Kenkyusha, Tokyo, 1940.

Takenouchi, Kazusai, *Ehon Taikoki* (Woodblock première édition, Kobayashi Rokubei, Osaka, 1802); (première édition, Yuhodo Bunko Series, no. 81, 1917)

Tanaka Taneo, « Japan's Relations with Overseas Countries » in Hall and Toyoda (eds), *Japan in the Muromachi Age*, University of California Press, pp. 159–78), 1977.

Tsunoda, R., de Bary, W., and Keene, D. (eds), *Sources of Japanese Tradition Volume I*, Columbia University Press, 1958.

Varley, Paul, *Warriors of Japan as Portrayed in the War Tales*, University of Hawaii Press, 1994.

Wilson, William R., *Hôgen Monogatari*, Sophia University Press, Tokyo, 1971.

Yamaguchi, Kohei, *Byakkotai*, Aizu-Wakamatsu City, 1948.

Yamamoto Tsunetomo, *Hagakure, Écrits sur la Voie du samouraï*, traduit vers l'anglais par William Scott Wilson, Kodansha, Tokyo, 1979. Textes réunis et traduits en français par Josette Nickels Grolier, Budo Éditions.

www.budo.fr

Éditeur:
BUDO ÉDITIONS — LES ÉDITIONS DE L'ÉVEIL
77123 Noisy-sur-École, France

Imprimeur:
Shanghai iPrinting Co., Ltd.
Shanghai 200439, Chine
Numéro d'impression: ??

Dépôt légal: décembre 2008

STEPHEN TURNBULL est diplômé de la prestigieuse université de Cambridge. Il se spécialise très tôt dans l'Histoire de l'Extrême-Orient et obtient un doctorat à l'université de Leeds pour ses recherches en histoire religieuse japonaise. Son travail lui a valu le Grand Prix de la *British Association for Japanese Studies*. Chercheur honoraire au Département des Études Extrême-Orientales de l'université de Leeds, Stephen Turnbull a écrit plus de cinquante ouvrages sur l'Histoire militaire de l'Europe et de l'Extrême-Orient. Il est une référence internationale en la matière.

« Voici une étude captivante consacrée à l'élite guerrière du Japon féodal, les fameux samouraïs. S. Turnbull mêle adroitement érudition et goût de la narration pour produire un ouvrage précis et passionnant. Le lecteur saura appécier la beauté de l'illustration qui agrémente un texte de grande qualité pour aboutir à une œuvre à la hauteur des personnages remarquables étudiés. »

PROFESSEUR RICHARD HOLMES

ISBN papier : 978-2-84617-248-6
ISBN numérique PDF : 978-2-84617-576-0

www.budo.fr